LA TABLE RONDE

JANVIER 1956

SOMMAIRE

L'AMOUR COURTOIS ET LES HÉRÉSIES DE LA PASSION

★

L'AGENDA DE LA TABLE RONDE

Avant-propos

Ce cahier de la Table Ronde *est une illustration, une analyse et un prolongement des observations de Denis de Rougemont qui, dans son ouvrage* l'Amour et l'Occident, *a recherché chez les Cathares et les troubadours l'origine des séductions de la* passion *d'amour en même temps que l'idéal romanesque de la femme inaccessible, quand le bonheur d'aimer est mêlé à un corps interdit, à l'idée de la faute, du péché, comme on le voit dans les sectes dualistes et cathares* (1). *A cette littérature du moyen âge, prise dans une certaine forme des idées religieuses, ont succédé des époques qui, tout en continuant d'exalter l'amour, abordèrent le thème de la passion d'un pied léger et avec cette fatuité innocente propre aux littérateurs lorsqu'ils se contentent de faire leur métier, c'est-à-dire de livrer du* romanesque *pour produire un effet utile à leur œuvre. Ainsi, une idée, pénétrée de religion, s'est effacée au point de servir à toutes fins, une règle morale est devenue un outil comme les autres de l'instrument littéraire. Supposée sans principes ni foi réelle, une telle ruse des sentiments serait négligeable si les états de l'âme humaine ne prenaient pas leur costume dans les démonstrations brillantes des écrivains les plus consommés. Sans doute, on pourrait déplacer la question et dire que les mœurs réelles ignorent de telles délicatesses pour suivre les lois de l'espèce avec indépendance. Mais précisément, que la vie telle qu'elle va n'ait jamais conféré ni retiré d'autorité aux idées romanesques, voilà qui rend à ces idées leur pleine liberté d'idéalisation déréglée, d'où une cassure entre un rêve passionnel, entretenu par des conseilleurs gratuits, dont les idées folles enseignent la* sublimité, *et une vie réelle qui, pour s'affirmer, doit se détendre, s'écarter de ce cercle de fantaisie au risque de se sentir déchoir quand elle voit que les jolis sentiments qui l'accompagnaient, ne peuvent ni la soutenir, ni la fortifier. Citons Denis de Rougemont :* Tous les adolescents de la bourgeoisie occidentale sont élevés dans l'idée du mariage, mais en même temps se trouvent baignés dans une atmosphère romantique entretenue par leurs lectures, par les spectacles, par mille allusions quotidiennes dont le sous-entendu est à peu près que la passion est l'épreuve suprême que tout homme doit un jour connaître et que la vie ne saurait être vécue que par ceux qui ont « passé par là ». Or la passion et le mariage sont incompatibles. Leurs origines et leurs finalités s'excluent. De leur coexistence dans nos vies surgissent sans fin des problèmes insolubles, et ce

(1) Cf. p. 48 à 59 l'article de Robert Amadou sur les doctrines dualistes et la sexualité.

conflit menace en permanence toutes nos sincérités sociales.

Retenons de ce texte l'idée d'une division entre la passion et le mariage, entre le romanesque *et la vie du couple. Ainsi se trouve réfracté, dans la mentalité moderne, le conflit augustinien entre la chair et l'esprit, qui marque d'ombres et de clartés, de lumières et d'obscurités toute l'histoire du sentiment amoureux. Tantôt l'esprit a voulu se fortifier en soi-même, dévoilant dans les plaisirs d'un cœur comblé les trahisons inévitables et les épines qui accrochent ceux qui cèdent au rythme accidenté de la vie des sens :* l'usage délicieux et criminel du monde ; *tantôt cédant à l'instinct, on a chanté* le délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès (1) ; *enfin, encourageant l'affection, mais dans son plus haut degré, on a voulu en faire le beau idéal qui touche plus à l'âme qu'à la chair, comme si l'imagination seule et non le corps devenait amoureux et, par ce transfert, nettoyait de réalité le modèle qu'on composait en vue de l'aimer. A partir du XIXe siècle, l'irréligion croissante et le perfectionnement littéraire des sentiments, ont compliqué des nuances de l'expression et d'une agitation psychologique, ces volontés incompatibles. Pourtant je me demande si l'homme n'aurait pas gagné à se méfier en ce domaine de la véhémence du théologien comme des subtilités du littérateur. La distinction qui s'est établie entre la passion dans son effervescence, et l'effet du sentiment dans sa durée ou mariage, correspond, sans doute, à un temps de crise pour l'amour : celui où la nouveauté cesse et où l'habitude n'est pas encore prise; mais nous trouvons beaucoup d'exemples où les grandes aventures de la passion accoutument et destinent des êtres aux plus profondes certitudes du sentiment. C'est, en effet, l'essence de l'amour d'être* universel *dans son principe — il y faut une exaltation du sentiment, un sens innocent du mystère charnel, une solitude éprouvante..., en somme comme dit Montherlant :* beaucoup de cœur pour aimer un peu — *et cela pour que l'amour devienne* particulier *dans son application. Ainsi la plupart des mariages sont* romanesques, *parce que nés d'une exaltation et d'un aveuglement qui ont porté un instant la responsabilité de deux destinées; on choisit vite car on a besoin d'aimer et quelqu'un se trouve là. Mais cette effervescence née du hasard, charge ensuite de choix ceux qui s'y sont livrés et, par là elle change la situation, la transforme. La fondation du foyer efface toutes les chimères; au mirage émotionnel se substitue la réalité d'un être et sa fréquentation intime et prolongée qui engagent d'autres ressources de vie et de pensée, tout en descendant de ces vues romanesques sans lesquelles peut-être rien n'aurait commencé.*

Pour voir clair dans toutes les questions qui touchent à l'amour, il faut simplifier beaucoup, car par trop de détails tout se mêle. On peut repérer dans l'amour du désir, *c'est-à-dire un état proche encore*

(1) Laclos. — *Les Liaisons dangereuses.*

de l'instinct, et qui devance en nous l'apparition de la volonté, nous envahit à l'improviste, sans s'appliquer à un être particulier (ainsi on peut désirer sans que ce désir soit adapté à une forme humaine), et un sentiment *qui nous fixe à aimer telle personne à travers sa réalité de telle manière que cette présence aimable persiste, malgré toutes les fatigues de l'habitude, comme tous les caprices de la nature. Il va de soi, qu'entre ces deux états — désir et sentiment — les limites ne sont pas précises ni très apparentes. Si le premier trouve son aboutissement dans la jonction sexuelle, il est difficile de ramener l'acte sexuel à une étreinte d'un moment; il s'y mêle toujours une allégresse naturelle, une profondeur, une sympathie qui franchissent les limites de la conscience personnelle pour nous donner l'idée d'autrui en même temps que d'un don de soi à une personne d'un autre sexe. Les littératures* amoristes *de nos pays civilisés, soumises aux interdits de la sexualité, n'ont jamais bien pris garde à cette tendance de la vie des sens de projeter hors d'elle-même ses propres états d'âme* (1) *: il existe là tout un registre de vie auquel on a retiré ses puissances d'expression. Sans doute D.-H. Lawrence et Henry Miller ont, à notre époque, exprimé l'intensité de la vie sexuelle libre de tous les préjugés moraux, mais parlant dans le désert, ils ont souvent été amenés à forcer le ton, donnant le tambour et faisant le dieu, là où il suffirait de traduire une émotion dans sa simplicité.*

Si le désir sexuel pose déjà la question d'une transcendance, l'opposition n'est plus très grande entre le désir, qui est une sorte d'appel de la nature vers sa plénitude, et l'amour envisagé dans sa signification sentimentale et spirituelle. Mais pour établir cette conciliation, il fallait réunir là où, par pudeur et moralisme, l'humanité était plutôt disposée à dissocier. Coupant ainsi la vie sexuelle du reste de l'existence on l'a dépréciée pour en faire une irritation biologique, un désir agressif et l'évacuation d'une jouissance, tandis que, libéré de ces nécessités naturelles, le sentiment *s'affirmait comme le renversement de l'instinct vital, une loi de renoncement : l'amour qui veut être plus que l'amour et se justifie par ses négations. Ainsi est née la* passion *qui ne garde de l'amour que sa nature exaltante; don perpétuel et quête sans fin où l'amoureux est condamné à s'écouter lui-même.*

Que la passion, sous cette forme négative, ait été exaltée par les littératures, voilà qui ne doit pas nous étonner : quand on déforme l'humain, il faut parler ou écrire pour fixer ses décrets et les étendre à tout un public — d'autant plus que l'écrit confère à ces attitudes peu familières, une expression visible en même temps qu'une séduction envoûtante qui leur donne valeur de témoignage.

L'histoire littéraire du sentiment amoureux peut être ainsi réduite à quelques thèmes d'exaltation qui, après avoir fait de l'être aimé une

(1) Cf. pourtant la remarquable analyse de J.-P. Sartre dans *l'Être et le Néant*, p. 431. (Éd. Gallimard.)

idole inaccessible, renvoient l'amant vers sa propre image pour y contempler l'inutile perfection de son élan, comme s'il cherchait moins à aller vers l'autre qu'à s'élever lui-même au-dessus de la vie biologique; la ferveur, les transports et la sensibilité esthétique de l'amour étant au maximum quand la vie des sens est close. Rappelons le pallidus amor *chanté par Properce : l'amour fatal, indestructible et lié à la mort de la personne aimée. De même l'amour qui doit traverser les mondes pour trouver son écho : c'est ainsi que dans* Intermezzo *de Giraudoux, Isabelle est partagée entre un lien réel qui l'unit à son fiancé et l'amour du spectre qui n'a de sens que parce qu'il la* sauve d'un bonheur qu'elle juge impossible. *Il y a aussi la tristesse de Tristan qui s'enferme dans une passion qu'il sent à la fois unique et impossible, préfère rester seul s'il n'est pas à Yseult. Il y a l'amour fatal de Des Grieux et de Bovary qui brave les déceptions, les trahisons de l'aimée, et la laisse agir comme elle veut, puisque, par un élan qui n'est plus que de la complaisance, la passion devient un défi inutile:* ...tu ne sauras me perdre. *Il y a l'amour dans l'infini des désirs, à la manière de Proust qui ne peut concentrer son désir sur une personne réelle par l'effet d'une disproportion entre l'amour infini qui se trouve au fond de l'âme et l'être fini qui ne peut retenir ce prolongement, cette* multiplication de soi-même. *Devenue la femme inconnue, dont le mystère nous intrigue, l'être aimé s'anéantit par son incertitude même; quant au désir, séparé de son but par l'impossible, quelque chose d'infranchissable, il n'est plus rien que cet intervalle, ce maximum d'écart entre deux personnes qui se croisent un instant pour ne se retrouver nulle part. Le seul visage repérable de l'amour nous est livré alors par l'association répétée de ces rencontres troublantes, dans la fugacité du sentiment — coïncidences qui par réduction, nous révèlent, à défaut d'une personne vivante,* la partie de complément, sollicitée par nos curiosités amoureuses, *ce que Freud appellera la* fixation amoureuse.

Quand on confronte tous ces thèmes de l'amour-passion, on peut craindre que les écrivains qui ont le mieux parlé de l'amour l'aient ignoré, ou feint de l'ignorer. A les entendre, l'amour serait tenu pour une chimère, les vrais amants seraient séparés, ils échangeraient des lettres brûlantes sans jamais se retrouver, au besoin ces lettres pourraient rester ignorées du destinataire, ce destinataire pourrait même ne pas exister, et les couples seraient d'autant plus parfaits que leur union ressemblerait à des tiraillements de fantômes.

Décidément, Denis de Rougemont a raison de vouloir surveiller les mythes, mais je me demande pourtant si ces mythes, qui ne couvrent qu'une partie du langage littéraire et qui n'ont d'autre objet que lui-même, occupent toutes les pensées de l'humanité. Nous vivons dans une société pour qui la femme n'est plus l'idole féodale dans un château brumeux et où l'amour se plaît à briser les résis-

tances, à surmonter les défenses qu'on lui a si longtemps opposées. On traite désormais dans ce domaine avec des personnes et non avec des sentiments, ou au moins les sentiments expriment la volonté la plus décidée et la plus rigoureuse en se donnant pour objet, non plus quelque réalité fictive, mais une personne concrète tout en renouvelant indéfiniment leur universalité par une puissance d'attachement à un même être dans le déroulement de la vie conjugale. Le temps devient ainsi un galant homme qui permet d'attendre et d'espérer l'expansion de l'infinité affective que chacun porte en soi et qu'il n'a jamais fini d'actualiser, par une confrontation prolongée avec un autre être jugé lui-même inépuisable. L'œuvre romanesque de Jacques Chardonne exprime bien ce nouveau mythe qui entretient, dans le couple, l'idéal de la connaissance parfaite d'autrui, tout en laissant subsister entre les époux un réduit inaccessible et mystérieux qui maintient l'animation et l'esprit de création du désir amoureux.

Mais c'est peut-être là encore une erreur chérie qui transfigure les règles morales auxquelles nous sommes soumis, puisque, si l'on regarde autour de soi, beaucoup de couples, après un temps plus ou moins long — ou précisément plus ou moins court — se sentent étrangers l'un à l'autre et se hâtent de conclure qu'ils se sont trompés en s'unissant ad æternum.

Serait-ce ainsi l'essence de l'amour d'être à la fois toujours misérable et comblé du fait de sa double nature de désir et de sentiment? Quand le désir tombe, le propre de la femme, selon le mot de condamnation que porte Ève, sous le nom de Lala dans la Ville, de Claudel, serait d'être : la promesse qui ne peut être tenue, parce que le désir ne vit que de ce qui lui manque et que, prompt à s'émanciper, il ne s'exerce pas toujours selon le besoin, ni selon les normes de la moralité. C'est pourquoi, en regard du sentiment, la fin de l'amour ne serait plus le plaisir, mais l'attachement à un être : fidélité voulue, assermentée où le désir existerait, non plus comme ferment d'avidité, mais rencontré à la façon d'une expérience imprévue, ayant une valeur strictement adaptative d'évidence biologique, comme on le voit dans le bonheur assez innocent des jeunes couples pour qui, l'amour semble procéder d'une plénitude indépendante de la volupté. Mais alors, comment faire l'union de ce qui dépend du désir et de ce qui revient à l'attachement dans la destinée des individus et des couples, puisque l'amour ne serait pur que par les choses qu'on ne désire pas et que, sur une autre ligne d'expérience, le seul droit du désir serait sa passion du moment? Nous qui cherchions à réunir désir et sentiment, nous voila encore renvoyés vers les mythes de la mystique amoureuse où l'amour pense atteindre, en dehors de ses jeux les plus frivoles, ses formes parfaites; et ces mythes se trouveraient du même coup justifiés dans la mesure où ils exprimeraient une tendance constante de l'âme humaine à considérer l'amour comme n'acceptant pas pour fin le plaisir.

Ce qu'il faut bien voir, c'est que l'amour, qui exprime le besoin

qu'éprouve tout être de se compléter et de dépasser ses limites, trouve dans le plaisir une récompense vitale, par une sorte de pouvoir qu'a la nature de répondre de son côté, à toutes nos tendances par un signe qui en confirme la réalisation. Malheureusement, cette révélation du plaisir reste rarement en sa place; fascinante, elle devient le tout *de l'amour par une sorte d'aimantation qui fait dépendre notre affectivité davantage de notre attirance intime et moins des personnes qui nous entourent. Ajoutons que tout être éprouve aussi le besoin de prolonger le plaisir, de le rechercher en renouvelant les situations déterminées qui ont permis de le ressentir. Mais comme le plaisir s'appuie sur le besoin et que le besoin s'éteint de lui-même dans la jouissance — est suivi d'une faiblesse qui risque de le relâcher — la tentation est grande d'exciter le besoin artificiellement en se livrant à quelque jeu perfide qui irrite le désir par l'attrait du renouveau. Cette endurance et cet endurcissement, on les voit chez les hommes de plaisir pour qui la puissance de l'amour se déploie comme un droit étendu de propriété :* la volonté de les tomber toutes. *Il est bien évident qu'à ce jeu, le trompeur est trompé; et d'abord par lui-même, du fait de cette convoitise sexuelle qui ne correspond plus à un besoin réel et qu'il faut fouetter par l'ivresse de traiter les êtres comme un accès facile* (1) ; *et cela néanmoins sans avancer d'un pas puisque, dans le mouvement de la passion, « tout ce qui est atteint est détruit » et que le plaisir, à la seule recherche de lui-même, témoigne d'une étrange précipitation qui l'accomplit, le ferme sur l'acte — « tu as joui, j'ai joui » — le cercle est bouclé. Cela pour laisser place aussitôt à une nouvelle excitation qui, elle-même, dès l'abord sera contaminée par la conscience obscure du mensonge vital allumant le désir pour faire en entier le sacrifice de l'amour. De là cet* arrière-ton tragique, *que les théoriciens de l'amour (Scheler, Simmel et Pradines)* (2) *ont repéré dans l'homme* occupé, diverti *et* joué *par le seul attrait du plaisir —* joué *jusqu'à se démentir lui-même comme on le voit dans les romans où la prostituée est réhabilitée par l'amour et le débauché pris au piège de l'innocence. On comprend alors que devant ces manifestations du plaisir qui s'épuise par ses destructions, et en réaction, se soit instauré des formes idéales où, passant au parti inverse, l'amoureux, pour* ne pas aimer sa bien-aimée comme le loup aime l'agneau, *soit devenu* bon *au point d'imaginer son élan d'une façon qui vise tout à fait au-delà de la vie sexuelle. Mais, là encore, le remède n'ouvrait pas une meilleure route; on ne peut pas plus songer à dissocier le plaisir des desseins de l'amour que la conscience, du corps qui insère notre existence dans le monde. La sagesse tiendrait alors à la mise en œuvre d'une psychologie infaillible.*

(1) *Cela n'a ni caractère, ni principes; jugez combien sa société sera douce et facile.* Laclos : *Les liaisons dangereuses.*

(2) Cf. Maurice Pradines, *Traité de psychologie.* I. p. 160, 161 et 245; II. p. 227-228.

Alain disait fort bien que les plaisirs ont grand besoin de bonheur, *il exprimait exactement par là, cette règle de l'amour, toute pénétrée par l'idée d'une moralité latente et profonde des rapports amoureux, qui entraîne le plaisir dans une vue supérieure de l'esprit. Les règles de l'érotisme tantrique décrites plus loin par Mircea Eliade, les principes du soufisme comme les règlements de l'amour courtois, expriment avec éclat cet effort pour traiter le plaisir comme simple témoignage du désir et de l'amour, témoignage qu'il faut maîtriser pour laisser passer le bonheur et, portes ouvertes, une sorte d'élargissement de la vie amoureuse. Ainsi gouverné le plaisir n'est plus que* l'effet *de* l'acte *amoureux. Il ne s'assigne plus le rôle d'excitation, de cause; délié d'un prestige qu'il n'a pas biologiquement (puisque le plaisir, répétons-le, n'est que le signe de la jonction charnelle) il cesse d'être le grand ressort de la vie sexuelle, se trouve remis à sa place, de surcroît affectif, de signal biologique, dans le déroulement de l'amour. D'ailleurs dans cette participation élargie, où le plaisir n'est plus le bénéficiaire exclusif de la vie amoureuse, nous retrouvons les normes biologiques de l'être vivant qui ne doit désirer que dans les limites de ses forces et de ses instincts — libres encore de la sensualité — sans cet attrait exagéré que prend sur toute conscience le plaisir dès qu'il a été satisfait, — cela par une loi d'association qui exprime l'emprise de la mémoire et l'effervescence de l'affectivité, sans qu'un besoin réel réponde authentiquement à ce tyran surgi d'une expérience traitée avec trop de complaisance.*

On comprend alors le sens de la critique de Denis de Rougemont contre les déviations des mythes de l'amour-passion. Né d'une volonté de maintenir la force de l'amour originel, en le maintenant comme une fin *et non comme un* moyen, *ces thèmes, tombant dans l'expression littéraire, par une sorte d'exploitation de ce qui est le plus brillant et le plus séduisant aux yeux de la nature pervertie — c'est-à-dire l'attrait du plaisir — au lieu de nous libérer de la luxure en ont multiplié la facilité et l'attirance; et cela d'autant plus gravement que, mêlés de retraite et de pudeur par le* passionnisme, *l'excitation feinte prenait l'allure d'un substitut symbolique croissant à l'infini, sans aucune contrepartie de matérialisme pratique qui au moins libérerait l'emprise de cette débauche mentale en l'accomplissant selon les limites de la nature. Dans un tel déréglement amoureux, l'action ne porterait plus le plaisir, et le désir, infiniment développé, deviendrait la fin des fins, au-delà de toute limite, puisqu'il est par définition un guide sans but. C'est pour limiter cet étirement morbide du passionnisme en même temps que pour retrouver quelques-unes des grandes leçons d'humanisme amoureux que nous ont proposé les religions et certaines littératures. que nous avons entrepris de présenter ce numéro de* la Table Ronde *sur* l'amour courtois *et les* hérésies de la passion.

PIERRE SIPRIOT.

Tableau du phénomène courtois

Revenant après de longues années sur les problèmes soulevés par *l'Amour et l'Occident* (1), j'éprouve le besoin de rassembler ici tout un faisceau d'observations nouvelles. Le lecteur va juger si elles infirment, ou si au contraire elles élargissent pour mieux l'asseoir ma thèse originelle, que je réitère, sur la liaison profonde entre la *cortezia* et l'atmosphère religieuse du catharisme.

Je n'indiquais que par *analogies* la nature des relations possibles entre une mystique, une conception religieuse, ou simplement une théorie de l'homme — et une forme lyrique déterminée. (Rapports entre le soufisme et la poésie courtoise des Arabes ; influence de Freud sur l'école surréaliste). Les polémiques parfois fort vives provoquées par ma thèse, plus ou moins bien comprise (2), les découvertes multipliées depuis quinze ans par les spécialistes de l'amour courtois, du catharisme et du manichéisme, et peut-être l'expérience vécue autant que de nouvelles recherches personnelles, tout cela m'amène aujourd'hui à une conception de la *cortezia* à peine moins « historique » que celle que j'esquissais alors, mais sans doute plus psychologique.

Je rappelais la relation de fait (lieux et dates remarquablement identiques) entre Cathares et troubadours. Je me risquais à dire : il y a là quelque chose, et l'absence de rapports entre ces gens me paraîtrait plus étonnante encore que n'importe quelle hypothèse, « sérieuse » ou non, sur la nature de ces rapports. Mais je me gardais de démontrer le détail précis des influences à la manière de beaucoup d'historiens pour qui le réel n'est défini que par des documents écrits. J'irai maintenant un peu plus loin, mais dans mon sens, non dans le leur. Je ne prétends pas fonder sur pièces une de ces solutions textuelles et « scientifiques » après quoi, comme

(1) Le présent texte constitue le chapitre X du Livre II de la version remaniée de *l'Amour et l'Occident*. (Nouv. édit. Plon. 1956).

(2) Il faut avouer que les réfutations les plus virulentes qui aient été publiées portaient beaucoup moins sur cette thèse que sur sa réduction à la seule *hypothèse* que j'avais mentionnée au chapitre VII de ce livre, à savoir que les poèmes des troubadours pouvaient être — selon Rahn, Aroux et Péladan — une sorte de langage secret du catharisme. Une relecture des chapitres VIII et IX suffit à « réduire » à son tour cette simplification tout à fait abusive, dont mes adversaires sont plus responsables que moi — en dépit de certaines imprudences d'expression. (Ce sont elles, par malheur, qui ont le plus fait pour assurer le succès de l'ouvrage dans un large public pressé, comme il arrive.)

le dit Jaspers, « la question ne s'arrête plus devant le mystère et perd stupidement son existence dans la réponse. » Je voudrais au contraire approfondir, tout en la précisant autant qu'il est possible, la *problématique* de l'amour courtois — parce que je la crois vitale pour l'Occident moderne, et pour notre conduite morale et religieuse.

Je vais donc poser quelques faits, comme un piège. J'éviterai à la fois d'indiquer des relations de cause à effet, et de formuler expressément des conclusions que l'on pourrait citer hors du contexte — accords sans clé — et sur lesquelles critiques et lecteurs trop pressés se jetteraient en criant : « Des preuves ! » ou « Comme c'est vrai ! »

★

I. *La Révolution psychique du XIIe siècle.* — Une hérésie néo-manichéenne, venue du Proche-Orient par l'Arménie et la Bulgarie Bogomile, celle des « bonshommes » ou Cathares, ascètes condamnant le mariage, mais fondant une « Église d'Amour », opposée à l'Église de Rome (1), envahit rapidement la France, de Reims à Toulouse et de l'Italie jusqu'à l'Espagne, pour rayonner de là sur toute l'Europe.

Dans le même temps, d'autres mouvements hétérodoxes agitent le peuple et le clergé. Opposant aux prélats ambitieux et aux pompes sacrales de l'Église un spiritualisme épuré, ils aboutissent parfois, plus ou moins consciemment, à des doctrines naturalistes et même matérialistes avant la lettre. Le « qui veut faire l'ange fait la bête » semble illustré par leurs excès ; mais ceux-ci traduisent bien plutôt la nature révolutionnaire des problèmes qui surgissent dans l'époque, l'*inordinatio* profonde du siècle, dont les plus grands saints et les plus grands docteurs subissent et souffrent la passion au moins autant qu'ils ne parviennent à la transmuer en vertus et en vérités théologiques. Saint Bernard de Clairvaux et Abélard sont les pôles de ce drame dans l'Église, et au niveau de la spéculation. Mais hors de l'Église, dans ses marges, dans le peuple auquel ces disputes paraissent lointaines ou incompréhensibles, les oscillations s'amplifient. D'Henri de Lausanne et Pierre de Bruys jusqu'à un Amaury de Bène et aux frères Ortliebiens de Strasbourg, tous condamnent le mariage, — que par ailleurs, le pape-moine Grégoire VII vient d'interdire aux prêtres. En revanche, beaucoup professent que l'homme étant divin, rien de ce qu'il fait avec son corps — cette part du diable — ne saurait engager le salut de son âme : « Point de péché au-dessous du nombril ! » précise un évêque dualiste, excusant ainsi la licence favorisée ou tolérée par plusieurs sectes.

Une forme toute nouvelle de poésie naît dans le Midi de la France, patrie cathare : elle célèbre la Dame des pensées, l'idée platonicienne du principe féminin, le culte de l'Amour contre le mariage, en même temps que la chasteté.

(1) Comme Amor s'oppose à Roma. Les hérétiques reprochaient à l'Église catholique d'avoir *inverti* le nom même du Dieu qui est Amour.

Saint Bernard de Clairvaux se met en campagne pour combattre le catharisme, fonde un ordre ascétique orthodoxe, face à celui des « bonshommes » ou Parfaits, puis oppose à la *cortezia* la mystique de l'Amour divin.

De nombreux commentaires du *Cantique des Cantiques* sont écrits pour les nonnes des premiers couvents de femmes, de l'abbaye de Fontevrault si proche du premier troubadour — c'est le comte Guillaume de Poitiers — jusqu'au Paraclet d'Héloïse. Cette mystique épithalamique se retrouve à la fois chez Bernard de Clairvaux, Hughes de Saint-Victor et Abélard lui-même.

Héloïse et Abélard vivent d'abord, puis publient largement en poèmes courtois et en lettres, le premier grand roman d'amour-passion de notre histoire.

Jaufré Rudel va mourir dans les bras de la comtesse de Tripoli, « princesse lointaine » qu'il aime sans l'avoir jamais vue.

Et Joachim de Flore annonce que l'Esprit Saint, dont l'ère est imminente, s'incarnera dans une Femme.

Tout cela se passe dans la réalité, ou dans les imaginations qui la conforment, aux lieux et au temps où se nouent la légende et le mythe de la passion mortelle : *Tristan.*

A cette montée puissante et comme universelle de l'Amour et du culte de la Femme idéalisée, l'Église et le clergé ne pouvaient manquer d'opposer une croyance et un culte qui répondissent au même désir profond, surgi de l'âme collective. Il fallait « convertir » ce désir, tout en se laissant porter par lui, mais comme pour mieux le capter dans le courant puissant de l'orthodoxie (1). De là les tentatives multipliées, dès le début du XIIe siècle, pour instituer un culte de la Vierge. Marie reçoit généralement, dès cette époque, le titre de *regina cœli*, et c'est en Reine désormais que l'art va la représenter. *A la « Dame des Pensées » de la cortezia, on substituera « Notre Dame »*. Et les ordres monastiques qui apparaissent alors sont des répliques aux ordres chevaleresques : le moine est « chevalier de Marie ». En 1140, à Lyon, les chanoines établissent une fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame. Saint Bernard de Clairvaux eut beau protester dans une lettre fameuse contre « cette fête nouvelle que l'usage de l'Église ignore, que la raison n'approuve pas, que la tradition n'autorise point... et qui introduit la nouveauté, sœur de la superstition, fille de l'inconstance ». Et saint Thomas, au siècle suivant, eut beau écrire de la manière la plus précise : « Si Marie eût été conçue sans péché, elle n'aurait pas eu besoin d'être rachetée par Jésus-Christ. » Le culte de la Vierge répondait à une nécessité d'ordre vital pour l'Église menacée et entraînée... La papauté, plusieurs siècles plus tard, ne put que sanctionner un sentiment qui n'avait pas attendu le dogme pour triompher dans tous les arts.

(1) Ce qui n'empêchera pas l'Église de Rome, en la personne du pape Innocent III qui rêvait de « l'empire du monde » et ne pouvait tolérer la défection de l'Italie du Nord et du Languedoc, de déclencher en 1209 la croisade contre les Cathares : le premier génocide ou massacre systématique d'un peuple, enregistré par notre histoire « chrétienne » de l'Occident.

Enfin, voici un dernier trait dont on verra qu'il est tout impossible de le rattacher *latéralement* aux précédents. C'est au XIIe siècle que s'atteste en Europe une modification radicale du jeu d'échecs, originaire de l'Inde. Au lieu des quatre rois qui dominaient le jeu primitif, on voit la Dame (ou Reine) prendre le pas sur toutes les pièces, sauf le Roi, celui-ci se trouvant d'ailleurs réduit à sa moindre puissance d'action réelle, tout en demeurant l'enjeu final et le personnage sacré.

2. *Œdipe et les dieux.* — Freud désigne du nom d'Œdipe le complexe composé dans l'inconscient par l'agressivité du fils contre le père (obstacle à l'amour pour la mère) et par le sentiment de culpabilité qui en résulte. Le poids de l'autorité patriarcale réduit le fils au conformisme social et moral ; le poids de l'interdit lié à la mère (donc au principe féminin) inhibe l'amour : tout ce qui touche à la femme reste « impur ». Ce complexe de sentiments œdipiens est d'autant plus contraignant que la structure sociale est plus solide, la puissance du père plus assurée, et le dieu dont le père tient ses pouvoirs plus révéré.

Imaginons maintenant un état de la société où le principe de cohésion se relâche ; où la puissance économique détenue par le père se voit divisée ; où la puissance divine se divise elle-même, soit en une pluralité de dieux, comme en Grèce, soit en un couple dieu-déesse, comme en Égypte, soit enfin comme dans le manichéisme, en un Dieu bon qui est pur esprit et un démiurge qui domine la matière et la chair. La compulsion qui créait le complexe œdipien faiblit d'autant. La haine pour le père se concentre sur le démiurge et sur son œuvre : matière, chair, sexualité procréatrice, — tandis qu'un sentiment d'adoration purifiée peut se porter sur le Dieu-Esprit. En même temps, l'amour pour la femme se trouve partiellement libéré : il peut s'avouer sous la forme d'un culte rendu à l'archétype divin de la femme, *à condition que cette Déesse-Mère ne cesse pas d'être virginale*, qu'elle échappe donc à l'interdit maintenu sur la femme de chair. L'union mystique avec cette divinité féminine devient alors une participation à la puissance légitime du Dieu lumineux, un « endieusement », c'est-à-dire littéralement un enthousiasme libérateur unifiant l'être, le « consolant (1) ».

3. *Une illustration.* — Au XIIe siècle, l'on assiste dans le Midi de la France à un relâchement notable du lien féodal et patriarcal (partage égal des domaines entre tous les fils, ou « pariage », d'où perte d'autorité du suzerain) ; à une sorte de pré-Renaissance individualiste ; à l'invasion d'une religion dualiste ; enfin, à cette montée puissante du culte de l'Amour, dont je viens de rappeler les manifestations.

Nous voici donc devant une réalisation (ou épiphanie dans l'Histoire) du phénomène que nous venons d'imaginer au paragraphe précédent.

(1) *Consoler* vient de *consolari*, formée de *cum* et de *solus* (qui veut dire proprement : entier). Consoler signifie donc étymologiquement : rendre entier.

Si nous cherchons à nous représenter la situation psychique et éthique de l'homme en ce temps-là, nous constatons d'abord qu'il se trouve impliqué bon gré mal gré dans la lutte qui divise profondément la société, les pouvoirs, les familles, et les individus eux-mêmes : celle qui oppose l'hérésie partout présente et l'orthodoxie romaine battue en brèche. Du côté cathare, le mariage et la sexualité sont condamnés sans rémission par les Parfaits ou « consolés », mais demeurent tolérés dans le cas des simples croyants, c'est-à-dire de l'immense majorité des hérétiques. Du côté catholique, le mariage est tenu pour sacrement, cependant qu'il repose en fait sur des bases d'intérêt matériel et social, et se voit imposé aux époux sans qu'il soit tenu compte de leurs sentiments.

En même temps, le relâchement de l'autorité et des pouvoirs ménage, comme nous l'avons vu, une possibilité nouvelle d'admettre la femme, mais sous le couvert d'une idéalisation, voire d'une divinisation du principe féminin. Ce qui ne peut qu'aviver la contradiction entre les idéaux (eux-mêmes en conflit !) et la réalité vécue. La psyché et la sensualité naturelles se débattent entre ces attaques convergentes, ces condamnations antithétiques, ces contraintes théoriques et pratiques, ces libertés très obscurément pressenties dans leur fascinante nouveauté...

C'est au cœur de cette situation inextricable, c'est comme une résultante de tant de confusions qui devaient s'y nouer, qu'apparaît la *cortezia*, « religion » littéraire de l'Amour chaste, de la femme idéalisée, avec sa « pitié » particulière, la *joy d'amors*, ses « rites » précis, la rhétorique des troubadours, sa morale de l'hommage et du service, sa « théologie » et ses disputes théologiques, ses « initiés », les troubadours, et ses « croyants », le grand public cultivé ou non, qui écoute les troubadours et fait leur gloire mondaine dans toute l'Europe. Or nous voyons cette religion de l'amour ennoblissant célébrée par *les mêmes hommes* qui persistent à tenir la sexualité pour « vilaine » ; et nous voyons souvent dans *le même* poète un adorateur enthousiaste de la Dame, qu'il exalte, et un contempteur de la femme, qu'il rabaisse : qu'on se rappelle seulement les vers d'un Marcabru ou d'un Rambaut d'Orange.

Chose curieuse, les troubadours chez lesquels nous constatons cette contradiction, ne s'en plaignent pas ! On dirait qu'ils ont trouvé le secret d'une conciliation vivante des inconciliables. Ils semblent refléter, *mais en la surmontant*, la division des consciences, (elle-même productrice de mauvaise conscience) dans la grande masse d'une société partagée non seulement entre la chair et l'esprit, mais encore entre l'hérésie et l'orthodoxie, et au sein même de l'hérésie, entre l'exigence des Parfaits et la vie réelle des Croyants...

Citons-là-dessus l'un des plus sensibles interprètes modernes de la *cortezia*, René Nelli : « Presque toutes les dames du Carcassès, du Toulousain, du Foix, de l'Albigeois étaient « croyantes » et savaient — bien qu'elles fussent mariées — que le mariage était condamné par leur Église. Beaucoup de troubadours — cela n'est pas douteux — étaient cathares ou, du moins, très au courant des idées qui étaient dans l'air depuis deux cents ans. Dans tous les cas,

ils chantaient pour des châtelaines *dont il fallait apaiser par des chansons la mauvaise conscience*, et qui leur demandaient non pas tant une illusion d'amour sincère qu'un *antipode spirituel* au mariage où elles avaient été contraintes. »

Le même auteur ajoute qu'à son avis, « il n'est pas question de voir dans la chasteté, ainsi feinte, une habitude réelle ni un reflet des mœurs », mais seulement « un hommage « religieux » (et formaliste) rendu par l'imperfection à la perfection », c'est-à-dire par les troubadours et par les croyants inquiets à la morale des Parfaits.

Mais enfin, dit le sceptique d'aujourd'hui, que peut bien signifier au concret cette « chasteté » prônée par des jongleurs? Et comment expliquer le succès si rapide d'une prétendue morale à ce point ambiguë, dans un Languedoc, une Italie du Nord, une Germanie rhénane, une Europe tout entière enfin, où les passions « religieuses » et la théologie n'occupaient tout de même pas le plus clair de la vie, et n'avaient tout de même pas supprimé toute espèce d'impulsions *naturelles?*

Les modernes, en effet, depuis Rousseau, croient qu'il existe une sorte de nature normale, à laquelle la culture et la religion seraient venues surajouter leurs faux problèmes... Cette illusion touchante peut les aider à vivre, mais non pas à comprendre leur vie. Car tous, tant que nous sommes, sans le savoir, menons nos vies de civilisés dans une confusion proprement insensée de religions jamais tout à fait mortes, et rarement tout à fait comprises et pratiquées ; de morales jadis exclusives, mais qui se superposent ou se combinent à l'arrière-plan de nos conduites élémentaires ; de complexes ignorés, mais d'autant plus actifs ; et d'instincts hérités bien moins de quelque nature animale que de coutumes totalement oubliées, devenues traces ou cicatrices mentales, tout inconscientes et, de ce fait, aisément confondues avec l'instinct. Elles furent tantôt des artifices cruels, tantôt des rites sacrés ou des gestes magiques, parfois aussi des disciplines profondes élaborées par des mystiques lointaines à la fois dans le temps et dans l'espace.

4. *Une technique de la « chasteté »*. — A partir du VIe siècle se répand rapidement dans l'Inde entière, tant hindouiste que bouddhistes une école ou mode religieuse, dont l'influence s'épanouira pendant des siècles. « Du point de vue formel, le tantrisme se présente comme une nouvelle manifestation triomphante du çatkisme. La force secrète *(çatki)* qui anime le cosmos et soutient les dieux (en premier lieu Çiva et Bouddha)... est fortement personnifiée : c'est la Déesse, Épouse et Mère... Le dynamisme créateur revient à la Déesse... Le culte se concentre autour de ce principe cosmique féminin ; la méditation tient compte de ses « pouvoirs », la délivrance devient possible par la Çatki... Dans certaines sectes tantriques, la femme devient elle-même une chose sacrée, une incarnation de la Mère. L'apothéose religieuse de la femme est commune d'ailleurs à tous les courants mystiques du moyen âge indien... Le tantrisme est par excellence une *technique*, bien

que fondamentalement il soit une métaphysique et une mystique... La méditation éveille certaines forces occultes qui dorment en chaque homme et qui, une fois éveillées, transforment le corps humain en un corps mystique (1). » Il s'agit, par le cérémonial du yoga tantrique, de transcender la condition humaine.

Le tantrisme bouddhique trouve des analogies précises dans le Hathayoga hindou, technique du contrôle du corps et de l'énergie vitale. C'est ainsi que certaines postures *(mûdras)* décrites par le Hathayoga ont pour but « d'utiliser comme moyen de divinisation et ensuite d'intégration, d'unification finale, la fonction par excellence humaine, celle-là même qui détermine le cycle incessant des naissances et des morts, la fonction sexuelle (2) ».

Ainsi parle Çiva (3) : « Pour mes dévots, je vais décrire le geste de l'Éclair *(vajroli mûdra)* qui détruit la Ténèbre du monde et doit être tenu pour le secret des secrets. » Les précisions données par le texte font allusion à une technique de l'acte sexuel sans consommation, car « celui qui garde (ou reprend) sa semence dans son corps, qu'aurait-il à craindre de la mort? » comme le dit un Upanishad.

Dans le tantrisme, la *maithuna* (union sexuelle cérémonielle) devient un exercice yogique. Mais la plupart des textes qui la décrivent « sont écrits dans un langage intentionnel, secret, obscur, à double sens, dans lequel un état de conscience est exprimé par un terme érotique (4) » — ou l'inverse aussi bien. A tel point « qu'on ne peut jamais préciser si *maithuna* est un acte réel ou simplement une allégorie ». De toute manière, le but est le « suprême grand bonheur... la joie de l'anéantissement du moi ». Et cette « béatitude érotique », obtenue par l'arrêt, non du plaisir, mais de son effet physique, est utilisée comme expérience immédiate pour obtenir l'état nirvanique. « Autrement, nous rappellent les textes, le dévot devient la proie de la triste loi karmique, comme n'importe quel débauché. »

Mais la femme, dans tout cela? Elle reste *objet* d'un culte. Considérée comme « source unique de joie et de repos, l'amante synthétise toute la nature féminine, elle est mère, sœur, épouse, fille... elle est le chemin du salut (5) ». Ainsi le tantrisme apporte cette nouveauté qui consiste à « expérimenter la transsubstantialisation du corps humain à l'aide de l'acte même qui, pour n'importe quel ascétisme, symbolise l'état par excellence du péché et de la mort : l'acte sexuel (6) ». Mais l'acte est toujours décrit comme étant celui de l'homme. La femme reste passive, impersonnelle, pur principe, sans visage et sans nom.

Une école mystique du tantrisme tardif, le Sahajiyâ, « amplifie

(1) Voir Mircea Eliade, *Technique du Yoga*, pp. 176 à 191.
(2) Id., *ibid.*, p. 199.
(3) *Civa Samhitâ*, 4, 78 à 102. Cf. Alain Daniélou, *Yoga, the Method of Re-Integration*, 1949, pp. 45 et suiv.
(4) Mircea Eliade, *op. cit.*, pp. 205 et suiv. On trouve parfois « jusqu'à cinq sens équivalents pour un seul terme ».
(5) L. de La Vallée-Poussin, *Bouddhisme, Études et matériaux*, 1898.
(6) Eliade, *op. cit.*, pp. 210 et 212.

l'érotique rituelle jusqu'à des proportions étonnantes... On y accorde une grande importance à toute sorte d' « amour » et le rituel de *maithuna* apparaît comme le couronnement d'un lent et difficile apprentissage ascétique... Le néophyte doit *servir* la « femme dévote » pendant les quatre premiers mois, comme un domestique, dormir dans la même chambre qu'elle, puis à ses pieds. Pendant les quatre mois suivants et tout en continuant à la servir comme avant, il dort dans le même lit, du côté gauche. Pendant encore quatre mois, il dormira du côté droit, après ils dormiront enlacés, etc. Tous ces préliminaires ont pour but « l'autonomisation » de la volupté — considérée comme l'unique expérience humaine qui peut réaliser la béatitude nirvanique et la maîtrise des sens, i. e. l'arrêt séminal (1) ».

Des pratiques similaires sont prescrites par le taoïsme, mais en vue de prolonger la jeunesse et la vie en économisant le principe vital, plutôt que de conquérir la liberté spirituelle par la déification du corps. La « chasteté » tantrique consiste donc à faire l'amour sans le faire, à rechercher l'exaltation mystique et la béatitude à travers une *Elle* qu'il s'agit de « servir » en posture humiliée, mais en gardant cette maîtrise de soi dont la perte pourrait se traduire par un acte de procréation, lequel ferait retomber le chevalier servant dans la réalité fatale du Karma.

5. *La joie d'amour.* — En contraste indéniable avec ces textes mystiques et cette abstruse technique psycho-physiologique, citons maintenant quelques chansons de « légers troubadours méridionaux », grands seigneurs amateurs ou jongleurs besogneux, que les romanistes unanimes nous décrivent comme de purs « rhétoriqueurs (2) ».

D'Amour, je sais qu'il donne aisément grande joie à celui qui observe ses lois, dit le premier des troubadours connus, Guillaume, sixième comte de Poitiers et neuvième duc d'Aquitaine, qui mourut en 1127. Dès le début du XIIe siècle, ces « lois d'Amour » sont donc déjà fixées, comme un rituel. Ce sont Mesure, Service, Prouesse, Longue Attente, Chasteté, Secret et Merci, et ces vertus conduisent à la Joie, qui est signe et garantie de *Vray Amor*.

Voici Mesure et Patience :

De courtoisie peut se vanter celui qui sait garder Mesure... Le bien-être des amoureux consiste en Joie, Patience et Mesure... J'approuve que ma dame me fasse longtemps attendre et que je n'aie point d'elle ce qu'elle m'a promis. (Marcabru.)

Voici le Service de la Dame :

Prenez ma vie en hommage, belle de dure merci, pourvu que vous m'accordiez que par vous au ciel je tende! (Uc de Saint-Circ.)

(1) Id., *ibid.*

(2) Je m'excuse de ne pouvoir citer ici que des *fragments* de chansons, — de *paroles* de chansons ! — souvent très pauvrement traduites, et privés de toute beauté proprement poétique et rythmique par cette double trahison. Qu'il soit bien entendu que je n'épingle ici que des dépouilles de sens...

Chaque jour je m'améliore et me purifie, car je sers et révère la plus gente dame du monde. (Arnaut Daniel.)

(De même, le troubadour arabe Ibn Dâwoud disait : « La soumission à l'aimée est la marque naturelle d'un homme courtois. »)
Voici la Chasteté :

Celui qui se dispose à aimer d'amour sensuel se met en guerre avec lui-même, car le sot après avoir vidé sa bourse fait triste contenance! (Marcabru.)
Écoutez! Sa voix (d'Amour) *paraîtra douce comme le chant de la lyre, si seulement vous lui coupez la queue!* (1). (Marcabru.)

Chasteté délivre de la tyrannie du désir en portant le Désir (courtois) à l'extrême :

Par excès de désir, je crois que je me l'enlèverai, si l'on peut rien perdre à force de bien aimer. (Arnaut Daniel.)

(De même, Ibn Dâwoud louait la chasteté pour son pouvoir « d'éterniser le désir ».)
C'est au comble de l'amour (vrai) et de sa « joie » que Jaufré Rudel se sent le plus éloigné de l'amour coupable et de son « angoisse ». Il va plus loin dans la libération : la présence physique de l'objet aimé lui deviendra bientôt indifférente :

J'ai une amie, mais je ne sais qui elle est, car jamais de par ma foi je ne la vis... et je l'aime fort... Nulle joie ne me plaît autant que la possession de cet amour lointain.

La « joie d'Amour » n'est pas seulement libératrice du désir dominé par Mesure et Prouesse, elle est aussi Fontaine de Jouvence :

Je veux garder (ma dame) pour me rafraîchir le cœur et renouveler mon corps, si bien que je ne puisse vieillir... Celui-là vivra cent ans qui réussira à posséder la joie de son amour. (Guillaume de Poitiers.)

Je n'ai cité que des poètes de la première et de la seconde génération des troubadours (1120 à 1180 environ). Au XIIIe siècle, ceux de la dernière génération expliciteront ce que leurs modèles avaient chanté. « *Ce n'est plus de l'amour courtois, si on le matérialise ou si la Dame se rend comme récompense* », écrit Daude de Prades, qui cependant ne craint pas de donner des précisions sur les gestes érotiques que l'on peut se permettre avec cette Dame. Et Guiraut de Calenson :

Dans le palais où elle siège (la Dame) *sont cinq portes : celui qui peut ouvrir les deux premières passe aisément les trois autres, mais il lui est difficile d'en sortir. Il vit dans la joie, celui qui peut y rester. On y accède par quatre degrés très doux, mais là n'entrent ni vilains ni malotrus, ces gens-là sont logés dans le faubourg, lequel occupe plus de la moitié du monde.*

(1) Note du professeur Jeanroy : « C'est-à-dire, si vous parvenez à supprimer ses conséquences. »

Celui que l'on nomme parfois le dernier troubadour, Guiraut Riquier, donnera de ces vers le commentaire suivant :

« Les cinq portes sont Désir, Prière, Servir, Baiser, et Faire, « par où Amour périt. » Les quatre degrés sont « honorer, dissi- « muler, bien servir, patiemment attendre (1). »

Quant à Faux Amour, il se voit vertement dénoncé par Marcabru et ses successeurs, en des termes qui peuvent éclairer indirectement sur la nature de l'amour vrai ou du moins sur certains de ses aspects. Et tout d'abord, dit Marcabru, « *Il lie partie avec le diable, celui qui couve Faux Amour.* » (Et en effet, le diable n'est-il pas le père de la création matérielle... et de la procréation, selon le catharisme?) Les adversaires du vrai Amour sont les « homicides, traîtres, simoniaques, enchanteurs, luxurieux, usuriers... les maris trompeurs, les faux juges et les faux témoins, les faux prêtres, faux abbés, fausses recluses et faux reclus (2) ». Ils seront détruits « soumis à toute ruine », et tourmentés en enfer.

Noble Amour a promis qu'il en serait ainsi, là sera la lamentation des désespérés.

Ah! noble Amour, source de bonté, par qui le monde entier est illuminé, je te crie merci. Contre ces clameurs gémissantes, défends-moi, de peur que je ne sois retenu là-bas (en enfer); en tous lieux je me tiens pour ton prisonnier et, réconforté par toi sur toutes choses, j'espère que tu seras mon guide.

Enfin, contre certains des troubadours qui sans doute abusaient trop souvent des ambiguités ménagées par le « service » d'amour courtois, Cercamon n'hésite pas à écrire en mettant les points sur les i : « *Ces troubadours, en mêlant la vérité au mensonge, corrompent les amants, les femmes et les époux. Ils vous disent qu'Amour va de travers, et c'est pourquoi les maris deviennent ja-*

(1) Cf. plus haut (p. 22) la description du « service » selon l'école Sahajiya. Cette interprétation de Guiraut Riquier est exacte. On peut s'en assurer en lisant cette phrase d'Ælius Donatus (commentaire sur Térence, IVe siècle) : *Quinque lineæ sunt amoris, scilicet, visus, allocutio, tactus, osculum, coitus.* (Noter que Désir correspond à *visus* — le fameux premier regard qui enflamme — et Servir à *tactus*.) Le thème des Cinq lignes d'amour peut être suivi à travers toute la poésie latine du moyen âge, jusqu'à la Renaissance, où on le retrouve chez Marot et Ronsard. Les variations sont très légères. Mais en 1510, Jean Lemaire de Belges écrit dans son *Illustrations de Gaule :* « Les nobles poètes disent que cinq lignes y a en amours,... le regard, le parler, l'attouchement, le baiser, et le dernier qui est plus désiré, et auquel tous les autres tendent pour leur finale résolution, c'est celui qu'on nomme par honnêteté le don de mercy. » Le contraste avec l'amour courtois est clair. Et non moins le sens donné à *mercy*, que plusieurs auteurs assimilent pour leur part à la Grâce, chez les troubadours...

(2) Les Cathares condamnaient la guerre et toute forme d'homicide, légal ou non. Et en place de *faux* juges, *faux* prêtres, *faux* reclus, et de maris *trompeurs*, les Inquisiteurs du siècle suivant n'eussent pas manqué de lire simplement : juges, prêtres, reclus, et maris !

loux et les dames sont dans l'angoisse... Ces faux servants font qu'un grand nombre abandonnent Mérite et éloignent d'eux Jeunesse. »

Quelles que soient les réalités ou l'absence de réalités « matérielles » qui aient pu correspondre, en ces temps, à de telles précisions de langage, la rhétorique courtoise et son système de vertus, de péchés, de louanges et d'interdits, demeure un fait patent : il suffit de lire. Elle va servir aux romanciers du Nord, ceux du cycle d'Arthur, du Graal, et de Tristan, pour décrire des actions et des drames, et non plus seulement pour chanter ce que l'on pourrait encore tenir, chez les troubadours du Midi, pour une pure fantasmagorie sentimentale.

6. *Excuse aux historiens.* — Je ne crois guère à l'histoire « scientifique » comme critère des réalités qui m'intéressent dans cet ouvrage. Je lui laisse le soin d'affirmer que telle « filiation » reste indémontrable « dans l'état actuel de nos connaissances », reste donc incroyable jusqu'à nouvel avis. Je cherche un sens, donc des analogies illustratives et illuminatives. Et je ne prétends aucunement confirmer une thèse quelconque en appelant l'attention du lecteur sur certains faits que la « science sérieuse » tient aujourd'hui pour établis. Simplement, je les crois de nature à nourrir l'imagination. Voici deux de ces faits sur quoi l'on peut rêver.

La *Pantcha Tantra,* recueil de contes bouddhistes, fut traduit au VIe siècle du sanscrit en pehlevi, par un médecin de Chosroès Ier, roi de Perse. De là, on peut suivre son progrès rapide vers l'Europe à travers une série de traductions en syriaque, en arabe, en latin, en espagnol, etc. Au XVIIe siècle, La Fontaine le lira en français, dans une nouvelle traduction du persan faite sur une ancienne version arabe.

Le périple du *Roman de Barlaam et Josaphat* est encore plus surprenant. Sous sa forme connue de nos jours, c'est l'histoire romancée de l'évolution spirituelle qui conduit Josaphat, prince indien, à découvrir et adopter le christianisme, dont les mystères lui sont communiqués par le « bonhomme » Barlaam. La version qui nous est restée, en provençal du XIVe siècle, quoique orthodoxe dans les grandes lignes, porte des traces indiscutables de manichéisme. Selon l'école néo-cathare française, les hérétiques du XIIe siècle auraient connu une version non-amendée par les catholiques, et plus proche de l'original. Que cette hypothèse soit un jour vérifiée ou non, il n'en reste pas moins que l'origine manichéenne du Roman est attestée par les fragments de son texte original (en langage ouigour du VIIIe siècle) retrouvés dans le Turkestan oriental. Et l'on peut suivre la transformation des noms hindous « Baghavan » et « Boddisattva » (le Bouddha) en « Barlaam » et « Josaphat », en passant par les formes arabes « Balawhar va Budhâsaf » (var. Yudhâsaf).

Innombrables sont les exemples de relations entre l'Orient et l'Occident médiéval. J'ai choisi ces deux cas, solidement attestés, parce qu'ils réfutent le préjugé moderne en vertu duquel toute communication entre le tantrisme, le manichéisme bouddhiste,

et les hérésies du Midi doit apparaître « hautement fantaisiste et improbable ».

7. *En lieu et place de conclusions définitives.* — L'amour courtois ressemble à l'amour encore chaste — et d'autant plus brûlant — de la première adolescence. Il ressemble aussi à l'amour chanté par les poètes arabes, homosexuels pour la plupart, comme le furent plusieurs troubadours. Il s'exprime dans des termes qui seront repris par presque tous les grands mystiques de l'Occident. Il nous semble parfois se réduire à des fadaises sophistiquées, dans le goût des petites cours du moyen âge. Il peut être purement rêvé, et beaucoup se refusent à y voir autre chose qu'un tournoi verbal. Il peut traduire aussi les réalités précises, mais non moins ambiguës, d'une certaine discipline érotico-mystique dont l'Inde, la Chine et le Proche-Orient surent les recettes. Tout cela me paraît vraisemblable, tout cela peut être « vrai » aux divers sens du mot, et simultanément, et de plusieurs manières. Tout cela nous aide à mieux comprendre — si rien ne suffit à l' « expliquer » — l'amour courtois.

Au terme de l'espèce de contre-enquête à laquelle je viens de me livrer, et compte tenu des objections les plus sensées que firent à ma *thèse minima* les partisans d'écoles au moins diverses, me voici ramené par une sorte de spirale au-dessus de mes premières constatations : l'amour courtois est né au XIIe siècle, en pleine révolution de la *psyché* occidentale. Il a surgi du même mouvement qui fit remonter au demi-jour de la conscience et de l'expression lyrique de l'*âme*, le Principe Féminin de la *çatki*, le culte de la Femme, de la Mère, de la Vierge. Il participe de cette épiphanie de l'Anima, qui figure à mes yeux, dans l'homme occidental, le retour d'un Orient symbolique. Il nous devient intelligible par certaines de ses marques historiques : sa relation littéralement congénitale avec l'hérésie des Cathares, et son opposition sournoise ou déclarée au concept chrétien du mariage. Mais il nous resterait indifférent s'il n'avait gardé dans nos vies, au travers des nombreux avatars dont nous allons décrire la procession, une virulence intime, perpétuellement nouvelle.

DENIS DE ROUGEMONT

Note sur l'érotique mystique indienne

TOUTE femme nue incarne la Nature, la *prakrti*. On devra donc la regarder avec la même admiration et le même détachement que l'on apporte à considérer l'insondable secret de la Nature, sa capacité illimitée de création. La nudité rituelle de la yoginî a une valeur mystique intrinsèque : si, devant la femme nue, on ne découvre pas dans son être le plus profond la même émotion terrifiante qu'on ressent devant la révélation du Mystère cosmique — il n'y a pas rite, il n'y a qu'un acte profane, avec toutes les conséquences que l'on sait (renforcement de la chaîne karmique, etc.). La deuxième étape consiste dans la transformation de la Femme-*prakrti* en incarnation de la Çaktî : la compagne du rite devient une déesse, tout comme le yogin doit incarner le Dieu. L'iconographie tantrique des couples divins (en tibétain : *yab-yam*, père-mère), des innombrables « formes » de Bouddha enlacés par leur Çaktî, constitue le modèle exemplaire du cérémonial sexuel *(maithuna)*. On remarquera l'immobilité du Dieu : toute l'activité est du côté de la Çaktî. (Dans le contexte yogique, l'esprit statique contemple l'activité créatrice de la *prakrti*). Or, dans le tantrisme, l'immobilité réalisée conjointement sur les trois plans du « mouvement » — pensée, respiration, émission séminale — constitue le but suprême. Ici encore, il s'agit d'imiter un modèle divin : le Bouddha, ou Çiva, l'Esprit pur, immobile et serein au milieu du jeu cosmique.

Le *maithuna* sert, en premier lieu, à rythmer la respiration et à faciliter la concentration : il est donc un substitut du *prânâyâma* et du *dhâranâ*, ou plutôt leur « support ». La yoginî est une jeune fille instruite par le *guru* et dont le corps est consacré. L'union sexuelle se transforme dans un rituel par lequel le couple humain devient un couple divin. Le *prânâyâma*, le *dhâranâ* ne constituent que les moyens par lesquels, durant le *maithuna*, on arrive à l' « immobilité » et à la suppression de la pensée, le « suprême grand bonheur » *(paramamahâsukha)* des Dohâkosa : c'est le *samarasa* (Shahidullah traduit ce terme par « identité de jouissance »; il s'agit plutôt d'une « unité d'émotion », et plus exactement de l'expérience paradoxale, inexprimable, de la découverte de l'Unité). « Physiologiquement », *samarasa* s'obtient, durant le *maithuna*, lorsque le semen *(çukra)* et le *rajas* des femmes restent immobiles. Les textes insistent beaucoup sur cette idée que le *maithuna* est

avant tout une intégration des Principes : « La véritable union sexuelle est l'union de la Paraçakti *(kundâlinî)* avec Atman ; les autres ne représentent que des rapports charnels avec les femmes » *(Kûlârnava Tantra*, V, 111-112). *Kâlîvilâsa Tantra* (chap. X-XI) expose le rituel, mais précise qu'il doit être accompli uniquement avec une épouse initiée *(parastrî)*.

Les tantriques se divisent en deux classes : les *samayin*, qui croient à l'identité de Çiva et Çakti et s'efforcent d'éveiller la *kundâlinî* par des exercices spirituels — et les *kaula*, qui vénèrent la Kaulinî (= *kundâlinî)* et s'adonnent à des rituels concrets. Cette distinction est sans doute exacte, mais il n'est pas toujours facile de préciser jusqu'à quel point un rituel doit être compris littéralement : mainte fois le langage fruste et brutal est employé comme un piège pour les non-initiés. Un texte célèbre, le *Çakti-sangama Tantra*, consacré presque entièrement au *satcakrabheda* (= la « pénétration des six *cakra* »), utilise un vocabulaire extrêmement « concret » pour décrire des exercices spirituels. On ne saurait trop insister sur l'ambiguïté du vocabulaire érotique dans la littérature tantrique. L'ascension de la déesse à travers le corps du yogin est souvent comparée à la danse de la « blanchisseuse » (Dombî). Avec « la Dombî sur sa nuque », le yogin « passe la nuit en grande béatitude ».

Il n'empêche que le *maithuna* se pratique également en tant que rituel concret. Du fait même qu'il ne s'agit plus d'un acte profane, mais d'un rite, que les partenaires ne sont plus des êtres humains mais sont « détachés », comme des dieux, l'union sexuelle ne participe plus au niveau karmique. Les textes tantriques répètent souvent cet adage : « Par les mêmes actes qui font brûler certains hommes dans l'Enfer pendant des millions d'années, le yogin obtient son éternel salut. » (Voir les textes dans notre livre *Le Yoga. Immortalité et liberté*, Payot 1954, pp. 264, 395). C'est comme on sait, le fondement même du yoga exposé par Krisna dans la *Bhagavad-Gîtâ :* « Celui que n'égare pas l'égoïsme, dont l'intelligence n'est pas troublée, tuât-il toutes les créatures, ne tue pas, il ne se charge d'aucune chaîne » (XVIII, 17). Et la *Brhadarânyaka Up* (V, 14, 8) affirmait déjà : « Celui qui sait ainsi, quelque péché qu'il paraisse commettre, dévore tout et est pur, net, sans vieillesse, immortel. »

Bouddha lui-même, si l'on en croit la mythologie du cycle tantrique, avait donné l'exemple ; en pratiquant le *maithuna* il avait réussi à vaincre Mâra, et, toujours au moyen de cette technique, il était devenu omniscient et maître des forces magiques. Les pratiques « à la chinoise » *(cînâcâra)* sont recommandées dans beaucoup de Tantras bouddhiques. *Mahâcina-kramâcara*, raconte comment le sage Vasistha, fils de Brahma, s'en va interroger Visnu, sous l'aspect du Bouddha, concernant les rites de la déesse *Târâ*. « Il pénètre dans le grand pays de Cina et il aperçoit le Bouddha entouré d'un millier d'amantes en extase érotique. La surprise du sage touche au scandale. « Voilà des pratiques contraires aux Védas ! » s'écrie-t-il. Une voix dans l'espace corrige son erreur : « Si tu veux, dit la voix, gagner la faveur de Târâ,

alors c'est avec ces pratiques à la chinoise qu'il faut m'adorer ! » Il s'approche du Bouddha et recueille de sa bouche cette leçon inattendue : « Les femmes sont les dieux, les femmes sont la vie, les femmes sont la parure. Soyez toujours en pensée parmi les femmes ! » Suivant une légende du tantrisme chinois, une femme de Yen-chou se donnait à tous les jeunes gens : on découvrit après sa mort qu'elle était le « Boddhisattva avec les Os enchaînés » (c'est-à-dire que les os du squelette étaient maillés comme des chaînes).

Tout cet aspect déborde le *maithuna* proprement dit et s'encadre dans le grand mouvement de dévotion pour la « Femme divine » qui domine, à partir des VIIe-VIIIe siècles, l'Inde tout entière. Avec le visnuïsme sous sa forme kirsnaïte, l'amour *(prema)* est appelé à jouer le rôle capital. Il s'agit surtout d'un amour adultère, de *parakîyâ rati*, avec la « femme d'un autre » ; dans les fameuses « Cours d'Amour » du Bengale des disputes étaient organisées entre les tenants visnuïtes de la *parakîyâ* et ceux de l'amour conjugal, *svakîyâ* — et les derniers étaient toujours vaincus. L'amour exemplaire restait celui qui liait Râdhâ à Krisna : amour secret, illégitime, « antisocial », symbolisant la rupture qu'impose toute expérience religieuse authentique. (On remarquera que le symbolisme conjugal de la mystique chrétienne, où le Christ tient la place de l'Époux, ne souligne pas assez, aux yeux d'un Hindou, l'abandon de toutes les valeurs sociales et morales impliqué par l'amour mystique).

Râdhâ est conçue comme l'Amour infini qui constitue l'essence même de Krisna. La femme participe à la nature de Râdhâ et l'homme à celle de Krisna : c'est pour cela que la « vérité » concernant les amours de Krisna et Râdha ne peut être connue que dans le corps même, et cette connaissance au niveau de la « corporéité » a une validité métaphysique universelle. *Ratna-sâra* proclame que celui qui réalise la « vérité du corps » *(bhânda)* devient capable d'accéder à la « vérité de l'Univers » *(brahmânda)*. Mais, comme dans toutes les autres écoles tantriques et mystiques, lorsqu'on parle de l'homme et de la femme, on ne songe pas à l' « homme ordinaire » *(sâmânya mânus)*, à l' « homme des passions » *(râger mânus)*, mais à l'homme essentiel, archétypal, « non-né » *(ayoni manus)*, « non-conditionné » *(sahaja)*, « éternel » *(nityer)*; de même, ce n'est pas avec une « femme ordinaire » *(sâmânya rati)* que l'on peut découvrir l'essence de Râdhâ, mais avec la « femme extraordinaire » *(bicesa rati)*. La « rencontre » entre l'Homme et la Femme a lieu à Vrindaban, le lieu mythique des amours de Krisna et de Râdhâ ; leur union est un « Jeu » *(lilâ)*, c'est-à-dire délivrée de la pesanteur cosmique, spontanéité pure. D'ailleurs, toutes les mythologies et les techniques de la conjonction des contraires sont homologables : Çiva-Çakti, Buddha-Çakti, Krisna-Râdhâ sont traduisibles en n'importe quelle « union » (les veines *îda* et *pingalâ*, *kundalinî* et Çiva, « souffle » et « pensée », etc.). Toute conjonction des contraires effectue une rupture de niveau et aboutit à la redécouverte de la « spontanéité » primordiale. Mainte fois, un schéma mythologique est tout à la fois « inté-

riorisé » et « incarné » en utilisant la théorie tantrique des centres psycho-physiologiques *(cakra)*. Dans le poème visnuïte *Brahma-samhitâ*, le *sahasrâra-cakra* est assimilé à Gokula, séjour de Krisna. Et un poète visnuïte du XIXe siècle, Kamalâ-Kânta, dans son poème *Sâdhaka-ranjana*, compare Râdha à *kundâlinî* et décrit sa course au rendez-vous secret de Krisna comme l'ascension de la *kundâlinî* pour s'unir avec Çiva dans le *sahasrâra*.

Plus d'une école mystique, bouddhiste ou visnuïte, continuait à utiliser le *maithuna* yogico-tantrique alors même que l' « amour dévotionnel » jouait visiblement le rôle essentiel. Le profond courant mystique connu sous le nom de Sahajîyâ, qui prolonge le tantrisme, et qui est comme le tantrisme aussi bien bouddhiste qu'hindou, conserve encore leur primauté aux techniques érotiques. Mais, tout comme dans le tantrisme et le Hathayoga, l'union sexuelle est comprise comme un moyen d'obtenir la « béatitude suprême » *(mahâsukha)* et elle ne doit jamais s'achever par une émission séminale. Le *maithuna* apparaît comme le couronnement d'un long et difficile apprentissage ascétique. Le néophyte doit parfaitement maîtriser ses sens, et, dans ce dessein, il doit s'approcher par étapes de la « femme dévote » *(nâyîkâ)* et la transformer, par une dramaturgie iconographique intériorisée, en déesse. A cet effet, il doit la servir, pendant les quatre premiers mois, comme un domestique, dormir dans la même chambre qu'elle, puis à ses pieds. Pendant les quatre mois suivants et tout en continuant de la servir comme avant, il dort dans le même lit, du côté gauche. Pendant encore quatre mois, il dormira du côté droit, après, ils dormiront enlacés, etc. Tous ces préliminaires ont comme but l' « autonomisation » de la volupté — considérée comme l'unique expérience qui peut réaliser la béatitude nirvânique — et la maîtrise des sens, c'est-à-dire l'arrêt séminal.

Dans la *Nâyîkâ-Sâdhana-Tîka* (« Commentaire sur la discipline spirituelle en compagnie de la femme »), le cérémonial est décrit avec tous ses détails. Il comprend huit parties, en commençant avec *sâdhana*, concentration mystique à l'aide des formules liturgiques ; suit *smarana* (« le souvenir, la pénétration dans la conscience »), *âropa* (l' « attribution d'autres qualités à l'objet ») dans laquelle on offre cérémoniellement des fleurs à la *nâyîkâ* (qui commence à se transformer en déesse) ; *manana* (« se rappeler la beauté de la femme lorsqu'elle est absente ») qui est déjà une intériorisation du rituel. Dans la cinquième étape, *dhyâna* (« méditation mystique ») la femme s'assied à gauche du dévot et est embrassée « de façon que l'esprit s'inspire ». Dans la *pûja* (le « culte » proprement dit) on adore le lieu où la *nâyîkâ* est assise, on fait des offrandes et on baigne la femme comme on baigne la statue d'une déesse. Pendant ce temps-là, le pratiquant répète mentalement des formules. La concentration atteint son maximum quand il porte la *nâyîkâ* dans ses bras et la dépose sur le lit, en répétant la formule : *Hlîng klîng kandarpa svâhâ*. L'union a lieu entre deux « dieux ». Le jeu érotique se réalise sur le plan trans-physiologique, car il ne prend jamais fin. Pendant le *maithuna*, le yogin et sa *nâyîkâ* incorporent une « condition divine », en ce

sens que, non seulement ils expérimentent la béatitude, mais qu'ils peuvent contempler directement la réalité ultime.

Il ne faut pas oublier que le *maithuna* ne doit jamais s'achever par une émission séminale : *boddhicitam notsrjet*, « le semen ne doit pas être émis », répètent les textes. Autrement, le yogin tombe sous la loi du Temps et de la Mort, comme tout vulgaire débauché. Dans ces pratiques, la « volupté » exerce le rôle d'un « véhicule », car elle procure la tension maxima qui abolit la conscience normale et inaugure l'état nirvânique, la *samarasa*, l'expérience paradoxale de l'Unité. On l'a déjà vu : *samarasa* s'obtient par l' « immobilisation » du souffle, de la pensée et du semen. Les *Dohâ-kosa* de Kânha reviennent sans cesse sur ce motif : le souffle « ne descend pas et ne monte pas ; ne faisant ni l'un ni l'autre, il reste immobile ». « Celui qui a immobilisé le roi de son esprit par l'identité de jouissance *(samarasa)* dans l'état de l'Inné *(sahaja)*, devient un magicien à l'instant ; il ne craint pas la vieillesse et la mort. » « Si on fixe une forte serrure à la porte d'entrée du souffle, si dans cette terrible obscurité on fait de l'esprit une lampe, si le joyau du *jina* touche là-haut le suprême ciel, Kânha le dit, on réussit le nirvâna tout en jouissant de l'existence » (voir notre livre *Le Yoga*, p. 268).

C'est dans l'« identité de jouissance », dans l'expérience inexprimable de l'Unité *(samarasa)* que l'on aboutit à l'état de *sahaja*, du non-conditionnement, de la spontanéité pure. Tous ces termes sont, d'ailleurs, difficilement traduisibles. Chacun s'efforce d'exprimer l'état paradoxal de l'absolue non-dualité *(advaya)* qui débouche dans le *mahasukha*, la « Grande béatitude ». Comme le *brahman* des Upanisad et du Vedânta, et le Nirvâna des mâhâyanistes, l'état du *sahaja* est indéfinissable ; on ne peut le connaître dialectiquement, on ne le saisit que par l'expérience vécue. « Le monde entier, dit le *Hevajra Tantra*, est de l'essence de *sahaja*, car *sahaja* est la quintessence *(svarûpa)* de tout : cette quintessence est nirvâna pour celui qui possède l'esprit *(citta)* pur. » On « réalise » l'état de *sahaja* en transcendant les dualités ; c'est pour cette raison que les concepts d'*advaya* (non-dualité) et de *yuganddha* (principe d'union) tiennent une place importante dans la métaphysique tantrique.

On reconnaît dans cette dialectique des contraires le thème favori des Mâdhyamika et, en général, les philosophes mâhâyanistes. Mais le tantrique s'intéresse à la réalisation *(sâdhana)*; il veut « réaliser » le paradoxe exprimé par toutes les formules et les images ayant trait à l'union des contraires, il veut accéder expérimentalement à l'état de non-dualité. Les textes bouddhistes avaient popularisé surtout deux « couples de contraires » : *prajnâ*, la Sagesse, et *upâya*, le Moyen de l'atteindre ; *çûnya*, le Vide, et *karunâ*, la Compassion. Les « unifier » ou les « transcender » équivalait en somme à accéder à la situation paradoxale d'un Boddhisattva : dans sa Sagesse, celui-ci ne voit plus de personnes (car, métaphysiquement, la « personne » n'existe pas : il n'existe qu'un agrégat d'éléments) et pourtant, dans sa Compassion, le Boddhisattva s'efforce de sauver les personnes. Le tantrisme multiplie

les « couples des contraires » : Soleil et Lune, Çiva et Çakti, les deux veines *idâ* et *pingalâ*, etc., et comme nous venons de le voir, s'efforce de les « unifier » par des techniques de physiologie subtile et à la fois de méditation. Il importe de souligner ce fait : quel que soit le niveau où elle se réalise, la conjonction des opposés représente le dépassement du monde phénoménal, l'abolition de toute expérience de dualité.

Les images utilisées suggèrent le retour à un état primordial de non-différenciation : l'unification du Soleil et de la Lune traduit la « destruction du Cosmos » et, par conséquent, le retour à l'Unité originelle. Dans le Hathayoga, on s'efforce d'obtenir l' « immobilité » du souffle et du semen ; on parle même du « retour du semen », c'est-à-dire d'un acte paradoxal, impossible à effectuer dans un contexte physiologique « normal », relevant d'un Cosmos « normal » ; en d'autres termes, le « retour du semen » traduit, sur le plan physiologique, la « transcendance » du monde phénoménal, l'accès à la liberté. Ce n'est là qu'une application de ce qu'on appelle « marcher contre le courant » *(ujâna sâdhana)*, ou du processus « régressif » *(ultâ)* des Nâtha Siddha, impliquant une « inversion » totale de tous les processus psychophysiologiques ; c'est, au fond, la mystérieuse *paravrtti*, attestée déjà dans les textes mâhâyaniques, et qui, dans le tantrisme, désigne également le « retour du semen ». Le « retour », la « régression » implique — chez celui qui les réalise — l'anéantissement du Cosmos et, par conséquent, la « sortie du Temps », l'accès à l' « immortalité ». Dans le *Goraksa-vijaya*, Durgâ (= Çakti, Prakrti) s'adresse en ces termes à Çiva : « Comment se fait-il, Seigneur, que tu es immortel, et que moi je suis mortelle? Révèle-moi la vérité, Seigneur, pour que, moi aussi, je puisse devenir immortelle ! » C'est à cette occasion que Çiva révèle la doctrine hathayoga. Or, l'immortalité ne peut s'obtenir qu'en arrêtant la manifestation, donc le processus de désintégration ; il faut marcher « contre le courant » *(ujâna sâdhana)* et retrouver l'Unité primordiale, immobile, celle qui existait avant la rupture. C'est ce que font les hathayogins en unissant le « Soleil » avec la « Lune ». Cet acte paradoxal s'effectue à la fois sur plusieurs niveaux ; par l'union de Çakti (= *kundalini)* avec Çiva dans son propre corps, on obtient l'inversion du processus cosmique, la régression à l'état indistinct de la Totalité première ; « physiologiquement », la conjonction Soleil-Lune se traduit par l' « union » du *prâna* et *apâna*, c'est-à-dire par une « totalisation » des souffles, en somme par leur arrêt ; enfin, l'union sexuelle, par le truchement d'une certaine position *(vajrolî-mudrâ)* réalise le « retour du semen ».

MIRCEA ELIADE.

Soufisme et Sophiologie

Il y a un *hadîth* — une tradition sainte — qui a cours dans le soufisme iranien. On le trouve dans un contexte référant au Temple du Feu comme à une forme et symbole de l'amour divin, subjuguant et exclusif. A cet amour, Zarathoustra (Zoroastre) donna forme visible en lui érigeant l'autel du Feu. Lorsque les armées de l'Islam eurent triomphé de l'Iran, ce mystère fut voilé au monde et se retira dans le secret intime des cœurs. Mais la personne d'une femme en releva l'emblème : la princesse royale Shahrbanou, fille de Yazdegard III (le dernier souverain sassanide), qui devint la mère du IVe Imâm des Shîites, après son entrée dans la famille des Très-Purs par son mariage avec le Prince des Martyrs, l'Imâm Hosayn. C'est pourquoi les propres lèvres du prophète de l'Islam ont énoncé cet ordre : *Ne tenez jamais de propos hostiles ou irrévérencieux contre Zarathoustra, car Zarathoustra fut en Iran le prophète envoyé par le Seigneur d'amour.*

Disons que, peut-être bien, la critique historique perd ici ses droits ; mais l'enjeu est beaucoup trop grave pour dépendre des opinions de la critique historique. Il s'agit de ce qui se passe dans les consciences, de leur vie réelle, des événements dont elles sont pour elles-mêmes le lieu. Et c'est cela qui compte. Or, ces quelques lignes résument au mieux comment il est arrivé à l'Iran shîite de se situer par rapport à l'Iran zoroastrien, et comment le soufisme iranien, la religion d'amour des ménestrels d'Iran, salua en Zarathoustra son plus ancien prophète, par l'organe même du prophète de l'Islam.

En Occident, il est vrai, nous avons longtemps négligé le shîisme ; nous avons ignoré à peu près complètement ce que signifient les figures des XII Imâms. Nous voyons l'Islam comme un monolithe ; nous tendrions même à l'identifier, sans plus, avec le monde arabe. Ces ignorances, excusables peut-être, désastreuses en tout cas, nous ont tenu à l'écart d'une spiritualité très riche, très originale à l'égard de la grande majorité islamique, et elles nous exposent à des sur-

prises naïves. On ne peut dire ici ce qu'est l'Imâmisme, et il ne s'agit pas de lui seul. On ne peut non plus traiter du soufisme en général, mais faire remarquer que le soufisme n'est pas né en un lieu unique qui en serait seul le foyer d'origine. Il a grandi simultanément depuis les rivages de la Méditerranée (où il était en contact avec le monde chrétien), jusqu'en Asie centrale (où prospéraient encore des communautés mazdéennes, manichéennes et bouddhiques) ; il est né parmi les mouvements qui ont débordé l'Islam dès les origines (Karmates et Ismaéliens, entre autres) ; il n'est point justiciable d'une explication unique. On ne peut enfin définir ici ce que shîisme et soufisme se doivent l'un à l'autre, les raisons et proportions de leur hostilité comme de leur affinité (celle-ci s'exprimant dans le propos d'un grand penseur imâmite au XVe siècle : le shîisme est le véritable soufisme ; le soufi authentique, c'est le shîite). Notre bref propos est d'envisager ici le soufisme sous l'aspect que nous invite à méditer le *hadîth* rapporté ci-dessus, lorsqu'il célèbre la princesse royale, fille de Yazdegard, comme l'emblème du lien secret que tissent les « Fidèles d'amour » entre l'Iran islamisé et l'Iran de Zarathoustra, prophète de leur religion du pur amour.

C'est qu'en effet le rôle des personnages féminins dans l'hagiographie et dans la théologie du shîisme, est d'une importance extrême, insolite au regard des conceptions de l'Islam orthodoxe. D'une part, le shîisme iranien intègre, par la médiation de sa dernière princesse royale, l'ancien Iran dont le prophète configura le plus haut symbole de la religion d'amour ; d'autre part, grâce à la médiation, cette fois, de la mère du XIIe Imâm, la jeune princesse byzantine Narkès, c'est l'univers spirituel des attentes chrétiennes qu'il intègre au sien, sous une forme qu'un chrétien des temps primitifs, antérieurs aux conciles, eût peut-être bien reconnue comme sienne. Or, si ces deux figures féminines valent principalement comme de hauts symboles émergeant de la transconscience et s'imposant avec prédilection à la dévotion shîite — si de leurs vies ne sont surtout connus que leurs rêves et leurs prémonitions, l'apparition qui domine ces rêves et qui fixe leur destin, est la figure céleste de Fâtima, la fille du Prophète, elle aussi saluée mystiquement comme la « Vierge-Mère » donnant origine à la lignée des Saints-Imâms, les Très-Purs : princesse iranienne et princesse byzantine, mère du IVe Imâm et mère du XIIe Imâm, l'Occulté, l'Attendu, en sont à leur tour une exemplification et une récurrence.

La figure de Fâtima a été exaltée par les différents courants de la théosophie shîite à un rang où l'on peut reconnaître en

elle les traits de la Sophia céleste, méditée par toutes les écoles de la Gnose. Elle est le « confluent des deux lumières » : lumière de la sainteté et lumière de la prophétie. Joignons encore ces deux autres *hadîth : Celui qui connaît Fâtima telle qu'elle* est, *celui-là se connaît soi-même*. Or *celui qui se connaît soi-même, connaît son Dieu*. Le personnage féminin de Fâtima apparaît alors comme le symbole éminent du Soi, et avoir cette connaissance de soi, c'est avoir connaissance de *son* Dieu. Elle est ainsi au principe d'une sophiologie que nos recherches à venir auront encore à dégager et à formuler, et sans cette sophiologie, tout une région du Soufisme, le secret de tout une province des Fidèles d'amour, nous seraient inaccessibles.

Certes, il est d'autres régions du soufisme où l'Éternellement-Féminin de l'Essence divine se manifeste sous des symboles portant d'autres noms, mais peut-être est-ce à « Fâtima l'Éclatante » (Zahra) que finalement ils nous reconduisent comme au symbole précellent. On ne peut dire quels furent les rapports d'un Ibn Arabî (ob. 1240), maître par excellence de la théosophie du soufisme, avec telle ou telle forme du shîisme, au temps de sa jeunesse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que très tôt, dans le shîisme des XII Imâms en Iran, le soufisme a intégré ses doctrines à sa propre théosophie. C'est avec non moins de certitude qu'aujourd'hui encore, un soufi iranien fait du *Mathnawî* de Jalâladdîn Roumi (qui n'était pas shîite), son *Koran persan*. Et ces deux maîtres spirituels nous offrent, parmi beaucoup d'autres, les textes les plus aptes à être mis en comparaison avec ceux de nos Fidèles d'amour, en Occident — voire à résoudre le problème devant lequel il se peut que le livre si opportun de Denis de Rougemont ait mis, ou mette encore, quelque manichéen qui s'ignorait : suis-je un chrétien? N'étais-je pas ou ne suis-je pas plutôt un cathare, un manichéen? Que répondrait, que ferait observer un soufi, ayant relevé dans son cœur le Temple du Feu jadis érigé par Zarathoustra?

A vivre et méditer de longues années en Iran, à s'entretenir avec des êtres dont l'individualité spirituelle et religieuse est entre toutes la plus rebelle à l'esprit d'orthodoxie — parmi ces paysages de sommets dénudés s'irisant dans le Ciel, conservant comme autant de virtualités et d'invites les rêves et les visions dont ils furent le cadre — peut-être que finit par s'imposer la continuité des présences célestes qui ont transfiguré cette Terre par la Lumière sacrosainte du mazdéisme, le *Xvarnah*. On n'a pas assez médité — cela vient après les tâches de la philologie — la dévotion de Zarathoustra pour les *Anges féminins* que mentionne l'Avesta, et qui toutes

semblent exemplifier la même Figure s'imposant à l'horizon de la conscience. Nous voyons au centre *Daênâ* qui est *sagesse*, qui est *vision*, qui est *en personne* la religion de Lumière : celle qui est en propre la *Fravarti* de chaque fidèle, c'est-à-dire l'entité féminine qui est à la fois son archétype et son ange-guide, son Moi transcendant ou céleste. Sans difficulté on peut en identifier les traits sous d'autres noms, dans la théosophie et le soufisme de l'Iran islamisé, si l'on s'est avisé enfin de la nature et des lois de récurrence d'un archétype. C'est le sens profond, beaucoup plus décisif que toute preuve historique, qui s'attache au *hadîth* énoncé au début de ces lignes. Et c'est à cela qu'il faut être attentif, si l'on veut mettre en relation *Fidèles d'amour* d'Orient et d'Occident.

C'est bien d'un archétype qu'il s'agit, mais devenu si étranger à notre conscience normale que sans l'enseignement de C. G. Jung, il serait sans doute difficile d'en pressentir la situation vécue. Si nous sommes prêts à admettre que notre vie intime est loin de s'épuiser au niveau de notre vie consciente, il nous est plus difficile de prendre ontologiquement à la lettre, l'affirmation que notre moi présent à ce monde, n'est qu'une partie de notre être total. Or, c'est cette personne invisible et tutélaire que pressentait le vieil Iran en formulant l'idée de Fravarti : contrepartie transcendante et céleste de cet être devenu terrestre, compagnons éternels corépondant l'un de l'autre, idée métaphysique d'un couple en une seule essence. L'idée en fut aussi présente au manichéisme qu'au zoroastrisme. Tout l'espoir, l'allégresse dans la mort, étaient là : rencontrer l'être mien qui me donna origine à son image, comme partie de lui-même. Mais chacun de nous aurait si peur de se trouver devant son soi-même (soi-même à la fois et soi-autre) et telle est notre inaptitude à concevoir, à défendre ou à nier un Dieu qui ne serait pas l'identique seigneur de tout le monde, que l'idée iranienne de l'ange-fravarti est peut-être présentement la plus éloignée des idées que nous puissions *vouloir*. Pourtant, toute mystique nuptiale n'a-t-elle pas vécu secrètement d'une expérience semblable? La théologie officielle peut se laïciser en sociologie, elle n'a que faire d'une telle idée, et non moins de celle d'un Dieu qui comme Ohrmazd, le Seigneur Sagesse, aurait lui-même sa Fravarti, entraîné par elle vers les imprévisibles au-delà de cette immutabilité que se complurent à postuler, pour la démontrer, toutes nos théodicées.

Parce que nous nous sommes laissés enfermer dans les dilemmes : monisme ou pluralisme, monothéisme ou panthéisme — la même difficulté que nous avons à concevoir et à éprouver la *dualitude* de la Fravarti-Daênâ céleste et de son

âme terrestre, de nouveau se présente, lorsque nous essayons de penser pour notre propre compte une théosophie aussi complexe que celle d'Ibn Arabî, sans la récuser comme un monisme, ni la valoriser comme un panthéisme. Que l'on pose ou que l'on infirme l'idée de Dieu, nous avons généralement en vue le *Pantokrator* que décrivent nos théologies, quelles que soient la miséricorde et l'amour que nous nous représentons dans les œuvres de ce Tout-Puissant. Mais l'idée d'un Dieu qui est essentiellement tristesse et nostalgie, aspirant à se révéler, c'est-à-dire à se connaître soi-même dans un être qui le connaisse, dépendant ainsi de cet être qui est encore lui-même, mais qui en ce sens le crée, voilà qui ne put jamais être professé que par quelques chevaliers errants de la mystique. Professer cette bipolarité essentielle de l'Essence divine, ce n'est pas confondre Créateur et créé, créatif et créaturel, mais éprouver la solidarité irrémissible entre l'un et l'autre, solidarité analogue à la corépondance de la Fravarti et de son âme dans le combat qu'elles mènent l'une pour l'autre. Analogue aussi, pour cette raison que la nostalgie divine est mystère de *Compatissance*. La pure Essence divine inconnaissable, imprédicable, ne nous est révélée que dans cette Compatissance existentiatrice, cette *Merci* qui est l'Éternellement-Féminin dans la divinité. Non point de l'être qui surgirait en dehors d'elle, mais incandescence croissant à l'intérieur de son être. Non point création *ad extra*, mais manifestation à soi-même de l'encore irrévélé ; essentiellement théophanie, transparition du Caché (de l'*ésotérique*) sous l'apparence qu'irradie sa Lumière, cette Lumière qui émancipe des ténèbres de leur virtualité pure, tous les aspirants à l'être. Théophanie, transparition de lumière, non pas Incarnation. Et c'est pourquoi, il nous est si pénible, si inconcevable, de rendre justice au *docétisme* des gnostiques et des manichéens, auquel nous imputons de substituer au réel un phantasme irréel, alors qu'il fut au contraire le premier à formuler une critique théologique des apparences de ce réel, une critique des évidences auxquelles se cramponnent notre bon sens et notre foi historique.

C'est que pour saisir l'irréel plus-que-réel, il faut un autre organe que notre raison, nos sens ou notre foi historique ; entre le rationnel et le sensible, admettre un troisième monde, celui de l'Imaginable, d'une structure non moins positive et *objective* que les deux autres, et dont l'organe de préhension est non moins valide que la raison et les sens. Mais notre pauvre mot d'*imagination* est si suspect aux hommes sérieux, que son intervention en théologie, comme organe de connaissance prétendant à une valeur noétique, a tout l'air d'un défi.

Pourtant, si essentielle est sa fonction, qu'Ibn Arabî en a édifié la doctrine avec une ampleur et une rigueur non moins expérimentales que celle de nos critiques de la connaissance. Il faudrait un nom pour désigner cette puissance privilégiée. Mieux encore qu'Imagination active, il faudrait peut-être dire l'*Imaginatrice*. Elle est l'organe et le lieu de rencontre : vers elle descend l'univers divin, tandis que monte vers elle, en se transmuant et se sublimant, tout l'univers des sens. Ce n'est donc ni perception sensible, ni abstraction d'un concept, ni foi dans un événement de l'histoire, ni renversement opéré par la théologie négative pour dépasser les catégories de l'intellect. C'est une perception intérieure visionnaire au plan des *théophanies*, vivant ses événements singuliers dans l'intimité du seul avec le seul, ni contrôlables par les sens, ni justiciables de la raison critique.

Dans quel dilemme s'est-on dès lors enfermé, en se posant la question de savoir si les *Dames* des *Fedeli d'amore*, Béatrice et ses sœurs, étaient chacune une figure de femme réelle, ou bien une allégorie (celle de l'Intelligence-Sagesse). Ni l'une ni l'autre, et en même temps l'une et l'autre, à condition de substituer au mot d'*allégorie* celui de *symbole*, et de ne pas confondre ce que connote chacun des deux termes. Ce qui était visible pour chacun des *Fedeli d'amore*, ce n'était pas la figure sensible, indifféremment et identiquement perceptible pour n'importe quel organe visuel, mais une Figure dont la beauté précisément ne se rendait visible que dans cette figure, et uniquement aussi pour le mode de perception propre à un Fidèle d'amour, c'est-à-dire à une âme que transmue une telle épiphanie, et qui simultanément la rend possible parce qu'elle est prête à accueillir sa propre métamorphose. Alors contexte historique et raison allégorisante sont d'une prétention dérisoire devant la toute-puissance *imaginatrice*.

Mais cela présuppose que l'on se soit rendu capable de cette vision, capable de cet amour qui adosse l'être aimé à une lumière qui le transfigure, en même temps qu'elle illumine celui par qui elle fit éclosion, et reste visible pour lui seul. Le secret de la fidélité des Fidèles d'amour est là, cette fidélité dont dépend la suzeraineté même de leur *seigneur d'amour*, parce que c'est dans la foi et la fidélité de son vassal que la divinité se crée comme *son* Dieu. Ce secret de la divinité, c'est toi-même, comme le disait Sahl Tostarî. Il n'est point d'autres preuves à chercher pour l'*objectivité* de cet amour. En chercher, c'est déjà errer parmi les doutes, mériter la question que posa à Ibn Arabî celle qui fut pour lui Sophia-Beatrix : *Aurais-tu donc péri* que tu laisses périr ton seigneur d'amour? Ne point le laisser périr, c'est percevoir ce qu'Étienne

Souriau nomme si justement la *fonction angélique des êtres*. C'est suivre l'Ange invisible vers tous les au-delà qu'il t'annonce, car c'est lui seul qui ainsi te préserve de toutes les idolâtries métaphysiques, alors que volontiers les théologies monothéistes dénonceraient en lui ce péril même. Mais c'est qu'il y a bien des formes d'idolâtrie métaphysique : aimer un être sans au-delà, *sans Ange* (ce peut même être un Dieu, le dogme auquel on se fixe) ; ou bien dépouiller un être de son *aura*, séparer l'aimé réel et l'aimé visible qui seul te le manifeste. Dans tous les cas, même impuissance, même aveuglement aux théophanies. Fureurs et bassesses identiques proféreront les mêmes outrages contre la beauté ; elles peuvent provenir d'un ascétisme religieux, comme elles peuvent provenir des multiples formes de cet ascétisme laïcisé que représentent les privilégiées du jour : grisailles, laideur, avilissement, décomposition, la peur de paraître *romantique*, la peur de *pécher* contre la norme commune et collective, etc.

L'idée de forme ou figure théophanique si essentielle à toutes les écoles mystiques s'inspirant d'Ibn Arabî ou de Jalâl Roumi, est à jamais étrangère aux profanations de ces fureurs ascétiques. Pour le Soufi, la venue du Prophète a pour fin de réaliser cette conjonction que nous trouvons signifiée dans l'amour mystique, comme étant la conjonction et la réciproque transmutation de l'amour spirituel et de l'amour physique. En un mystérieux appel où dans la prééternité le Prophète invoque un Féminin éternel (Esprit-Saint ou Mère des Croyants), nous percevons ces paroles : *Que je sois ensorcelé par ta Beauté et attiré près de toi, pour que l'incandescence du pur amour, pénétrant la montagne de mon corps, la métamorphose en pur rubis*. Ici, la beauté n'est pas l'instrument d'une *tentation;* elle est la rédemptrice, car c'est elle qui transfigure toutes choses ; elle est la manifestation du Féminin-Créateur. A plus forte raison, celle-ci exclut-elle l'idée d'une Sophia déchue, idée qui ne pouvait naître que des remords d'une conscience patriarcale. La théophanie, la transparition du divin dans l'humain, n'est point appelée pour racheter une chute ; elle est nécessité immanente à la Compatissance, à la Nostalgie divine aspirant à révéler son être.

La langue persane dispose d'un admirable mot auquel recourt Mawlânâ Roumi : *ham-damî*, littéralement *conflatio*, c'est-à-dire *conspiration* du sensible et du spirituel, et c'est en cette *conspiration* même que nos Soufis font consister l'essence de leur Islam mystique. Alors que diraient-ils devant les problèmes que nous pose l'*amour en Occident?* Que comprendraient-ils aux subtiles distinctions entre Éros et Agapé, égales aux subtiles et inépuisables distinctions du fameux

Cogito? (Denys l'Aréopagite les ignorait : « Ton amour a fondu sur moi comme celui des femmes. ») De quelle impuissance spirituelle leur apparaîtrait frappée notre opposition banale entre mysticisme et sensualité, comme si cette dernière était le contraire de la *foi?* Peut-être leur *docétisme*, que nous aurions tant de mal à comprendre, nous insinuerait-il que si ces deux termes subsistent pour nous comme des antithèses, c'est à cause de notre fatale impuissance à les faire *conspirer*. Il est possible aussi qu'en invoquant un verset koranique célèbre, un de nos Soufis nous montre que cette *conspiration* est tout autre que notre idée de l'Incarnation et de l'union hypostatique, laquelle a si bien uni les deux natures que Dieu en est mort, comme a fini par le proclamer Nietzsche. Mais notre Soufi saurait que le verset koranique a prévu et prévenu l'exclamation de Nietzsche. Prenant alors par la main l'adepte effondré dans le désastre de la mort du *Pantokrator* — *car je t'aime, ô Éternité* — peut-être lui fera-t-il rencontrer celui que Nietzsche fut si proche de voir, le doux adolescent Isâ ibn Maryam, Rûh Allah, Esprit de Dieu, celui qui ne pouvait mourir, car il manifesta sur terre ce qu'est la nature d'un Ange, et *fut enlevé vers Dieu.*

Tous nos problèmes, au lieu de répéter les mêmes données, se renouvelleraient, si advenait enfin l'interpénétration d'univers religieux tout proches, mais abandonnés aux spécialistes. Dessinant le schéma d'une quaternité, Ibn Arabî oppose le couple Adam-Ève, au couple Maryam-Jésus (Sophia-Christos) : au Féminin issu et dépendant du seul Masculin, répond et se substitue un Masculin issu du seul Féminin. Et peut-être cette figure nous dessine-t-elle tout ce qu'il y aurait à faire éclore du rapport entrevu entre sophiologie et soufisme. Lorsque Ibn Arabî et Mawlânâ Roumi invitent le mystique à contempler Dieu dans la Femme, parce qu'étant la théophanie de la Beauté, elle est la théophanie par excellence, ce n'est certes pas à la fonction physique de la Femme qu'il est pensé, mais à la qualité spirituelle et essentiellement divine en elle, à l'Être-féminin (disons : *das weibliche Wesen*) qui crée l'amour dans l'homme, et qui le guide au-delà d'elle-même, vers ce qu'elle est seule à manifester et à pouvoir lui montrer. C'est cela l'idée du Féminin-créateur qui modelant alors son Fidèle d'amour à son image divine, le rend capable de donner naissance à son *enfant spirituel*, de s'enfanter à soi-même ou à son Ange (les expressions s'équivalent, comme elles ont leurs équivalents chez Me Eckhart). Et c'est pourquoi Jalâl Roumî typifie dans la scène de l'Annonciation et dans le personnage de Maryam la situation vécue par le mystique.

Quand devant l'apparition d'une surhumaine beauté, Maryam tout d'abord cherche refuge en la protection divine, l'Ange de lui dire :

Devant ma Forme visible tu fuis dans l'invisible...
En vérité mon foyer et ma demeure à moi sont dans cet invisible...
O Maryam ! regarde bien, car je suis une Forme difficile à per-
[cevoir.
Je suis nouvelle lune et je suis Image dans le cœur.
Quand une image vient dans ton cœur et s'y établit,
En vain fuirais-tu, cette Image restera en toi,
A moins qu'elle ne soit Image vaine et sans substance,
S'enfonçant et disparaissant comme une aurore mensongère.
Mais je suis pareil à la nouvelle aurore, je suis la lumière de ton
[Seigneur,
Car aucune nuit ne rôde autour de mon jour...
Tu prends refuge contre moi en Dieu,
Je suis de toute éternité l'Image du seul Refuge.
Je suis le Refuge qui fut souvent ta délivrance,
Tu prends refuge contre moi, et c'est moi qui suis le refuge.

Chercher refuge contre ce Soi-même : mouvement instinctif du novice qu'enchaînent encore les conformismes et les orthodoxies, peur que subit quiconque ne s'est pas rendu capable de reconnaître l'Ange. Le reconnaître, cela veut dire donner naissance en son âme terrestre à la Daênâ-Fravarti qui elle-même l'enfanta dans la prééternité comme esprit appelé à descendre sur terre. Dans l'âme mystique comme en Maryam, s'exemplifie l'archétype symbolisé par excellence en la personne de Fâtima, lorsqu'elle est saluée comme *mère de son père*. Alors on entrevoit ce que signifient les *hadîth* cités au début de ces pages : connaître Fâtima telle qu'elle est en vérité, c'est se connaître soi-même, et se connaître soi-même c'est connaître son Dieu. Archétype aux variantes et précurrences inépuisables, et toujours reconnaissables. Son énergie latente transmue la théorie avicennienne de la connaissance en expérience mystique, comme l'atteste encore Mîr Dâmâd, un des plus célèbres maîtres de théologie à Ispahan au XVIIe siècle. Transmutation déjà amorcée chez Avicenne en ses *Récits visionnaires*, plus encore en ceux de Sohrawardî. Une même nécessité visionnaire conduisit ces avicenniens d'Iran à reconnaître en l'*Intelligence agente* la théophanie de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire Gabriel, l'Ange de la Révélation et de l'Annonciation, comme elle conduisit les compagnons de Dante à reconnaître en elle la Sophia qu'ils appelèrent *Madonna Intelligenza* — comme sous le nom persan de l'Ange de la connaissance, chez Sohrawardî, se peuvent deviner les traits de la « Vierge de Lumière » du manichéisme.

Que la rapidité avec laquelle ces pages furent écrites soit une excuse à leur forme peut-être trop allusive. Mais qu'elles aient comme caution, d'avoir été écrites en un lieu qu'encadrent la chaîne de l'Alborz, où l'Imagination sainte du mazdéisme situe les théophanies zoroastriennes — et le rocher de Rhagès jusqu'où vint Raphaël pour annoncer les fiançailles de Tobie. Raphaël, fascinante figure d'Ange zoroastrien, la Fravarti du jeune Tobie, triomphant d'Ahriman, libérant le Féminin du démoniaque qu'y avaient investi les complexes d'un monde patriarcal. Alors encore, ce chant d'un ménestrel d'Iran.

O vous qui êtes corrompus par la mort au-dedans de votre peau !
A la voix de l'Aimée revenez de non-être.
Absolue, cette voix provient du Seigneur d'amour,
Bien que proférée par la gorge de son vassal.
Je suis ta langue et ton œil, je suis ton contentement et ton cour-
[roux.
Va, car tu es celui dont il a dit : C'est par moi qu'il entend, c'est
[par moi qu'il voit.
Tu *es* la conscience divine. A quoi bon dire que tu *as* cette con-
[science?

HENRY CORBIN.

Téhéran
Novembre 1955.

Le banquet des dix vierges

SAINT MÉTHODE, évêque d'Olympe, martyrisé en 311, est l'auteur de nombreux ouvrages : un poéme contre Porphyre, un traité du libre-arbitre, plusieurs livres de théologie. Mais de ces ouvrages, il ne nous reste que de rares fragments. D'autre part, la croyance millénariste défendue par Méthode, lui valut les attaques et souvent les sarcasmes des auteurs postérieurs : Eusèbe de Césarée ne lui fait point de place dans son *Histoire ecclésiastique* et le juge *un faible d'esprit.* Ainsi le rôle important joué par Méthode et la valeur de son œuvre furent souvent ignorés ou travestis. Nous possédons heureusement de lui une œuvre charmante et profonde : *le Banquet des Dix Vierges* qui constitue un des principaux documents de la littérature chrétienne primitive et aussi l'un de ses joyaux.

Suivant l'exemple de Platon, Méthode réunit en un banquet dix vierges qui vont disserter savamment et poétiquement de l'amour — l'amour humain et l'amour divin — puis faire l'éloge de la chasteté, forme d'un plus grand amour. La vierge Gregorium décrit à Eubulius (Méthode lui-même) le banquet auquel elle participa dans les jardins d'Arété. Les vierges rivalisent d'éloquence et Thécles l'emporte après avoir composé un hymne au Christ, époux parfait des vierges sages.

Nous reproduisons, traduit pour la première fois en français, — à notre connaissance — la fin du *Banquet des Dix Vierges.* On y trouvera clairement résumés la conception chrétienne de l'amour et le sens orthodoxe de l'ascétisme et de la chasteté.

Eubulius : *Dis-moi, Gregorium, lesquels devons-nous considérer comme les meilleurs : ceux qui, n'ayant pas de tentations, ne succombent pas, ou ceux qui se sentent poussés par la tentation et conservent pourtant leur virginité?*

Gregorium : *Les premiers sûrement, à mon avis. Ils gardent une âme et des sens sans tache. Innocents de toute faute, ils restent préservés du mal.*

Eubulius : *Par Dieu, tu parles bien, Gregorium, et avec sagesse. Mais, permets-moi quelques objections, car je voudrais être plus fermement convaincu et que personne ne puisse plus, ensuite, me faire changer d'avis.*

Gregorium : *Fais toutes les objections que tu voudras, je t'en prie. Pour moi, je pense qu'il me suffit largement de te montrer que celui-là l'emporte qui ne connaît pas de concupiscence. Si tu ne l'admets pas, tout le monde se mettra à discuter.*

Eubulius : *Diantre! Je suis ravi de te voir répondre si superbement et nous montrer combien tu ruisselles de sagesse!*

Gregorium : *Je crois bien que tu plaisantes et te moques de moi, Eusebius.*

Eubulius : *Comment cela?...*

Gregorium : *Parce que ce que tu racontes n'est pas vrai, et que tu cherches à me railler.*

Eubulius : *Ne parle pas ainsi, je t'en prie, ô bienheureuse; car ce que j'admire et respecte le plus, c'est ton jugement et ta sagesse raffinée. Si j'ai dit cela, c'est que, sur une question dont beaucoup de sages discutent éternellement, non seulement tu as une opinion assurée, mais tu te flattes de pouvoir faire la leçon aux autres.*

Gregorium : *Dis-moi : est-ce que par hasard tu n'admettrais pas que ceux qui n'éprouvent pas de concupiscence l'emportent de loin sur ceux qui, l'éprouvant, se contiennent et la maîtrisent? Te moquerais-tu ainsi complètement de moi?*

Eubulius : *Comment veux-tu que je dise ce que j'avoue ne pas savoir? Mais allons, parle maintenant avec toute ta sagesse : en quoi donc ceux qui, ignorant le désir, restent chastes, l'emportent-ils sur ceux qui gardent leur virginité au prix de luttes contre leurs tentations?*

Gregorium : *En cela d'abord qu'ils ont l'âme pure et que l'Esprit saint l'habite toujours. Aucun désir des sens ne dérange la sérénité, de sorte qu'ils ne pâtissent jamais d'aucune souillure. Sans passions, ils jouissent de la paix, n'accueillent en leur cœur aucun désir. Mais ceux qui, tentés par les images de leurs sens, ont l'esprit troublé par des visions obscènes et sentent les désirs s'infiltrer en eux, comme si leur cœur était devenu pour ainsi dire perméable, sont alors trop souvent souillés; et ils croient lutter et s'acquitter de leur combat, alors que leur âme est déjà vaincue.*

Eubulius : *Ainsi, nous appellerons* purs *ceux qui jouissent de la paix? Ceux à qui les désirs et les passions n'apportent aucun trouble?*

Gregorium : *Certainement. Ceux-là qui vivent dans la joie, se fiant en un esprit incontestable, Dieu proclame qu'ils verront librement Dieu. Car ils n'ont rien qui supprime ou qui obscurcisse le regard de leur âme et qui les empêche d'approcher de la vision de Dieu; ayant chassé en eux tout désir du siècle, à plus forte raison gardent-ils pure leur chair, loin de la honte d'un commerce voluptueux. Ils s'emploient au contraire, avec zèle, à empêcher que le fond de leur cœur (où l'Esprit saint habite et repose comme dans un temple) ne soit ouvert à aucune pensée obscène.*

Eubulius : *Maintenant, arrête. Je crois bien que, dans cette*

recherche du plus haute mérite, il nous faut marcher avec un peu plus de rigueur. Dis-moi, s'il te plaît, tu sais ce que c'est qu'un bon pilote?

Gregorium : *Bien sûr...*

Eubulius : *Qu'est-ce donc? Celui qui, au milieu de grosses et terribles tempêtes, sauve son navire? ou celui qui remplit le même rôle dans le calme plat?*

Gregorium : *Sûrement, celui qui le sauve au prix de grandes difficultés.*

Eubulius : *C'est pourquoi, l'âme qui est jetée dans les flots cruels des passions et qui néanmoins ne relâche pas son effort, qui ne succombe pas, mais qui, sans oublier son but vertueux, conduit sa barque, sa barque charnelle, vers le port de chasteté, nous disons qu'elle est plus forte, qu'elle fait preuve de plus de vertu, que l'âme qui navigue dans la bonace, sur une mer calme, en toute sécurité.*

Gregorium : *Oui, nous le disons.*

Eubulius : *En effet! Lutter contre le souffle hostile des vents que lance l'esprit du Mal; et n'être pourtant jamais détourné, ni renversé, ni vaincu, mais plutôt l'esprit toujours tendu vers le Christ, lutter de toutes ses forces contre le plaisir, voilà assurément qui apporte une plus grande gloire que de séjourner dans le port facile et sans risques d'une virginité paisible.*

Gregorium : *Oui, semble-t-il...*

Eubulius : *Et Notre Seigneur? Ne te paraît-il pas montrer la prééminence de celui qui, harcelé par le taon de la concupiscence, reste continent, sur celui qui, exempt de cette lutte, sa concupiscence endormie (ou inexistante), est tout resplendissant de pureté?*

Gregorium : *Où donc Notre Seigneur dit-il cela?*

Eubulius : *Dans le passage où, comparant le sage à une maison bien construite, il juge que la plus forte et inébranlable est celle que les pluies déchaînées et les torrents, et les vents, ne peuvent jeter à bas* (MATT., VII, 24). *Ne veut-il pas, au moyen de ces tempêtes, et ces pluies et ce vent, parler des bouleversements de la concupiscence et désigner, sous le nom de « Pierre », la solidité inébranlable de l'âme en quête de pureté et la fermeté infrangible de la chasteté?*

Gregorium : *Il semble que tu aies peut-être raison.*

Eubulius : *Et le médecin? Lequel est le meilleur, à ton avis, n'est-ce pas celui qui, dans de grandes maladies, court des risques et guérit le plus de malades?*

Gregorium : *Bien sûr!*

Eubulius : *Et celui qui n'a absolument pas payé de sa personne et ne s'est occupé d'aucun malade, tu diras bien qu'il est des moins recommandables?*

Gregorium : *Certes.*

Eubulius : *Eh bien! il en va ainsi de l'âme qui soutient un corps trop faible, dont elle calme et adoucit, grâce aux biens de la chasteté, les maux provoqués en lui par le déchaînement des passions. Nous dirons qu'elle est un meilleur médecin que celle à qui il a échu de gouverner un corps sain et exempt de vices.*

Gregorium : *Il faut l'avouer.*

Eubulius : *Et aussi dans la lutte. Quel est le meilleur lutteur? Celui qui se mesure avec des adversaires solides et forts, ett ne cédant jamais, n'est jamais vaincu, ou celui qui ne comba, contre personne?*

Gregorium : *Évidemment, celui qui lutte.*

Eubulius : *Diras-tu aussi qu'à la palestre, le meilleur athlète est celui qui soutient l'assaut d'adversaires menaçants?*

Gregorium : *Il faut bien le dire.*

Eubulius : *Eh bien! tous ceux qui s'attaquent activement à la concupiscence, et, loin de consentir à s'y dérober, se roidissent contre elle, apparaîtront nécessairement plus forts que ceux qui ne rencontrent aucun obstacle de ce genre.*

Gregorium : *Tu dis vrai.*

Eubulius : *Alors? Crois-tu qu'il est important, Gregorium, de se tenir en état de guerre contre l'assaut des désirs et des mauvaises pensées, pour la plus grande gloire de la vertu?*

Gregorium : *Tout à fait.*

Eubulius : *Et cette vertu, consiste-t-elle dans la force et la persévérance?*

Gregorium : *Oui.*

Eubulius : *Ainsi donc, si la vertu c'est l'endurance, ne trouves-tu pas que l'âme qui s'habitue aux difficultés, qui reste plus forte et endurante, et s'oppose aux désirs et aux vices, mérite d'être célébrée pour sa force, bien plus que l'âme qui ne ressent aucune difficulté de ce genre?*

Gregorium : *Sûrement.*

Eubulius : *Si elle est plus forte, elle sera aussi meilleure?*

Gregorium : *Tout à fait.*

Eubulius : *Celui qui, au milieu des troubles de la concupiscence, reste continent, est donc meilleur et plus vertueux que celui qui, n'étant agité par aucun désir, reste victorieux en toute tranquillité dans le camp de la chasteté?*

Gregorium : *Tu dis la vérité même. Mais sur tout ceci je brûle de m'entretenir avec toi d'une façon plus complète une autre fois. Si cela ne t'ennuie pas, je reviendrai demain pour t'entendre là-dessus. Car maintenant, il est temps de nous occuper aussi de l'homme extérieur.*

SAINT MÉTHODE.

(traduit du latin par Pierre Quémeneur).

Les théories dualistes et la sexualité

Le mal, la mort et l'amour.

Un fragment de l'*Évangile des Égyptiens*, écrit gnostique du IIe siècle, conservé par Clément d'Alexandrie, nous livre le dialogue suivant : *A Salomé qui demandait combien de temps durerait le temps de la mort, le Seigneur dit : Tant que vous autres femmes enfanterez des enfants. Et Salomé lui dit : J'ai donc bien fait de ne pas enfanter. Le Seigneur lui répondit : Mange de tous les fruits, mais de celui qui est amer tu ne mangeras pas. Salomé lui ayant demandé ce qu'il fallait entendre par là, le Seigneur lui répondit : Quand vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte, le corps, et quand les deux seront un — le mâle et la femelle — il n'y aura plus ni homme ni femme.*

Ce texte étrange et obscur nous introduit d'emblée dans le climat de mystère et de prophétie cher aux adeptes du gnosticisme et offre à la réflexion quelques thèmes fondamentaux de l'enseignement dualiste en même temps qu'il recèle, exprimés ou informulés, les développements de toute une sexologie et de toute une érotique qui sont elles-mêmes au cœur de toute morale dualiste. Lisons ces lignes attentivement : on pourrait d'abord commenter le choix des interlocuteurs : *Salomé*, disciple élue, est une femme ; *le Seigneur* est identifié avec Jésus, mais il n'est ni le personnage historique qu'on crucifia sous Ponce-Pilate ni le Fils de Dieu, au sens orthodoxe de cette formule ; il est le *Kurios*, c'est-à-dire une entité mythique dont la place et le rôle ne sont compréhensibles que dans le contexte de la métaphysique et de la théologie gnostiques. Mais remarquons surtout que, dès la première phrase, est découvert le ressort de la spéculation et de l'éthique dualistes obsédés par le problème du mal : *combien de temps durera le règne de la mort?* Car nous sommes au pouvoir de la mort et rien n'importe que d'y échapper. Et surgit aussitôt la condamnation de l'enfantement qui perpétue le règne de la mort. *Mange de tous les fruits*, dit encore le Seigneur : c'est, après le conseil de l'abstinence, implicite dans la condamnation précédente, l'invitation au dérèglement. L'ascétisme et l'orgie se trouvent de nouveau justifiés dans le court membre de phrase qui suit et qui suggère de *fouler aux pieds le vêtement de la honte*, le corps. Enfin, la signification profonde de la sexualité se trouve exaltée lorsque le Seigneur propose à Salomé l'idéal de l'*androgynat*.

Toutes les attitudes dualistes et les attitudes d'inspiration dualiste, telles qu'on peut les reconnaître dans les différentes sectes manichéennes, gnostiques, cathares et dans les groupes encratites, à l'égard du corps, du sexe, de la génération, de l'amour pourraient être déduites de chaque mot de ce texte très dense.

Ce sont ces attitudes que nous allons essayer de décrire brièvement, en dégageant leur fondement doctrinal heureusement commun, sur ce point, à toutes les écoles.

Selon l'orthodoxie chrétienne qui est sans doute pour le lecteur le meilleur repère, le monde est déchu, soumis à la domination de Satan, *prince de ce monde.* Mais le pouvoir du Malin est temporaire et, dans son propre domaine, peut être anéanti par la grâce de Dieu et la volonté de l'homme qui s'aide de cette grâce. Le monde est le royaume du démon, le monde c'est-à-dire la matière, c'est-à-dire le corps, par opposition à l'esprit sur lequel Satan n'a point le moyen d'agir directement. Le corps n'est pas une prison ; il est partie constituante de l'individu. Certes le corps est déchu, comme le monde auquel il appartient ; il est sans doute le lien de l'homme avec Satan, mais l'homme, en le gouvernant selon la volonté de Dieu, lave l'opprobre et c'est un corps pur, glorieux qui ressuscitera à la fin des temps. *Nous n'avons pas à lutter*, dit saint Paul, *contre la chair et le sang, mais contre les Princes, contre les Autorités, contre les Maîtres de ce monde de ténèbres, contre les esprits malfaisants qui sont dans les régions célestes.* Le péché originel, qui provoqua la chute, n'est pas inexpiable ; il n'est pas ineffaçable. Jésus l'a expié pour l'humanité entière ; le mariage et le baptême non seulement purifient mais sanctifient l'acte de chair et l'être qui en est issu. Mais cette sanctification ne nous restitue pas l'innocence édénique ni ne nous procure ici-bas la liberté céleste. Le péché menace toujours le juste qui peut y succomber. Les conseils évangéliques ne sont que des conseils, adressés à quelques-uns. Le mariage n'est pas une tolérance ; il est la règle. L'abstinence et notamment la continence sont des exceptions. La chasteté est possible dans le mariage comme dans la continence. Et la chasteté, dans le mariage, est liée au respect de la fin de celui-ci : la génération.

Le dualisme s'oppose radicalement, sous quelque forme que ce soit, à ces affirmations logiquement enchaînées.

Le monde est mauvais, absolument mauvais. Le monde, c'est, ici encore, la matière, le corps. Mais suivre le corps, suivre la nature, selon le vieux précepte stoïcien, satisfaire le corps en adhérant à ses démarches, s'attacher à la matière, c'est suivre la pente du mal, s'enfoncer dans le mal, c'est satisfaire le dieu mauvais. Car la matière est totalement étrangère à Dieu. La nature, en système dualiste, n'est pas de Dieu — entendons du dieu bon, seul vrai Dieu peut-être — et ne va pas à Dieu. La matière n'est pas déchue et ne sera donc pas relevée. La rédemption de la nature est impossible ; sa destruction — ou, pour les écoles qui ne sont point certaines de cette éventualité — son isolement total d'avec le monde de la lumière éternelle et de l'esprit sont la seule issue souhaitable.

Principes d'une éthique dualiste.

Si la matière est radicalement mauvaise, si l'homme est au monde comme dans une prison, retenu par le honteux boulet de son corps et s'enfonce sans cesse en suivant la nature et les lois par lesquelles le démiurge protège sa création et son ordre, la conduite de chacun est clairement tracée : il faut s'enfuir du monde, il faut s'évader de son corps, échapper à la nature et à l'ordre démiurgique. La seule solution est le suicide universel de l'humanité. *A la limite*, écrit très bien l'éminent spécialiste des études dualistes, M. H.-Ch. Puech, *l'éthique du manichéisme devrait donc se résumer en un idéal d'abstention totale, de renoncement absolu, autant dire, puisque la solution du problème ainsi posé dans son inflexible rigueur apparaît désespérée : d'inaction et de mort.* On a mis en doute la réalité historique de l'*endura* cathare. Mais il semble bien que quelques-uns des derniers *bonshommes* se soient résolus à la lente mort par inanition qui est l'aboutissement logique de l'éthique dualiste.

Cet aboutissement logique cependant n'a guère été atteint et ne pouvait pas l'être. La discussion est permise de l'enseignement d'un dualisme absolu, mais il n'y a pas de morale dualiste parfaite.

Cependant le dualisme, qui enseigne la méchanceté du monde, doit guider ses adeptes condamnés à vivre dans ce monde. C'est alors qu'il lui faut proprement édifier une éthique. En participant à la lutte universelle de la lumière contre l'ombre, le dualiste parvient à donner une valeur à sa vie qu'il ne peut anéantir, tout en conservant l'idéal de cet anéantissement. La vie du dualiste qui doit vivre quand même n'aura pas en effet d'autre but que l'acquisition de la gnose salvatrice et le combat contre la matière et son créateur. Or à l'acquisition de la gnose et à la libération de l'esprit s'opposent le plus fortement les actes de reproduction et d'alimentation.

L'acte charnel est mauvais, car il est inconscience et ignorance, soumission au corps, car il attache davantage l'âme à la matière. Selon le *Livre des deux principes*, seul ouvrage cathare complet que nous possédions, les croyants estiment que *malus deus perpetravit fornicationem.* Et encore : *sans aucun doute, le créateur méchant est l'origine et la cause de toute fornication.* Raimon Sacconier, cathare devenu inquisiteur, écrit que, selon ses coreligionnaires : *le mariage charnel (matrimonium carnale) a toujours été péché mortel et il ne sera pas plus sévèrement puni, à l'avenir, que l'adultère et l'inceste.*

L'acte charnel est mauvais aussi — et peut-être surtout — dans sa conséquence naturelle : la procréation, qui met d'autres parcelles de lumière au monde, entendons qu'elle enferme ces étincelles dans la matière et retarde l'heure du salut universel où toute matière et tout esprit seront rassemblés en deux masses isolées l'une de l'autre comme il convient à deux principes hétérogènes. Citer quelques-uns des innombrables textes qui condamnent la procréation serait inutile, tant le fait est à la fois

connu et compréhensible dans la perspective dualiste. Donnons plutôt une illustration assez remarquable fournie par l'Ordre des Templiers. Quelles que soient leurs origines sans doute multiples — mandéenne, cathare, luciférienne, voire manichéenne — les croyances et les rites les plus étranges du cercle intérieur de l'Ordre du Temple montrent bien l'association de conceptions dualistes (messe sans consécration, reniement de la croix) avec une certaine attitude en face de la femme épouse et mère. Voici trois déclarations de Templiers interrogés au cours du célèbre procès : *Il* (le Frère initiateur) *me recommanda de ne pas entrer dans une église quand on y célébrait un mariage... il me recommanda de ne point entrer dans une maison où il y aurait une femme en couches.* Les mêmes mots presque se retrouvent dans la bouche de deux autres Templiers : *Il* (l'initiateur) *me recommanda de ne plus entrer dans une demeure où gésirait une femme en train d'accoucher, de n'élever ni de tenir sur les fonts aucun enfant.* Et encore : *Il* (l'initiateur) *me fit jurer... de ne pas séjourner là où il y aurait une femme en couches et de n'assister enfin à aucun mariage.*

On a noté que le mariage faisait l'objet d'une mention particulière. Cette condamnation spéciale du mariage découle normalement des principes dualistes. La notion même de sacrement est inadmissible à partir de ces principes et le sacrement du mariage les contrarie particulièrement puisqu'il représente une légitimation, pis une prétendue sanctification, une trompeuse spiritualisation de l'acte charnel et de la procréation. C'est toute la lignée manichéenne et néo-manichéenne qui proclame avec les cathares : *Matrimoinum est meretricium, matrimonium est lu panar.*

La nutrition, autant que l'acte charnel par excellence, lie l'esprit. Mais le refus de tout aliment entraîne la mort et l'éthique dualiste, imparfaite disions-nous, ne peut que réduire la gravité du mal. M. Puech a étudié *les arguties désespérées où l'ont conduite* (dans la gnose manichéenne) *le problème de la subsistance des Élus*, problème insoluble... Les cathares, écrit encore Raimon Sacconier, *croient seulement que manger de la viande, des œufs, du fromage est péché mortel car ces produits sont nés d'un coït.*

Si le problème de l'alimentation est insoluble, celui de l'abstinence charnelle est susceptible d'une solution radicale qui paraît s'offrir d'emblée : la continence totale. La pratique de la continence semble donc le fondement de la morale sexuelle dualiste et, en fait, les manichéens l'imposaient à leurs Élus et de même les cathares.

Comprenons bien le sens du précepte de continence. Du point de vue dualiste, la maîtrise de l'instinct n'est pas en soi louable, la continence n'est pas une vertu en soi (1). Et si le dualiste retrouve certaines règles chrétiennes, c'est à partir de postulats tout différents. La continence n'a d'autre but ni d'autre vertu

(1) Non plus que l'abstinence alimentaire : *Quelqu'un jeûne-t-il, ils le maudissent en disant : « Il ne faut pas jeûner, car le jeûne est l'œuvre de l'archonte qui a créé l'Aron »* (Pau, 26, 4-5).

que d'éviter l'enlisement de l'esprit et d'empêcher la propagation de l'espèce humaine.

Il est donc possible d'imaginer d'autres solutions que l'abstinence au problème de l'acte charnel et, en fait, plusieurs sectes dualistes, les ont proposées. L'homme qui d'une part serait assez éclairé et assez *spirituel* pour que l'acte charnel ne l'atteigne point en son essence, qui ne se laisserait point enliser par cet acte qui aurait, selon Basilide, perdu le désir de la *genesis* et même de la *gnosis* et qui, bien entendu, d'autre part, n'engendrerait pas, pourrait se livrer à l'activité sexuelle sans dommage.

On pourra donc, en toute liberté agir bien ou mal (selon cette éthique fallacieuse) dans la mesure où le péché dualiste, le vrai péché contre l'esprit, ne sera pas commis. Commettre le péché du démiurge, sans commettre le péché dualiste présentera tous les caractères de l'acte véritablement moral. Tel est le sens premier, à l'intérieur du dualisme, de la promiscuité sexuelle, des mœurs contre-nature, de la débauche, des orgies dont on fit si souvent grief aux gnostiques et aux cathares.

Telle serait, semble-t-il, l'éthique sexuelle idéale du dualisme. Les comportements qu'elle entraîne ont été d'ailleurs fréquemment adoptés par les adeptes du manichéisme, des gnosticismes et du catharisme. Mais c'est encore une morale idéale qui ne fut pas exclusivement suivie ni suivie par toutes les sectes. Son schéma demeure présent dans tous les systèmes dualistes mais il est fréquemment modifié, déformé, voire renversé. L'éthique dualiste parfaite est impossible disions-nous. Le dualisme doit accepter la survivance de ses fidèles. Mais la morale idéale, bien qu'imparfaite, que nous venons de reconstituer est d'ordinaire plus imparfaite encore. Elle se présente, de plus, rarement à l'état pur.

La communauté dualiste, fermée à la plus basse classe dont le sort est, pour cette incarnation, désespéré, admet deux catégories : ce sont les Élus et les Auditeurs du manichéisme, les Pneumatiques et les psychiques des gnosticismes, les *bonshommes* et les croyants du catharisme.

Aux auditeurs, aux psychiques, aux croyants, une morale moins sévère sera imposée. Dans la perspective du dualisme pur, on pourra admettre que les fidèles de la seconde zone passent la moitié de leurs vies dans le péché et l'autre moitié dans les bonnes œuvres. On les autorisera donc à commettre le péché et les manichéens iront jusqu'à leur permettre le mariage.

Ou bien on s'efforcera de réduire la gravité de l'acte charnel qu'ils ne peuvent pas ne pas accomplir, qu'ils ne peuvent pas non plus accomplir avec un entier détachement. On évitera alors le trop grand attachement — le sacrilège du mariage et la procréation en les invitant à la débauche et à l'orgie. Ils commettront ainsi le péché du démiurge et le péché dualiste qu'ils commettront ainsi sera moins grave que s'ils suivaient la morale fausse.

L'accusation de débauche a été portée contre les gnostiques par tous les auteurs qui les ont combattus, mais il n'est pas permis de douter de son exactitude souvent vérifiée. Cette débauche était

si connue des païens qu'ils reprochaient aux chrétiens, selon Eusèbe de Césarée, les excès des Carpocratiens, confondant les chrétiens orthodoxes et la secte hérétique. *Ce fut principalement pour cette raison*, écrit Eusèbe, *que l'idée se répandit que nous pratiquions un commerce infâme avec nos mères et nos sœurs.*

Carpocratiens et caïnistes furent désignés sous le nom de gnostiques licencieux. Les Messaliens étaient aussi stricts qu'immoraux. Les gnostiques *borborites* furent ainsi nommés à cause de leur immoralité. Les Adamites ne s'interdisaient aucun dérèglement. Les Crapocratiens mettaient leurs femmes en commun, ainsi que les barbélo-gnostiques. Lorsque saint Épiphane, vers 335, fréquenta cette dernière secte, il fut accueilli par des femmes qui essayèrent de le débaucher. L'impudicité des dualistes était si répandue dans l'opinion populaire du Moyen Age que les mots *bulgare* et *bogomil*, appliqués aux cathares, leurs héritiers, sous la forme *bougre* prirent rapidement la signification de *sodomite.*

Les mœurs contre-nature évitaient tout risque de procréation. Voici comment ce risque était aussi évité dans les orgies où les deux sexes étaient représentés : *Ils accomplissent l'acte voluptueux jusqu'à satisfaction, ils recueillent la semence de leur impureté, l'empêchant de pénétrer plus avant et d'aboutir à une conception.* Si, malgré cette précaution, la conception avait lieu, on procédait à l'avortement.

En 1157, l'archevêque de Reims, Samson se plaint de *poblicani* (pauliciens) qui condamnent le mariage et encouragent la promiscuité des sexes. Notons que c'est à une secte semblable, sinon à la même secte, qu'à la même époque, appartenait une jeune fille qu'on soupçonna d'hérésie parce qu'elle avait refusé les avances d'un jeune clerc. Interrogée, elle déclara qu'elle croyait la chasteté obligatoire.

Les éléments chrétiens.

De même que la morale idéale dualiste n'existe pas à l'état pur, il n'est pas non plus de système dualiste « pur ». Le *syncrétisme*, on le sait, caractérise le dualisme. Ainsi, aucun des systèmes religieux dualistes n'a échappé à l'influence du judéo-christianisme. Le manichéisme lui-même en a subi l'empreinte et a recueilli un lourd héritage du mazdéisme dont l'apport moral n'était point différent de celui du christianisme. Les gnosticismes, les néo-manichéismes se présentent, non exclusivement certes, non originellement sans doute, comme des hérésies chrétiennes, c'est-à-dire comme des religions où des notions chrétiennes se greffent sur un fonds original étranger au christianisme. A ce fonds original qui est la représentation spécifiquement dualiste du monde comme au christianisme est également étranger l'élément grec dont aucun dualisme n'est dépourvu. D'où un extraordinaire syncrétisme, parfois une juxtaposition peu cohérente, de la notion dualiste et de la notion chrétienne contradictoire ou très différente de bien et de mal.

L'influence chrétienne se manifeste essentiellement dans les systèmes dualistes par l'introduction des valeurs morales que les

dualismes répudient en principe et contre lesquelles s'érige leur éthique. On devine comment l'ambiguïté va naître.

Tout d'abord, la continence, qui n'était qu'une méthode, revêtira une signification morale intrinsèque. La pratique de la continence deviendra bonne en soi et le dérèglement mauvais.

On confondra la continence des Élus et des *bonshommes* avec la vertu chrétienne de chasteté et ici se fait la jonction de l'ascèse dualiste avec la soumission aux conseils évangéliques. La confusion sera apparemment entière lorsque surgiront les sectes chrétiennes encratites qui, inspirées par un sentiment dualiste, obligent à la continence.

Cette confusion entre la dualiste continence et la chasteté chrétienne (et mazdéenne) est évidente dans le manichéisme où les Auditeurs contractent mariage et où l'adultère est considéré comme un péché véritable.

La même confusion modifiera le sens de l'apathie des hommes spirituels qui insultent le démiurge et ne pêchent point en accomplissant l'acte de chair. On estimera qu'ils peuvent s'exposer aux tentations et qu'ils ne pècheront pas parce qu'ils n'accompliront pas l'acte de chair. Leur innocence retrouvée ne leur conférera pas l'impunité mais les immunisera contre la tentation à laquelle ils ne pourraient pas succomber sans pécher vraiment. On se rappellera ici les extravagantes expériences de Molinos avec sa domestique.

Et l'on n'oubliera pas combien éloignées sont l'interprétation dualiste et l'interprétation chrétienne même abusive de la parole de saint Jean : *Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché parce qu'il est né de Dieu. A ceci l'on reconnaît les enfants de Dieu et les enfants du diable.* Dans le premier cas, commettre l'acte n'est point péché ; dans le second l'acte coupable est impossible.

Enfin, si l'acte charnel est en soi un péché, on éprouvera en accomplissant cet acte l'expérience du péché. A cette expérience, on reconnaîtra une valeur particulière. Elle procurera le sentiment de notre déchéance, elle abaissera ce qui est bas (et le point de vue dualiste ennemi de tout mélange du haut et du bas trouve ici son compte). On payera sa dette en péchant, on la payera *usque ad novissimum quadrantem.* Et l'on expliquera finalement qu'on trouve Dieu dans le péché, dans ce qui n'est pourtant un péché que selon le code démiurgique. Mais notons que ce raisonnement ne s'applique jamais aux péchés dualistes ; jamais le dualiste ne commet le péché dualiste pour trouver Dieu. Il conserve le fonds original de son éthique, tout en adaptant à celle-ci, fût-ce au prix des pires illogismes, la morale chrétienne dont il accepte en partie les fondements.

Si l'homme ne peut vivre dans la continence parfaite, qu'il jouisse de la femme dans l'orgie et que la femme se prostitue ! Qu'il s'abandonne aux actes contre-nature ! Mais surtout qu'il n'engendre point ! Surtout que l'acte charnel, pervers en soi, ne reçoive pas la sanctification du sacrement qui méconnaît l'opposition de la matière et de l'esprit ! Car un second péché aggra-

verait le premier : le sacrilège. C'est la matière et non l'esprit qu'il faut prostituer, le démoniaque et non le divin.

Le démiurge a lui-même promulgué les lois qui semblent régir un trompeur bon usage de la chair. Il convient en les violant de respecter la doctrine vraie et, du même coup, de transgresser les commandements infâmes. Abaisser encore ce qui est bas et élever ce qui est élevé ; accentuer la ligne de partage du bien et du mal jusqu'à la rupture, telle est la loi, telle est la méthode dualiste. Mais se manifeste ici l'ambiguïté : d'une part, celui qui s'adonne à la débauche refuse toute valeur morale à l'acte de chair et désobéit au démiurge, servant ainsi la bonne cause en même temps qu'il refuse de servir la mauvaise ; d'autre part, l'homme ne peut s'empêcher d'éprouver ainsi, même en sachant qu'il se trompe, l'expérience du péché. On ne renverse pas impunément les catégories morales. L'éthique dualiste qui vise à l'apathie, à l'apraxie, s'exprime aussi par une véritable frénésie satanique, par une volonté de destruction apparemment — et sans doute parfois subjectivement — diabolique, mais c'est en fait le diable lui-même et ses œuvres qu'il faut détruire. La débauche des faibles rejoint l'*endura* idéal des forts qui peuvent eux aussi, s'ils ont atteint le détachement suprême, commettre le péché du démiurge.

L'érotisme.

Allons plus loin. L'acte charnel ne se confond pas, dans le dualisme, avec la sexualité. La sexualité charnelle est une sexualité déchue, d'autant plus déchue qu'elle se conforme à la nature et aux lois démiugiques. La sexualité, comme toute chose, est un reflet matériel déformé et ignoble d'une réalité spirituelle. La spiritualité dualiste est une spiritualité sexuelle. La hiérarchie et la complémentarité d'*Éros* et d'*Agapé* est remplacée par l'opposition des deux *Éros*, l'*Éros*, la Vénus d'en-bas et l'*Éros*, la Vénus d'en-haut. Leisegang note très justement que l'histoire du monde devient pour les gnostiques un immense roman d'amour. Mais c'est un roman érotique. L'homme doit se délivrer des liens de la chair et des lois démiurgiques qui régissent la chair, mais il doit aussi — et cette délivrance en est la condition — participer au jeu érotique universel qui est la vie de l'univers, qui est la vie de Dieu.

Dieu est androgyne ; chaque éon gnostique possède sa parèdre. Les relations de l'homme avec Dieu sont des relations sexuelles.

Le symbolisme de la fécondation et de la génération — actes odieux sur le plan charnel — est utilisé par le dualisme pour narrer les aventures du monde spirituel. Pour Basilide, l'essence propre du monde est le sperme de Dieu ; et la louange de la sagesse s'adresse à une jeune fille :

La jeune fille est fille de lumière
L'éclat des rois habite en elle
. . . .
Douze sont ceux qui la servent
Et lui sont soumis

Et lèvent les regards sur la fiancée
Afin d'être illuminés par son regard.
(Actes de Thomas.)

La femme détestable, lorsque, selon le vœu du démiurge, elle est épouse et mère, dans l'abrutissement fatal, est exaltée en tant que Femme, Épouse, Mère. Elle est alors Dieu sous son aspect féminin, le plus désirable, et, semble-t-il souvent, primordial.

Ce n'est donc pas par hasard que la femme, ainsi rendue à son rôle bienfaisant, apparaît aux côtés de Simon, le premier gnostique. Simon est la grande puissance, Hélène est le Paraclet, sa parèdre. Et le Paraclet, Hélène, était d'abord une prostituée. On retrouve ici l'ambiguïté : l'inférieur rejoint le supérieur, lui est semblable et peut-être identique (c'est le démiurge qui est la mesure, la nature) sans que disparaisse jamais le sentiment du mal dans l'inférieur et du bien dans le supérieur afin que le bien et le mal puissent être également niés dans un mouvement de révolte et de puissance qui est essentiellement bon et érotique.

Après Simon, c'est Montan qui est accompagné de Priscille et Maximille, prophétesses où habite aussi le Paraclet. Les Montanistes, dit Hippolyte, et d'autres gnostiques *mettent ces femmelettes au-dessus des Apôtres et de tout don spirituel.* Et Priscilla fut considérée comme le Christ, non pas incarné certes, mais revêtu de l'apparence d'une femme comme il avait été revêtu de l'apparence de Jésus

Les Messaliens, selon Timothée de Constantinople, révèraient leurs femmes docteurs plus encore que les hommes. Peu de sectes autant que les Messaliens ont justifié l'accusation de débauche.

L'exaltation de la Femme, qui comporte le mépris de la femme, se traduit dans plusieurs écrits gnostiques. Marie-Madeleine, pécheresse comme Hélène, s'entend dire par Jésus dans la *Pistis-Sophia : En vérité, Marie, tu es bienheureuse entre toutes les femmes de la terre, parce que tu seras le plèrôme des Plérômes et la perfection de toutes les perfections... En vérité, tu es pneumatique et pure, Marie.*

Cette vision érotique de l'univers, d'inspiration grecque (c'est Diotime interprétée par le dualisme strict qui ne fut pas autant professé par Platon que le croit Simone Pétrément), cette vue de la femme nous conduisent aisément à l'amour courtois à un certain amour spirituel qui est amour érotique sans la chair. René Nelli a bien montré que l'amour courtois était acceptable par les cathares qui l'avaient peut-être encouragé. La liaison sera assurée avec les mouvements chrétiens hétérodoxes lorsque ceux-ci prôneront une pseudo-mystique sexualisée.

La condamnation du mariage exalte le *Hieros Gamos*. La condamnation de la sexualité naturelle exalte l'érotisme qui est à la fois Éros et Agapé car Agapé est Éros, l'Éros véritable.

Mais cette conception érotique nous conduit aussi aux orgies dont la justification dualiste se trouve enrichie par une interprétation religieuse. L'orgie, comme la prostitution et la débauche, est bien le moyen de fouler aux pieds le corps de honte — c'est-

à-dire violer les lois du démiurge, approfondir l'expérience du péché et, en même temps, éviter le péché dualiste de l'union sexuelle naturelle et du mariage, c'est aussi faire qu'il n'y ait plus homme ni femme, mais que se réalise l'union de l'homme et de la femme dans l'orgasme qui est le moteur de l'univers et que soit reconstitué l'androgynat primitif qui est la forme même de Dieu (1).

Les orgies gnostiques sont bien connues. Hippolyte y voit lui-même l'héritage des mystères grecs : *On pourrait dire sans raison que les Séthiens célèbrent les orgies de la grande déesse* [la Grande Mère] *de Phlionte*. Et encore : *Ils parlent de la matrice comme Orphée et ce qu'ils disent de Phallus, emblème de la virilité, nous le lisons exactement dans les mêmes termes dans les Bachiques.*

Voici, selon Hippolyte, ce que sont les assemblées des disciples de Simon :

Les hommes prennent occasion de l'émission séminale et les femmes de leur flux menstruel pour se rassembler et célébrer des mystères immondes. C'est ce qu'ils appellent les mystères de la vie de la gnose parfaite.

Les Adamites, dont le nom même indique qu'ils estimaient avoir recouvré l'innocence édénique, se retrouvaient selon saint Augustin pour d'étranges cérémonies : *Les hommes et les femmes s'assemblent, nus; nus, ils écoutent des leçons; nus, ils prient; nus, ils célèbrent les sacrements et ainsi ils pensent que leur église est le paradis*. La certitude que leur état leur donne l'innocence — certitude assez impure, à sa manière négative — et le sentiment du sacrilège dans le dualisme qui nie la morale du démiurge — s'allie à la pratique d'un véritable culte érotique dont Épiphane fournit un autre exemple où l'érotisme est apparent.

Dès qu'ils se sont reconnus les uns les autres, ils se mettent aussitôt à banqueter. Ils servent des mets délicieux et boivent du vin, même les pauvres. Lorsqu'ils ont bien banqueté et se sont, si j'ose dire, rempli les veines d'un surplus de puissance, ils passent à la débauche... Les malheureux ont commerce les uns avec les autres, et bien que je rougisse, à vrai dire, de raconter leurs pratiques immondes... cependant je n'aurai pas honte à dire ce qu'ils n'ont pas honte de faire... Une fois qu'ils se sont ainsi unis, comme si le crime de prostitution ne suffisait pas, ils élèvent vers le ciel leur propre ignominie. Ils offrent au Père, à la Nature du Tout ce qu'ils ont dans les mains en disant : « Nous t'offrons ce don, le corps du Christ... » Ils font de même avec les menstrues de la femme.

Bien qu'ils pratiquent un commerce promiscuitaire, ils enseignent

(1) Sévère d'Antioche reproche aux Messaliens de briser les unions et de favoriser la débauche : l'association des deux griefs est significative.

M. Carcopino qui a relevé le dualisme qui impliquait à l'origine le credo des pythagoriciens a étudié les surnoms masculins que choisissaient les adeptes féminines qui espéraient changer de sexe ou superposer au leur le sexe masculin afin de se rapprocher de la forme même de Dieu. L'influence du pythagorisme sur les gnosticismes est certaine et s'étend ainsi à toutes les religions dualistes.

que l'on ne doit pas procréer d'enfants. Car ce n'est pas en vue de la procréation qu'ils pratiquent l'acte honteux, mais par pure volupté...

Lorsque, dans leurs réunions, ils entrent en extase, ils barbouillent leurs mains avec la honte de leur émission et les mains ainsi souillées et le corps entièrement nu, ils prient afin d'obtenir par cette action libre accès auprès de Dieu.

★

Mépris de la chair — soif de rompre les impératifs moraux parce que ceux-ci sont jugés mauvais et qu'en même temps une culpabilité profonde s'attache à leur viol, ainsi doué d'une vertu ambiguë, et parce qu'ainsi l'acte bon s'accompagne de l'expérience du péché — culte de l'Éros que la chair exprime et prostitue à la fois — ces éléments qui, dans des proportions infiniment variables et infiniment variées constituent les morales sexuelles dualistes constituent aussi l'attitude d'un nombre immense de solitaires en face de la réalité charnelle qu'ils refusent et où ils se plongent. Voyez Sade dont l'attitude a été finement analysée par Pierre Klossowski qui n'en ignore pas l'inspiration dualiste :

« Dans l'âme de ce grand seigneur libertin du siècle des lumières, ce sont des motifs fort anciens qui se réveillent : il est impossible de ne pas y reconnaître tout l'antique système de la gnose manichéenne jusqu'aux visions d'un Basilide, d'un Valentin et surtout d'un Marcion... C'est pourquoi Sade a beaucoup, plus d'affinités avec les grands hérésiarques de la gnose, dans son œuvre clandestine ; les scènes érotiques elles-mêmes se distinguent du genre littéraire courant à son époque par la haine du corps et l'impatience que suscitent en ses héros les patients et les patientes sur lesquels ils s'acharnent et par ce culte frénétique de l'orgasme qui fut chez certaines sectes manichéennes une forme du culte de la lumière originelle. » Et Pierre Klossowski rapproche Sade des Carpocratiens...

Que ce seul exemple auquel tant d'autres pourraient être ajoutés suffise à montrer la terrible et profonde réalité humaine des conduites sexuelles dualistes dont on devrait aussi montrer la parenté avec des expériences sublimes de l'amour. Tant il est vrai que le dualisme est un creuset où se fondent les plus hautes aspirations et les plus bas instincts, les instincts les plus respectables et les aspirations les plus sacrilèges. Tel est le thème qui s'offre maintenant à notre méditation et que nous ne pouvons que suggérer en conclusion.

C'est l'*homo religiosus* et ses productions originales qui, dans cette étude de la sexologie et de la morale dualistes, a retenu notre attention.

Mais il serait possible — il serait nécessaire, pour être complet — d'aborder le même problème dans d'autres perspectives : sur l'*homo religiosus* dont traite l'histoire des religions, il faudrait aborder le point de vue du psychologue et celui du théologien.

On chercherait d'abord les racines psychiques, individuelles et sociales de ces comportements et aussi de ces croyances qui ne

faisaient, en partie au moins, que les justifier *a posteriori*. La proximité de l'abstinence et du dérèglement est capable d'une interprétation psychologique. Et c'est encore la psychologie qui serait intéressée par le refus de toute réalité matérielle et, singulièrement de la réalité naturelle du sexe qu'on retrouve à la base de l'attitude dualiste et des dogmes qui parfois l'expriment. Cette attitude est essentiellement schizoïde, en effet, comme en témoignent nettement son goût du mythe et sa haine de l'histoire, son ambition *de toucher du doigt l'intelligible* (Plotin). D'autre part, la célébration par les gnostiques des mystères orgiaques aussi bien que certain « amour spirituel » de la Dame noble ou de Notre-Dame Saint-Esprit, par quoi l'on répudie la condition inférieure de la femme épouse et mère pour exalter la Femme, l'Épouse, la Mère, le Paraclet caché sous le voile des apparence, se rattachent indiscutablement à une conception matriarcale de la société. On voit bien comment, d'ailleurs, cette conception, si éloignée de celles qui animaient les institutions contemporaines, fut ainsi contrainte de se défendre dans la Rome des premiers siècles après Jésus-Christ (où se poursuivait un effort déjà séculaire des adversaires du patriarcat) et dans la communauté du haut Moyen Age.

Il resterait encore, bien entendu, à poser, à propos de la sexologie dualiste, la question très générale et si délicate de la psychologie religieuse sous son aspect génétique, des rapports entre la psychologie, la sexualité et, en un sens très large, l'expérience religieuse et mystique. Prétendre expliquer entièrement, par une théorie freudienne ou marxiste, ou par des considérations dérivées de ces théories, les systèmes dualistes ou tel point de ces systèmes serait aussi faux que de nier la part — sans doute immense, en ce cas — du psychique et du social.

Cette part, comme celle de l'*homo religiosus* qu'elle aide à former, c'est la part de l'homme. Faut-il oublier la part de Dieu et celle de Satan? Après le travail des sciences humaines, la contribution de la théologie demeure capitale. Cette contribution permettrait d'apprécier la valeur objective, l'origine naturelle et surnaturelle des croyances et des comportements dualistes, d'en mesurer pour ainsi dire, l'erreur et la vérité.

On n'en oublierait pas, pour autant, que la valeur objective des doctrines et des conduites ne se confond pas avec le mérite ou faute des hommes qui, de bonne foi, se trompent et qu'on déclare coupables. L'intention de l'homme et la grâce de Dieu, qui ne méprise aucune voie, s'unissent pour dérouter, comme il sied, et réduire au silence quiconque oserait sonder les reins et les cœurs.

Jésus lui-même répondait aux Pharisiens que Marie-Madeleine, la prostituée, avait été capable de beaucoup d'amour et qu'ainsi il lui serait beaucoup pardonné.

ROBERT AMADOU.

Contre les hérétiques albigeois

ALAIN de l'Isle, *Alanus de Insulis*, parfois nommé le Docteur universel, naquit à l'Isle (Gironde) vers le milieu du XIIe siècle et mourut d s les premières années du XIIIe siècle. Ce théologien éminent et célèbre écrivit une importante somme contre les erreurs les plus répandues en son temps, celles auxquelles la chrétienté médiévale devait alors faire face. Le *Contra Hereticos* d'Alain de l'Isle est divisé en quatre parties : Les trois dernières parties exposent et réfutent successivement les croyances des Vaudois, des Musulmans, et des Juifs. La première partie est consacrée au catharisme. C'est de cette partie que nous extrayons quelques passages sur la conception cathare de l'amour et du mariage. Alain de l'Isle se fait l'écho de maints ragots et on ne saurait certes accorder le moindre crédit à l'étymologie qu'il propose du mot même « cathare »! Mais le théologien dégage bien certaines attitudes fondamentales du catharisme, même si ces attitudes lui inspirent de véritables caricatures, et indique certaines orientations, même si les exemples qu'il en offre sont sans précision historique. En tout état de cause, les lignes qui suivent sont d'un polémiste qui, comme tel, manque à coup sûr d'objectivité, mais non de vigueur. Elles permettent au moins de mieux évaluer l'importance de l'enjeu que se disputaient cathares et théologiens orthodoxes, d'imaginer l'abîme qui séparait les uns des autres et que les deux parties s'employaient sans cesse à approfondir.

Opinion des hérétiques qui condamnent le mariage.

Certains hérétiques réprouvent le mariage. Ils disent que l'homme doit exonérer par tous les moyens cette impulsion, en lui, qui détruit sa nature et flétrit son pouvoir : la concupiscence. Pour se libérer de cette tutelle, ils n'hésitent pas à s'accoupler au hasard et le plus fréquemment possible. Le désir s'éteindrait de lui-même dans la jouissance.

Par ces spécieux raisonnements, à l'état de mariage qui éteint le feu du désir dans le calme et la fidélité, ils préfèrent les ren-

contres du hasard, rien qu'étreinte et que baisers. Les mœurs les plus impudiques sont pratiquées par ces hérétiques. On les nomme Cathares : *c'est-à-dire « qui baignent dans le vice », de* catha : *flux.* Cathares *peut venir aussi de* casti : *chastes, car l'amour n'étant, pour eux, qu'un soulagement, ils ne craignent pas de parodier ou d'affecter la chasteté, comme si celui qui pèche pouvait se mettre au-dessus de la concupiscence. Le nom qu'ils portent vient peut être aussi de* cato : *le chat, car ils invoquent Lucifer sous la forme de cet animal,* et osculentur posteriora catti. *Par leurs discours et la Bible qu'ils citent, ils cherchent appui à la fois pour glorifier cette partie basse de l'amour et se détourner du mariage. Leur argument est le suivant : Le Seigneur a détourné Jean l'Évangéliste du choc des vagues de passions et de haines qu'engendre la vie du couple. Ou encore : Le mariage ressemble à la concupiscence puisqu'il entraîne la jonction charnelle. Ils affirment aussi que le mariage n'est pas conforme aux lois de la nature où tout appartient à tous : par le mariage, un homme s'approprie une part du bien commun. Et ils ajoutent : si le mariage est un bien, pourquoi l'Apôtre a-t-il dit :* Je veux que tout le monde soit comme moi (I *Cor.*, 7), *c'est-à-dire continent? Enfin, ils déclarent que le mariage est cause du péché le plus grave, à savoir l'adultère, car sans le mariage, aucun homme ne tromperait sa femme et aucune femme, son mari.*

Réponse à ces arguments. Le mariage n'est pas condamnable.

Ce n'est pas parce que le Christ jugeait le mariage exécrable, qu'Il en détourna Jean, mais parce qu'il lui proposait un bien supérieur, la virginité; la virginité vaut mieux que la chasteté conjugale, elle conduit plus vite au bien suprême, car elle ne contraint pas l'homme, comme l'état conjugal, à exercer de nombreuses activités pour subvenir aux nécessités du ménage.

Nous admettons que le mariage ne peut être consommé sans union charnelle, mais celle-ci n'est pas toujours une faute : le sacrement du mariage a été établi pour minimiser ou supprimer entièrement le péché charnel. Combien d'hommes pourraient éviter les dangers de la fornication, si le mariage n'existait pas? Or tout péché de fornication est exclu quand l'honnêteté règne entre les époux. Voilà pourquoi l'Apôtre, afin d'exhorter les hommes à éviter le péché de fornication, dit : En raison du danger d'impudicité, que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son mari (I *Cor.*, 7). *Et puisque la jonction de la chair est dans la nature, le mariage ne s'est pleinement conformé à l'ordre des choses, car l'homme ne doit point connaître au*

hasard plusieurs femmes, comme le font les animaux, il doit en choisir une. *Le mariage est saint, et les barbares le tenaient en si grande considération qu'ils déclaraient illégitimes les enfants venus en dehors d'une telle union.*

Autorités et arguments prouvant que le mariage est saint.

Nombreux sont les discours et les autorités permettant de prouver que le mariage est bon et saint, et qu'il excuse le commerce de la chair. L'Apôtre dit en effet : En raison du danger d'impudicité, que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. Qu'à l'égard de sa femme, le mari remplisse son devoir, et que la femme agisse de même envers son mari (I *Cor.*, 7). *Et plus loin :* La femme n'a pas la disposition de son propre corps : il appartient à son mari. De même, le mari n'a pas la disposition de son propre corps, il appartient à sa femme (I *Cor.*, 7). *Et l'Apôtre dit encore dans la première épître à Timothée :* Je veux que les jeunes veuves se remarient, qu'elles engendrent des enfants, et qu'elles gouvernent leur maison (I *Tim.*, 5). *Que les hérétiques écoutent l'Apôtre, lorsqu'il proclame : ni l'homme ni la femme n'ont le droit d'être continents, à moins d'un accord mutuel. Et Paul ajoute :* Ne vous soustrayez pas l'un à l'autre, à moins que ce ne soit d'un commun accord, temporairement, pour pouvoir vaquer à la prière ; puis, retournez l'un à l'autre, de peur que Satan ne vous tente du fait de votre incontinence (I *Cor.*, 7). *Voilà sur quels principes doit s'établir un accord mutuel entre époux.*

Paul dit encore : A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de demeurer comme moi. Mais, s'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient. Il vaut mieux se marier que de brûler. Aux gens mariés j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari. Que de son côté, le mari ne répudie point sa femme *(Ibid.). Et plus loin :* Si un homme a épousé une femme non-croyante, et qu'elle consente à vivre avec lui, qu'il ne la répudie pas ; car le mari non-croyant est sanctifié par sa femme, et la femme non-croyante est sanctifiée par son mari qui est croyant ; autrement, vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints. *(Ibid.).*

Si les hérétiques nous objectent ce mot de l'Apôtre : Que ceux qui ont une femme, vivent comme s'ils n'en avaient pas *(Ibid.), nous répondrons qu'il faut le comprendre ainsi : mieux vaut se consacrer à Dieu qu'au commerce de la chair. Paul dit aussi :* Celui qui marie sa fille fait bien ; et celui qui ne la marie pas, fait mieux *(ibid.). A moi, l'Apôtre conseille à la fois*

le mariage et la virginité, bien qu'il mette en avant la virginité. Paul ajoute : La femme reste liée à son mari, tout le temps de sa vie. S'il vient à mourir, elle est libre d'épouser qui elle veut, mais à la condition que ce soit dans le Seigneur *(ibid.). Paul dit encore aux Romains :* La femme en puissance de mari est liée par la loi à son mari toute la durée de sa vie ; mais si le mari vient à mourir, elle est dégagée de la loi qui la liait à lui. Si donc du vivant de son mari, elle devient la femme d'un autre, elle sera taxée d'adultère (*Rom.*, 7).

Comme on demandait au Seigneur si un homme avait le droit de répudier sa femme pour un motif quelconque, il répondit : N'avez-vous donc pas lu que le Créateur, au commencement, fit l'homme et la femme, et dit : « C'est pourquoi, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et les deux ne feront qu'une seule chair? » Ainsi donc ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni (MATT., XIX). *Mais les hérétiques nous opposent cette parole du Seigneur :* Il n'est personne qui n'aura quitté pour le Royaume de Dieu, sa maison, sa femme, ses frères, ses parents ou ses enfants, sans recevoir beaucoup plus dans ce monde, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle (LUC, 18). *Mais le sens de ces mots est le suivant : Dieu a ordonné que, par la plénitude de l'amour divin, nous préférions le Créateur à ses créatures.*

Le sacrement du mariage fut donc institué par Dieu, lorsqu'il créa la femme de la côte de l'homme, et, déclarant qu'ils étaient deux en une même chair, il leur dit : Fructifiez, multipliez et remplissez la terre (*Genèse*, 1). *En outre, pour glorifier le sacrement du mariage, le Christ a voulu naître d'une femme mariée; et, pour cette même raison, il assista aux noces de Cana et là, fit un miracle. Nous savons aussi, que Pierre prit une épouse, et il ne l'eût point fait, s'il eût cru pécher par là-même. Le mariage, qui ordonne la luxure naturelle est donc un bien plus qu'un mal, la preuve, c'est qu'il est coupable au regard de Dieu comme au regard des hommes, de naître d'un couple non marié.*

Ceux qui condamnent le mariage s'opposent à la manifestation de la miséricorde de Dieu, qui institua le sacrement du mariage pour disculper du péché d'incontinence ceux qui ne peuvent se maintenir en chasteté.

ALAIN DE L'ISLE.

(Texte inédit en français,
traduit du latin par Michelle Mayer.)

La joie civilisatrice chez les troubadours

Ces dernières années, la conception que l'on se faisait, depuis le Romantisme, de l'amour chez les troubadours, a heureusement cédé le pas à des vues plus justes. Mais peut-être sommes-nous encore trop fortement influencés par ce renouvellement de la sensibilité qu'apporta le romantisme européen. Il n'est pas du tout certain que pour la plupart d'entre nous, l'*Amour-passion* du romantisme et l'*Amour* des troubadours ne représentent pas une seule et même inspiration par-delà un hiatus de six à sept siècles. Tout au plus, pensons-nous peut-être, l'amour chez les troubabours se distingue-t-il par un certain degré de platonisme, qui fit de l'amour une sorte d'angélisme assez particulier. Si les troubadours n'ont jamais appelé leur dame *ange*, comme le firent nos romantiques français, il n'en reste pas moins, pense-t-on, que leur conception de l'amour était plutôt faite pour des êtres angéliques que pour des femmes et des hommes. Et si l'on est bien obligé de constater que les troubadours ont souvent chanté un amour fort terre-à-terre, on l'explique en disant que l'on trouve chez eux deux conceptions différentes de l'amour dont l'une seulement leur serait propre et constituerait leur originalité, et c'est évidemment la plus artificielle qu'on retient.

On a fort pertinemment protesté contre une pareille façon de voir, avec des arguments divers. Je voudrais ici apporter à la question une importante précision, essentiellement fondée au départ, sur la philologie. Je veux parler d'un mot qui revient partout dans toutes les traductions de nos troubadours : le mot *joie.*

Si l'on examine les textes avec quelque attention, on se rend facilement compte que ce qui est ainsi traduit par un seul et même mot en français correspond dans la langue des troubadours à deux types linguistiques différents : d'une part *joi* substantif masculin, *joia* substantif féminin (ce dernier relativement rare à côté du premier), d'autre part le type *gaug* substantif masculin, avec une de ses variantes phonétiques *jai* (chez Bernard de Ventadour par exemple) et les dérivés *gauzens*, *jauzens*, participe, employé souvent comme adjectif, de *gauzir*, *jauzir*, verbe qui représente le latin *gaudere*, et *gauzimens*, *jauzimens* substantif masculin. Bernard de Ventadour par exemple emploiera *joi*, *joia* mais aussi *jai*, *jauzimen;* Jaufré Rudel dans le même poème

offre *joi* et *jauzimen;* de même Guiraut de Borneil, Arnaut Daniel, Arnaud de Mareuil, etc. ; chez Gaucelm Faidit on trouve *joi* et *gaug;* de même chez Rigaut de Barbezieux, Raimbaut de Vaqueyras, Peire Vidal, etc...

On sait que la langue des troubadours est une sorte de Koinè établie à partir des dialectes occitans des plus célèbres poètes d'alors. Aussi n'hésite-t-on pas à mettre sur son compte un tel mélange de types lexicaux. D'autant plus qu'il semble admis que le mot *joi* est un emprunt à la langue d'oil : Anglade précise *probablement aux dialectes voisins de la langue d'Oc (poitevin, saintongeais)*, et Ronjat, l'auteur de la monumentale *Grammaire historique des parlers provençaux modernes*, pense également que *joi* chez Guillaume de Poitiers *est probablement un poitevinisme.* Or, en langue d'Oil, il est incontestable que *joie* continue le latin *gaudia,* pluriel neutre pris pour le féminin singulier du latin classique *gaudium* qui de son côté nous donne les formes occitanes *gaug* au Sud, *jau, jai* au Nord.

Du simple point de vue philologique, une telle interprétation des faits ne paraît guère satisfaisante. Tout d'abord, dès *la Chanson de Roland*, c'est la forme féminine *joie* qui est attestée dans les parlers d'Oil et non point la forme masculine *joi.* A supposer que l'existence d'un masculin *joi* soit attestée dans les dialectes d'Oil voisins des dialectes d'Oc du Limousin, une autre difficulté subsiste : pourquoi le Limousin Bernard de Ventadour emploie-t-il *joi* à côté de *jai?* Si l'autorité des poèmes attribués à Guillaume de Poitiers, duc d'Aquitaine, personnage plus important à son époque que le roi de France lui-même, a fait adopter *joi* par la lyrique des troubadours, pourquoi les troubadours des régions du sud des pays occitans continuent-ils d'employer *gaug* à côté de *joi?*

Ce n'est pas le lieu ici d'établir une démonstration philologique détaillée. On peut toutefois proposer ce qui suit. En réalité, il existe deux mots différents, l'un *gaug, jai* avec sa riche dérivation ; l'autre, *joi*, qui nous paraît représenter non point un emprunt aux parlers d'Oil, mais une forme régulièrement phonétique dans une grande partie des pays d'Oc : *joi* remontant au latin *joculum,* dérivé de *jocum : jeu, badinage, ébats* au pluriel. *Joi* se rattacherait ainsi non pas à *gaudium* qui devient normalement *gaug* ou *jau, jai*, mais à une famille qui a donné entre autres mots *joglar, juiar* cette dernière forme se trouvant par exemple chez Raimbaut de Vaqueyras. A l'origine donc, le sens de *joi* serait celui de *jeu agréable, ébats de joie.* Plus tard — et cette confusion apparaît dans les textes occitans des Vidas des troubadours par exemple, et s'étale dans les *Leys d'Amor* qui sont du XIVe siècle — *joi* aurait été confondu avec le français *joie.* Le télescopage, pour employer le mot imagé créé par Gilliéron, se laisse deviner. A côté de *joi,* nous avons la forme féminine *joia* qui, à première vue, paraît un décalque pur et simple du français *joie.* En réalité *joia* représente très certainement un pluriel neutre *jocula* qui prit le sens de *cadeaux, récompense, prix* octroyés à celui qui avait bien joué le jeu, qui avait gagné au jeu. Ce sens est encore le sens courant

dans l'occitan moderne où *joia* signifie à la fois *joyau, prix* et *joie, allégresse.* Le souvenir, si je puis ainsi m'exprimer, de l'étymologie *jocula* est encore conservé dans des formes dialectales occitanes telles que *jolha* à côté de *joya* en Gascogne, *juelha* à côté de *joya* en Gévaudan. C'est par ce mot *joya* que le télescopage avec le français *joie,* prononcé au moyen âge *joye* a dû se produire, si bien qu'au XIVe siècle, il est évident que *joi* ne se distingue plus en général de *gaug,* dans les *Leys d'Amor* par exemple. Peu à peu d'ailleurs le masculin *joi,* dont le sens premier n'avait plus de raison d'être par suite de la mort du lyrisme des troubadours, définitivement soulignée par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, disparut de la langue d'Oc et laissa la place à *joia* — à la fois gallicisme au sens de *joie,* et mot autochtone au sens de *joyau, récompense, prix* — et à *gaug* au sens particulier qu'il a toujours eu chez les troubadours comme de nos jours.

Ce que la seule philologie semble nous indiquer, l'examen de l'usage de la lyrique des troubadours nous le confirme largement en même temps que cela nous permet de préciser, d'une façon plus solide, une notion essentielle de l'éthique troubadouresque : la notion de *joie active,* de *joie civilisatrice.* Le *joi* des troubadours n'est pas le *gaug.* Interpréter indifféremment ces deux mots par *joie,* c'est laisser échapper une des choses essentielles qui ont fait de la lyrique occitane du XIIe siècle un des ferments civilisateurs les plus puissants de l'Occident. Presque toujours, lorsque les troubadours emploient les termes de *gaug* ou *jai, gauzir* ou *jauzir, gauzimen* ou *jauzimen,* il s'agit de la *joie passive,* d'un état de joie résultant d'actes et de gains ; au contraire, lorsqu'ils emploient *joi,* il s'agit d'une joie active, dans les cas les plus généraux, — joie active qui très souvent et plus précisément est réellement *un jeu, un exercice.* En schématisant on peut dire que de *joi* vient *gaug.*

Cette valeur précise de *joi* nous permet de comprendre les diverses inspirations des troubadours. Ils n'ont pas toujours chanté le *joi d'Amor : le jeu d'Amor;* tout au moins ils ne l'ont pas appliqué dans tous leurs poèmes. Il leur est arrivé parfois de chanter *Amor* sans *joi* ou de chanter tel *Amor* qui ne *s'entendait* guère en *joi.* Il conviendrait ici d'étudier dans le détail la valeur que l'on donnait alors au mot *amor* et l'on se rendrait compte que ce mot prend des sens fort divers. Disons simplement que telle ou telle bergère, rencontrée dans les champs n'était point très experte en *joi,* si toutefois elle pouvait fort bien faire le *jauzimen* du poète ! Il y a dans un certain nombre de poèmes charmants une ironie que l'on n'a pas su toujours bien discerner. La satire des femmes n'est pas absente, elle non plus, à l'époque classique. Mais elle n'est pas ce qu'elle sera à partir du XIIIe siècle : le résultat d'une inspiration purement scolastique, en donnant à ce mot la valeur que lui a donné, Étienne Gilson. Quand un troubadour du siècle d'or occitan attaque la femme, ce n'est pas parce qu'elle est essentiellement l'outil du diable, mais seulement parce qu'il lui arrive de ne pas savoir les règles du jeu ou de les mépriser. À l'opposé, si l'on dénote dans tel poème émouvant, une note de

mélancolie, ce n'est pas le résultat de l'exercice du jeu d'amour, mais bien parce que *joi* est impossible, de par le fait des circonstances ou, mais plus rarement, parce que la dame à qui l'on songe, refuse d'engager *joi d'Amor*. On a, enfin, un peu trop vite admis, peut-être, que la conception de l'amour chez les troubadours était inconciliable avec l'idée du mariage. Ce qu'il y a de certain, ou à peu près, c'est que *dans* le mariage, *joi d'Amor*, devenait inutile ou était impossible, mais rien ne l'empêchait *avant* le mariage. Si la plupart des troubadours n'ont pas joué *joi* pour charmer leur future épousée, nous ne saurions nous étonner lorsque les *Vidas* nous apprennent que l'amour de tel poète a trouvé sa fin dans le mariage.

Le sens exact de *joi* nous permet donc de rendre compte de certaines contradictions chez les troubadours, contradictions qui ne le sont en fait que par l'idée trop absolue que l'on se fait de leur inspiration. Mais il nous permet aussi — et c'est beaucoup plus important — de saisir la forte puissance civilisatrice de la joie d'Amour, de cette joie qui est *joi*. Chez les Anciens, l'Amour était une folie, une folie furieuse, ou plus vulgairement, chez Ovide, un art de chasser et de saisir une proie. Pour les romantiques, l'amour sera le résultat d'une fatalité. Chez les uns et chez les autres, c'est essentiellement une passion, ou alors un simple jeu de ruse et d'adresse. Le *joi*, lui, est essentiellement une action ; non pas un acte, mais une action aux épisodes divers qui exige pour être convenablement menée, toute une gamme de qualités, tout un ensemble de vertus acquises, de contraintes réfléchies dans lesquelles l'être tout entier est engagé. Il faut posséder ces qualités pour *avoir joi :* qualités de finesse (opposée à grossièreté), de loyauté, de sincérité, d'humilité (opposée à orgueil et non à fierté), de franchise, de politesse (au sens de l'honnête homme du XVIIe siècle) et de grâce : *lo vostre cors fin, leial, vertadier — Humil, e franc, cortes e plazentier* dit Bertran de Born. Ce n'est pas seulement la dame qui doit posséder ces qualités. Un des sens fréquents d'*Amor* chez les troubadours c'est celui de : *personne aimée*, ou plutôt *digne d'être aimée*. Personnifiée au féminin, *Amor* peut fort bien être représenté par un homme : tel est le sens du mot dans le *planh* de Bertrand de Born sur la mort du jeune roi anglais. L'Amor qui s'en va de *ce siècle veule, plein de méchanceté* c'est précisément le jeune roi. Ce ne sont d'ailleurs pas toujours des hommes qui chantent *joi d'Amor :* les femmes aussi y sont expertes et les troubadours-femmes ne manquent pas.

Ces qualités, il convient de les acquérir et de les développer. Pour cela, l'être tout entier doit s'émouvoir et non pas la seule sensibilité. Le *joi* requiert toutes les puissances de l'homme. Bernard de Ventadour déclare : *Cor e cors e saber e sen — E fors' e poder hi ai mes* (j'y ai mis mon cœur, mon corps, mon esprit, mon intelligence, mon énergie et ma volonté). Tout cela permettra d'arriver à la maîtrise de la science qui fera de l'être humain un être civilisé. C'est peut-être sur ce caractère que les troubadours ont le plus insisté : l'*ensenhament* (l'enseignement) qui n'est point encore chez eux simple recueil de règles de savoir-vivre !

La dégradation même que prit le mot aux siècles suivants souligne la valeur éminemment éducative du *joi d'amor*.

De tous les caractères de l'amour chez les troubadours, celui que la valeur précise de *joi* permet peut-être le mieux de souligner c'est celui de l'égalité. Bernard de Ventadour déclare que *l'amors de dos fins amans* n'est possible que si *voluntatz non es engaus*. Il n'y a pas de jeu possible si les partenaires n'ont point au départ, en dehors de leurs qualités personnelles, chances égales. Si l'amour n'est pas possible dans le mariage, c'est que dans la société du temps, la femme n'était point l'égale de l'homme, mais le bien propre du mari ; bien dont, par définition, il était jaloux. Que ce sentiment de l'égalité était plus profondément enfoncé dans la mentalité des pays occitans que dans le reste de la France, c'est ce que montrerait l'étude de la vie publique. Ce n'est point ici notre objet mais il sera permis de souligner une remarque des *Vidas*, qui, dans sa naïveté, en dit assez sur la mentalité dans laquelle s'est développée la notion de *joi d'amor*. L'auteur de la vie de Raymond de Miraval, à propos des amours de *la Louve de Puegnautier*, elle-même cependant dame de Paratge, avec le comte de Foix, écrit : *Leur amour était connu par tout le pays de Carcassez, ce qui diminua sa considération, son honneur et le nombre de ses amis, car dans ce pays on estimait femme perdue* (exactement : *morta*) *toute dame qui prenait pour amant un haut baron*. Cette nécessité de l'égalité, pour avoir part égale au *joi d'amor*, réclamait que les *deux* amants se trouvent au même niveau. D'où l'effort obligatoire pour s'élever, et pas seulement pour l'homme comme on l'a trop dit, en anticipant sur un platonisme qui ne se développera que plus tard. Mais *joi d'amor* a des règles telles qu'il suppose d'abord qu'on a fait l'effort de les connaître et que l'on a la volonté de les appliquer. Quant à ceux qui ne désireraient s'y essayer que par vil intérêt, ils ne sont pas dignes d'y entrer. *Amour ne peut déchoir — si ce n'est un amour vulgaire; ce n'est pas un amour vrai mais il en a seulement le nom et l'apparence, celui qui n'aime pas, s'il ne prend rien*, nous dit encore Bernard de Ventadour.

Si une certaine égalité est nécessaire pour *joi entener* c'est parce qu'il ne saurait y avoir de jeu dans la contrainte. L'exercice du *joi d'Amor* réclame la pleine liberté de toutes les fonctions de l'être. L'intense poésie qui se dégage des quatre premiers vers de la chanson fameuse : *Quand vey la lauzeta mover — De joi sas alas contra. l rai — Que s'oblida e s laissa cazer — Per la doussor qu'al cor li vai* vient précisément de cette immense liberté d'action que laisse au jeu de l'alouette, l'espace libre dont elle s'enivre et qui emplit tout son être de la joie la plus douce.

Tel était le *joi* des troubadours : le libre exercice des activités de l'homme tout entier, aussi libre que l'oiseau dans l'espace sans limites. Il y a loin de cette *joie active* à la joie beaucoup plus simple de l'assouvissement qui n'en est que la conséquence normale et méritée. Il y a loin également de cette joie active, à l'amour fatal des anciens qui engendre toutes les conséquences de la folie, ou à celui des romantiques, source de mélancolie ou cause du suicide.

C'est bien *joi* qui caractérise d'abord l'inspiration des troubadours, comme elle caractérise d'ailleurs le XIIe siècle et les premières années du XIIIe jusqu'au triomphe des Croisés lancés sur la terre d'Oc. Cette joie active, on la retrouve sans peine dans le cœur d'un saint François d'Assise qui s'y exerce librement, au contact de la nature et des créatures, pour s'élever jusqu'à la contemplation divine ; on la retrouve dans la conception franciscaine du salut qui estime que la lecture directe du livre de la nature permet à chacun de connaître Dieu ; on la retrouve dans l'attitude philosophique du XIIe siècle, plus près, nous dit Gilson, du XVe finissant et du XVIe que du XIIIe qui le suit immédiatement. Après la croisade contre les Albigeois *joi* n'aura plus de raison d'être, plus de possibilité de s'exercer. La méthode d'autorité s'impose partout, en théologie, et donc en philosophie, dans la pratique de la religion, en politique. La femme ne sera plus le partenaire aux droits égaux dans le *joi* d'amour. La tendance qui voit en elle, la cause exclusive du péché originel, le moyen dont se sert le Malin pour damner l'homme, triomphe. Une certaine tendance monacale l'emporte qui refuse toute confiance à l'homme, qui nie les qualités sur quoi reposait *joi* et que *joi*, à son tour perfectionnait. Ce n'est plus la sainte et magnifique confiance de François d'Assise en Dieu et en ses créatures, issues pourtant de sa main ; c'est la lugubre et effrayante conception de l'Enfer moyenâgeux, la menace du châtiment toujours suspendue sur la tête du pécheur. Ce n'est plus l'aspiration au développement complet des facultés humaines grâce à *joi* dans l'allégresse des horizons sans fin de la vie, c'est l'image de la Mort et la Danse macabre. Les *Leys d'Amor*, désormais soumises à la censure de l'Inquisition, nous donnent une admirable illustration de ce changement dans la langue même que les troubadours avaient créée et qu'elle prétendait régenter et propager : pour montrer ce que sont *las coblas singulars*, elles nous donnent, avec une évidente complaisance, une série de *cocirs* (qu'on peut traduire par élégies) qui sont le *cocir de la mort*, de la mort qui *épouvante*, le *cocir de l'arma*, de l'âme précipitée *aux feux éternels*, le *cocir de la molher*, de la femme *dont la tromperie est grande*, le *cocir du Malin* qui déclare à l'âme : *En ce jour — tu seras dans mon four*. Si l'on a pu parler des ténèbres du moyen âge, ce n'est que parce qu'en un triste jour *joi* a disparu. Il faudra attendre le XVIe siècle pour le voir renaître chez les héritiers spirituels des troubadours. C'est avec Rabelais, intellectuellement nourri pour une grande part en Languedoc, suivant l'opinion même d'Abel Lefranc, que nous reverrons *joi* animer l'abbaye de Thélème où l'on peut faire *ce que voudras* parce que l'on est, à nouveau entre gens *libères et bien nés*.

CHARLES CAMPROUX.

La fin de l'Amour Provençal (1277-1350)

En 1323, alors que la lyrique occitanienne était déjà en décadence, en dépit du renouveau de vitalité que lui avait donné, à la fin du XIIIe siècle, l'École de Rodez, dans le Rouergue et dans l'Albigeois, sept troubadours de Toulouse — un damoiseau, un bourgeois, deux banquiers, deux marchands et un notaire de la cour du viguier — entreprirent de la revigorer ou, du moins, de l'empêcher de mourir, en constituant la *Sobregaya companhia dels VII Trobadors de Tolosa*. Cette compagnie se donna pour tâche de codifier les règles du langage et celles de la versification, d'encourager les poètes, de perfectionner leur art, d'épurer indirectement les mœurs et de provoquer ainsi, dans un climat de rigorisme moral et religieux — la rédaction des *Leys d'Amors* sera soumise à l'approbation du Grand Inquisiteur — une sorte de renaissance de la culture méridionale. Vers 1341 le chancelier Guilhem Molinier fut chargé d'élaborer une grammaire, une poétique, et de dégager en même temps les grandes lignes de l'éthique qui devait envelopper cette poésie, car on entendait encore par *Amour*, au XIVe siècle, à la fois l'essence morale et moralisatrice de ce sentiment et la lyrique qui s'en inspirait ou qui l'exprimait. En 1356 les *lois d'Amour* furent promulguées.

Il suffit de les lire attentivement pour constater que les développements doctrinaux concernant la poésie et l'amour s'y ressentent de la condamnation portée par l'Église, moins de cinquante ans auparavant, contre l'érotique courtoise. Le 7 mars 1277, en effet, l'archevêque de Paris, Étienne Tempier, à la demande du pape Jean XXI, avait *condamné pêle-mêle, tout ce qui lui paraissait hardi, en 219 propositions : le thomisme, l'albertinisme, les idées de Siger de Brabant, l'astrologie arabe et même celle de Roger Bacon* (1)... En tête de la liste figurait un traité de l'amour, en quoi la critique moderne s'accorde à reconnaître aujourd'hui le *De Amore*

(1) *Le Roman de la Rose...* préfacé et commenté par M. Gorce. O. P. Éd. Montaigne. Paris, 1933, p. 54.

d'André le Chapelain (2). Il est probable qu'en réprouvant cet ouvrage écrit vers 1220 (selon Gaston Paris), l'archevêque voulait atteindre l'érotique courtoise (1) dont s'étaient inspirés les troubadours et dont ils pouvaient s'inspirer encore. Il n'est peut-être pas *le code le plus complet de l'amour courtois tel qu'on le voit en action dans les romans de* la Table Ronde (G. Paris), mais il est sûr que sa doctrine correspond exactement à celle des troubadours. Si tous les principes de l'amour chevaleresque n'y figurent pas, toutes les propositions troubadouresques, en revanche, y sont amplement traitées. Peu importe d'ailleurs, car à la fin de leur évolution ces deux *amours* tendaient à se confondre et paraissaient également suspects à l'Église. Le traité d'André le Chapelain, bien ordonné et formant un exposé dialectique complet, offrait aux coups de l'archevêque une cible plus commode que les poèmes obscurs et diffus des troubadours provençaux ; en le condamnant, il pouvait être assuré de frapper tout ce qui, dans leur poésie, n'était pas *courtoisie chrétienne.*

Mais qu'entendait-il condamner exactement dans leurs écrits? En fait, il ne s'en prend qu'à leur caractère libidineux. Comme l'a bien souligné M. Gorce, il flétrit des propositions comme celles-ci : *quod peccatum contra naturam, utpote abusum in coitu licet sit contra naturam speciei, non est contra naturam individui, quod continentia non est essentialiter virtus; quod perfecta abstinentia ab actu carnis corrumpit virtutem et speciem, quod simplex fornicatio, utpote soluti cum soluta, non est peccatum*, etc... (2). A parcourir cette liste, on serait tenté de croire que la condamnation de 1277 ne tendait qu'à calomnier l'amour courtois, et qu'elle n'atteignait de lui qu'une abominable caricature. A moins de prêter, en effet, aux Provençaux le dessein constant de traiter les femmes comme si elles eussent été des hommes, pour éviter le « fait » charnel normal, il est difficile d'admettre que leur Érotique ait eu partie liée avec l'amour contre nature. On sait que les troubadours ont considéré la continence comme une vertu, au moins dans une certaine mesure, puisqu'ils ont proclamé cent fois que mieux valait désirer en pure perte une maîtresse aimée que posséder véritablement une femme quelconque. Montanhagol n'a-t-il pas eu soin de rappeler — comme pour répondre par avance, vers 1245, aux détracteurs de l'Amour — que *d'Amour procédait Chasteté?* Les poètes provençaux ne se sont-ils pas toujours montrés hostiles, en principe, à la fornication sans amour? Ce sont uniquement les troubadours ennemis de l'amour courtois ou de l'amour chevaleresque, ou, tout simplement agacés par les subtilités mon-

(2) *Andreæ capellani regii Francorum de Amore libri tres*, éd. E. Trojel, 1892.

(1) Le P. Gorce pense que l'érotique *moderne*, condamnée à travers le traité d'André le Chapelain, était celle de la partie du *Roman de la Rose* rédigée par Jean de Meung (1270-80?). Nous croyons que c'était aussi, et plus spécialement, celle des Provençaux. Quoi qu'il en soit, il est évident que les troubadours ne pouvaient pas ne pas être englobés dans cette condamnation.

(2) Voir : *le Roman de la Rose*... par M. Gorce, p. 57.

daines : les Marcabru, les Peire Cardenal, les Mir Bernat, qui en sont venus,parfois, à vanter l'accouplement pur et simple, c'est-à-dire sans passion et sans *courtoisie.*

Nous ne pensons pas, à vrai dire, que l'Église ait confondu, comme le suggère le P. Gorce, la doctrine courtoise d'André le Chapelain avec le naturalisme de Jean de Meung, pour mieux les perdre l'une et l'autre. Jean de Meung, dans le *Roman de la Rose,* a beau faire siennes quelques idées d'André le Chapelain, par exemple : la définition de l'Amour et sa division ternaire (*l'amour qui n'a en vue que le plaisir, l'amour de vertu* ou vraie amour, qui fait le parfait homme, et dont l'objet est Jésus-Christ et la Vierge Marie, et enfin l'*amour conjugal* qui a pour fin la continuation de l'espèce), outre que les termes de son ternaire sont loin de coïncider absolument avec ceux d'André le Chapelain, il est en désaccord avec lui sur bien d'autres points. S'il honore peu l'amour conjugal, qu'il tient avec André le Chapelain et tout le moyen âge provençal *pour une simple variété de l'amour vénal,* il supprime, en revanche l'*amour pur intersexuel,* exactement comme le fera l'école de Toulouse pour obéir à l'Église. Or c'est cet amour *à la fois pur et charnel* qui est le principe profond de l'Érotique occitane. Ce qui est maintenu dans le *Roman de la Rose,* du moins dans la partie qu'il en a écrite, c'est uniquement le *franc naturalisme amoureux.* Aussi ne sommes-nous pas sûrs du tout que Jean de Meung ait été spécialement visé par la condamnation de 1277. S'il l'a été, ce n'est certes pas pour les mêmes raisons qu'André le Chapelain. En dépit de son décor *courtois,* le naturalisme libidineux de Jean de Meung était, au fond, le même que celui que saint Thomas avait combattu, vers 1260, dans la *Somme contre les Gentils,* et qui se résumait dans des propositions du genre de celles-ci : *l'union sexuelle de l'homme et de la femme va au bien de l'espèce, et le bien de l'espèce est supérieur à celui de l'individu;* ou : l'homme est doué d'une *vis concupiscibilis* qui le porte à accomplir l'acte d'amour, et d'organes *apta ad generationem;* ou enfin : le Créateur a ordonné à l'homme : Croissez et multipliez !... Tous ces arguments ne se prêtaient à aucune idéalisation ; ils n'avaient point développé, comme l'Amour provençal, une éthique raffinée, presque une *mystique.* Ils s'opposaient, évidemment, à l'esprit de la Religion, mais ils n'avaient jamais été utilisés contre elle que par des adversaires déclarés et non masqués : les matérialistes, ou peut-être les Cathares qui, en attribuant la *vis concupiscibilis* à l'inspiration diabolique, avaient pu logiquement soutenir que les simples croyants, encore enfoncés dans la matière ne péchaient point quand ils succombaient à la *temptacio carnalis*...

Ni André le Chapelain ni les troubadours n'ont jamais soutenu pareilles *erreurs.* Ce que l'Église a combattu en eux, c'est en réalité, la théorie de l'*amour pur intersexuel* (à la fois luxurieux et continent). Mais il était inévitable qu'elle ramenât — ou fît semblant de ramener — cette *idéalisation du désir* à la *fornicatio.* Vers 1277, elle ne voulait pas admettre qu'il pût y avoir purification de l'instinct sexuel, utilisation de l'énergie charnelle en vue d'un perfectionnement moral. Elle avait toujours suspecté — et

déjà au temps de Marcabru — les orgueilleux qui, sans être clercs, prétendaient fuir le mariage pour rester continents (1). Elle n'a jamais cru à un amour de cœur — autre que *charitable* — entre les hommes et les femmes. Les adeptes de l'amour pur intersexuel étaient pour elle des hérétiques. En fait d'Amour, elle ne connaissait que celui qui s'adresse à Dieu et à la Sainte Vierge, ou l'amitié sans nuance sexuelle : la charité pour le prochain. Hors desquels il n'y avait que naturalisme sensuel, condamnable dans le péché ou sanctifié dans le mariage... Et il faut reconnaître que bien avant 1277, alors qu'Amour était déjà en décadence, l'état des mœurs donnait en partie raison à l'Église. Le moine de Montaudon, dans une pièce aujourd'hui perdue, rapporte qu'au temps où vivait le comte de Toulouse, un de ses chevaliers, nommé Ugonet fut surpris avec la femme d'un autre dans la ville de Montpellier et conduit en présence du comte par les bourgeois. Interrogé à ce sujet il avoua tout. Le comte lui dit alors : *Comment as-tu osé compromettre ainsi et mon honneur et le tien? Le chevalier répondit : « Monseigneur, ce que j'ai fait, tous vos chevaliers, tous vos écuyers le font* (2)... » A cette date, et sans doute à toutes les époques, l'amour *pur* a servi souvent de prétexte au libertinage. Mais ce qui est plus grave, c'est que, même sous son aspect théorique, il présentait de grands dangers pour la vertu. Les frontières idéales entre l'amour *pur* et l'amour *mixte* devaient être vite franchies. L'amour *pur* comportait *les embrassements, le baiser sur la bouche* et *le chaste contact du corps nu de l'amante*... le « fait » seul lui était interdit (sinon, il devenait amour mixte). *Encore, si son amie le lui demandait*, l'amant *devait-il* condescendre à cet amour mixte (ce qui fera dire, beaucoup plus tard, à Auzias March que les femmes ne savent pas aimer *purement!*)

On le conçoit sans peine : ou bien l'Église s'interdisait d'entrer dans ces nuances de l'Érotique, ou bien elle y discernait, au contraire, un arrière-fond *magique* beaucoup plus redoutable — et par conséquent plus condamnable — que le naturalisme sans mystère de Jean de Meung.

★

C'est pourquoi, depuis la fin du XIIIe siècle vraisemblablement, et à partir de 1341 sûrement, il fut interdit aux poètes occitaniens de chercher leur inspiration dans l'amour des Dames. Comme l'a bien vu Chabaneau : *les œuvres profanes (les chants patriotiques et quelques compositions sur des sujets indifférents) devaient même recevoir un cachet d'orthodoxie dans le couplet final, qui était adressé*

(1) Matfre ERMENGAUT, dans le *Breviari d'Amor* reprend la même idée :

Mas alcu per gran follia
e per error d'eregia
Solo blasmar e dir mal
D'est orde matremonial (32758-61).

(2) *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen âge* par Antoine THOMAS. Paris, 1883, p. 111.

à Dieu et le plus souvent à la Vierge Marie (1). La nouvelle école de Toulouse ne maintint plus que par artifice et convention le vocabulaire amoureux des troubadours et ne sauvegarda les valeurs considérées traditionnellement comme issues de l'Amour (le *Prix* et surtout la *Joie*) qu'en les enveloppant d'un contexte qui en altérait profondément le sens. Les troubadours du passé furent d'ailleurs désavoués et la passion *adultère* qui les inspirait, rangée dans la déshonnêteté. *Il y a déshonnêteté, disent les* Leys (2) *lorsqu'on dit dans ses poésies des paroles inconvenantes, de laides grossièretés, surtout dans les chansons où ne doivent entrer que de jolis mots honnêtes, polis, bien placés. Il en est de même lorsqu'on demande ce qu'il ne faut pas, une chose non permise, non profitable ou qui n'est pas nécessaire, comme si dans ses chansons quelqu'un demande à sa dame* de lui donner un baiser, *ou de lui accorder une faveur plus secrète.* Beaucoup de troubadours anciens ont péché sur ce point. *Car ce n'est pas chose honnête ni permise ni profitable ni nécessaire que je demande un baiser à la Dame que je chante. Et l'on ne doit composer aucune chanson pour exprimer de* viles pensées d'adultère *ou d'autre péché.*

Le motif pour lequel on a coutume de chanter les dames est celui-ci : si c'est une jeune fille ou qu'elle n'ait pas de mari, que je puisse en ce cas la chanter pour lui dire et exprimer le grand amour que je lui porte, afin de la disposer plus vite à devenir ma femme; ou pour rapporter et proclamer ses bonnes qualités, ses belles manières, sa conduite honnête, de sorte qu'un autre se hâte de la prendre pour femme, *et que sa bonne renommée se répande ainsi parmi ceux qui ne la connaissent pas. Si elle est mariée, je puis également la chanter pour la louer, pour célébrer sa belle conduite et ses bonnes manières, et pour répandre sa bonne renommée.*

Ces préceptes — si édifiants et si fades — rappellent beaucoup ceux que Matfre Ermengaut avait déjà donnés dans le *Breviari d'Amor* (commencé en 1288) : *Pourtant si quelqu'un n'est pas marié, il peut bien s'adonner à l'amour, en aimant comme « Dame » — à condition qu'il gouverne bien cet amour — une demoiselle sans mari, pourvu qu'il l'aime d'un amour loyal, tel qu'il ne poursuive point folie, mais éprouve le désir et forme le dessein de la prendre pour épouse...* (V. 27341-27348.) *La « Dame », c'est désormais une demoiselle :* le poète le souligne curieusement en juxtaposant les deux mots :

Aman ab que be l'amor guit
Dona donzela *ses marit,*

(Et il précise : une donzelle qui, par état, *n'ait point de mari,* et ne soit point *tentation d'adultère comme ces dames que chantaient les anciens troubadours!* Car tel est bien le sens du dernier vers de

(1) *Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle...* publiés par le Dr J. B. NOULET et Camille CHABANEAU. Paris, 1888, p. XII.

(2) *Monuments de la littérature romane depuis le XIVe siècle,* publiés par M. Gatien ARNOULT. Toulouse, 1841-43, première publication, t. III, pp. 122-123.

Matfre Ermengaut, que le rédacteur des *Leys* a imité et où il n'a vu, semble-t-il qu'un pléonasme.) Il est possible que les poètes de Toulouse et celui de Béziers se soient simplement rencontrés dans le même conformisme ; nous pensons plutôt que les *Leys d'Amors* s'inspirent ici assez directement de l'esprit du *Breviari :* le passage suivant, qui complète le paragraphe en prose que nous venons de citer, manifeste mieux encore l'influence de Matfre Ermengaut :

Celui-là fait des poésies déshonnêtes
Qui dit des choses laides et viles
Ou qui requiert quelque don
Non permis et non convenable ;
Ou qui, à celle où l'amour l'arrête
Demande ce qui est déshonnête,
Comme un baiser ou quelque autre faveur
Qui donnerait occasion de pécher.
Car aussitôt l'amour défaut
Quand le péché vient l'assaillir.

(*Leys d'Amors*, in :
Monuments de la litt. romane... p. 123.)

Les deux vers en italiques nous montrent comment les principes qui, au XIVe siècle, interdisaient l'amour adultère pouvaient être rattachés tant bien que mal à ceux des anciens troubadours dans une perspective morale. Mais ce n'était là qu'une apparence : pour ces derniers le *fait* était un péché (contre l'Amour), parce qu'il marquait la fin de l'Amour, mais non point le baiser *ou quelque autre faveur*, qui en étaient, au contraire, le stimulant. Selon l'École de Toulouse, le poète ne doit « flirter » *(domneiar)* ni avec la jeune fille qu'il compte épouser, ni à plus forte raison, avec une femme mariée. Matfre Ermengaut n'était pas allé aussi loin : il considère, certes, le *domnei* comme dangereux et susceptible de faire commettre des « folies » (*Per que sapchon li amoros — que-l domnears es perilhos — car maintas folias se fan — jogan, rizen et domnean.* 34524-27.) Mais *il lui fait une place dans le temps des fiançailles* et l'y installe avec tous les caractères — ou à peu près — qu'il avait dans l'amour troubadouresque. Si donc la doctrine des *Leys* ressemble fort à celle de Matfre Ermengaut — parce qu'elles ont toutes deux même origine — elle n'en marque pas moins une aggravation certaine de la pression rigoriste.

Aussi bien doit-on constater que vers 1330 l'Amour provençal n'existe déjà plus, ni dans son principe, ni dans ses mythes essentiels. Formé, à l'origine, de trois tendances — nous dirions volontiers : trois pulsations — harmonieusement conciliées et hiérarchisées selon les degrés d'une même dialectique purificatrice, il se décompose maintenant, comme la lumière dans le prisme, en ses éléments constitutifs. L'*amour le plus « pur »* (l'adoration *continente* de la Dame physique) est désormais privé de ses racines charnelles ; et il ne peut plus que se reporter sur Dieu et la Sainte Vierge. De fait, les poèmes à la Vierge vont se multiplier dans la littéraure languedocienne. (Voir, par exemple, dans la *Chrestomathie* de Barscth, le sirventès *Mayres de dieu verges pura*, d'Ar-

naut Vidal de Castelnaudary, 1324.) Et cette adoration de la Dame céleste, reposant sur une sublimation *trop complète* de l'instinct sexuel, est la négation même de l'Érotique provençale. *L'amour n° 2* — l'amour mixte des troubadours — est formellement interdit, même quand il s'inscrit dans le cadre du courtisement pré-nuptial. Ne subsiste donc plus que l'*amour n° 3*, l'amour naturel, strictement subordonné à sa fin (la reproduction de l'espèce) et intégré à l'ordre matrimonial. Ainsi, l'originalité de l'Amour provençal qui résidait essentiellement dans la purification (incomplète) de l'élan charnel s'abolit tout entière dans le nouveau système qui ne laisse plus en présence que la vertu pure et l'instinct brut. Du même coup la *valeur* cesse d'être considérée comme une *conséquence de l'amour*. N'étant plus rattachée à une sublimation *amoureuse* de l'instinct sexuel, *elle échappe à l'ordre de la nature*. Vénus perd son empire sur les hommes. C'est Dieu et Dieu seul qui redevient la source de toutes les vertus, en même temps que l'instinct se plie à l'ordre éthique et social voulu par Rome. Il est incontestable que la condamnation portée par l'Église contre l'*Amour des dames*, en supprimant de nombreux thèmes — dont beaucoup, en dépit de la maladresse dialectique de la plupart des troubadours, étaient vraiment profonds — a contribué à tarir non pas seulement l'Érotique, mais aussi la Lyrique provençale.

Amors se défendit pourtant, et, en certains cas, les résistances furent tenaces et habiles. Quelques poètes se mirent à chanter leurs inspiratrices d'une façon si obscure que l'on ne pouvait pas savoir s'il s'agissait de la Vierge Marie ou d'une simple mortelle. Ils retrouvaient ainsi l'ambiguïté sentimentale qui, pour des raisons d'ailleurs très différentes, avait caractérisé les troubadours de 1150 : Marcabru, Cercamon, Jaufre Rudel (1). Le noble damoiseau Bernard de Panassac, un peu brigand, un peu routier, mais au demeurant assez bon poète — et par surcroît l'un des sept fondateurs de la *Sobregaya companhia* — écrivit un *vers* qui, à l'époque où il fut composé, *passa sûrement pour un coup de maître, le poète ayant, par une sorte de raffinement allégorique, assez obscurément conduit son sujet pour que l'on pût y trouver aussi bien une invocation à la Vierge Marie qu'une déclaration d'amour à quelque noble châtelaine. A cette occasion grand dut être l'émoi parmi les poètes du Midi et surtout au sein du noble consistoire de Toulouse* (2).

Ce fut pour démontrer les pures intentions de Panassac (ce qui suffit pour nous autoriser à penser qu'elles avaient été incriminées) et pour soutenir que c'était bien le doux servage de la Reine des cieux qui était célébré dans cette poésie mystique, que Raimon de Cornet, son contemporain, crut devoir prendre la plume à son tour. Ce Raimon de Cornet est peut-être la plus curieuse figure du XIVe siècle occitan. D'abord prêtre, en 1324, il devint ensuite frère

(1) On sait que dans l'œuvre de chacun de ces poètes figure au moins une poésie dont il est impossible de dire si elle s'adresse à la Sainte Vierge ou à une Dame.

(2) *Deux manuscrits provençaux du XIVe siècle*... publiés par le Dr J. B. NOULET et Camille CHABANEAU. Paris, 1888, p. XII.

mineur, c'est-à-dire moine de l'ordre de Saint-François. Pendant les huit mois qu'il passa chez lez Franciscains, il embrassa avec ardeur la doctrine de l'un des membres les plus célèbres de cet ordre, le frère Pierre-Jean Olive. Il fut inquiété et faillit même, un peu plus tard, être brûlé vif à Avignon. Il nous paraît assez significatif que Raimon de Cornet ait osé se proclamer le fidèle disciple des anciens troubadours (Peire Cardenal, N'At de Mons, Aimeric de Péguilhan) et que, tout en acceptant de chanter la Vierge en roman et en latin, il ait entendu conserver le droit de célébrer aussi les dames et de les courtiser fort librement à la manière des troubadours (et d'André le Chapelain). Si l'on en juge par ses poèmes qui ont pour sujet tantôt l'amour de la Vierge, tantôt l'amour (épuré) de la dame, tantôt l'amour mixte (ou naturel?), on est amené à penser qu'il avait implicitement divisé l'*Amour* en trois, selon l'habitude des troubadours et comme l'avait encore fait Daude de Pradas à la fin du XIIIe siècle, et qu'il le servait sur ces trois plans différents *avec trois femmes différentes*. Comme Daude, il avait une dame mystique (mais réelle) qui le *purifiait* et accroissait son *Prix* — et selon une tradition qui s'était déjà affirmée chez quelques troubadours (G. de Cabestanh, B. de Ventadour, Gaucelm Faidit) et trouvait son expression définitive chez Dante — il avait choisi pour tenir ce rôle une dame qu'il avait connue enfant : peut-être Indie de Caumont, femme de Gui de Comminges, seigneur de Lombers (pièces A VIII et A XIV ; voir Chabaneau, p. XL). Pour la désigner il emploie un *senhal* (connu des anciens troubadours, l'usage de ces *surnoms* ne s'est vraiment généralisé qu'à la fin du XIIIe siècle), qui n'est autre que la *Rose* (1), *mot qu'il prend tantôt dans sa signification propre, tantôt et bien plus souvent dans une signification métaphorique, l'appliquant dans ce cas soit à une Dame, soit à la Sainte Vierge, ou laissant incertain*, à dessein peut-être, *l'objet terrestre ou céleste qu'il entendait désigner* (2). Peut-être aussi cette rose avait-elle une signification plus « hérétique », mais nous ne saurions en fournir la preuve.

Ce qui est sûr c'est que l'*amour divin* (de la nouvelle École), l'*amour inter-sexuel épuré* ou amour du premier degré des troubadours (lequel se confondait souvent, on le sait, avec l'*amour du deuxième degré ou mixte*, très idéalisé, mais moins « continent ») et le *troisième tiers*, se partageaient de façon fort suspecte l'esprit du poète. Ce qu'était pour lui ce troisième tiers, il est assez difficile de le savoir, parce que les diverses divisions ternaires de l'amour, déjà peu claires chez les troubadours classiques, semblent s'entremêler ici et qu'elles ne correspondent pas toujours à celles que nous croyons déceler chez les Béguins. Coïncidait-il avec l'*amour n° 2* de Daude de Pradas, c'est-à-dire, à peu de chose près, avec l'*amour mixte* (différent, cependant, de celui des troubadours en ceci : qu'il prend pour objet, chez Daude comme chez Raimon de Cornet, la *jeune fille*, décidément à la mode depuis 1277, et non la femme

(1) Sur le symbolisme de la Rose, voir M. GORCE, *le Roman de la Rose*, pp. 25-36.
(2) *Deux manuscrits provençaux...*, p. XLIV.

mariée) ou, tout simplement, avec le *franc libertinage?* La pièce LI (A San Marsel d'Albeges, prop de Salas) (1) est pleine d'allusions grivoises et, pourtant, le poète y prétend aimer d'*amor fina* (vers 10) une jolie fille (qu'il trahit d'ailleurs sans scrupules). Tout cela est très compliqué et obscur. Mais nous pensons, en définitive, que les caresses (sans nul doute d'ordre *littéraire*) qu'il prodigue à la *tozeta* expriment bien ici une sorte d'amour mixte (sans le *fait*) semblable à celui que Daude de Pradas a décrit sous le numéro 2. Avec leurs amies (jeunes filles) les deux poètes prennent des privautés du même ordre, tout à fait impudiques, mais n'allant jamais (semble-t-il) jusqu'à l'irréparable : Raimon de Cornet s'endort *lies bayzan e tocan sas popetas.* Certes, la pièce en question est une plaisanterie *(trufa)*, comme sans doute celle de Daude de Pradas *(Amors m'envida e.m somo);* et peut-être le lecteur s'étonnera-t-il de nous les voir commenter avec tant de sérieux : mais au moyen âge, ce sont parfois les poèmes de ce genre qui révèlent le mieux les conceptions érotiques *systématisées.* Si le poème LI, et quelques autres de la même veine, ne nous livrent pas toutes les théories de leur auteur, ils nous renseignent du moins sur son tempérament et sa tournure d'esprit. La division ternaire de l'amour, traditionnelle chez les Provençaux, n'est jamais qu'ébauchée et sous-entendue dans l'ensemble de son œuvre, mais elle témoigne suffisamment d'une survivance incontestable des principes de l'ancienne érotique. Ce qui rend la pensée de Raimon de Cornet si complexe, c'est qu'il ne réussit pas — évidemment — à concilier l'adoration purement religieuse qu'il doit maintenant à la Sainte Vierge avec le naturalisme (inavoué) des troubadours : il les juxtapose ; c'est aussi, bien sûr, que la mystique singulière des Béguins de Saint-François vient apporter à sa doctrine des éléments nouveaux et troubles dont elle se ressent tout entière. Quand il confond dans la même *adoration* la Sainte Vierge et la dame mondaine, il nous révèle par là, comme l'a bien vu Chabaneau, *une dualité de sentiments peu surprenante chez un homme qui fut affilié à cette secte des Béguins où la mystique amenait si facilement la confusion des deux amours et où il fut souvent la source des plus étranges désordres* (2). Mais il est clair que c'est la vieille théorie provençale de l'*amour* « *pur* » qui a joué le principal rôle dans ce dérèglement sentimental : elle l'a nourri de toute la mythologie qu'elle tenait en puissance. Les Béguins de Saint-François pratiquaient, en effet, au XIVe siècle, une érotique fort curieuse qui exigeait de l'amant qu'il se plaçât volontairement dans une situation héroïque où il pût faire l'épreuve de sa vertu. Or, cette héroïcisation de l'amour a toujours été de rigueur dans l'amour provençal. Quand on y réfléchit, on voit que l'amour *pur* d'André le Chapelain et des troubadours, s'exprimant par le baiser, le contact des membres nus de l'amie, etc., supposait de la part de l'amant, s'il ne succombait pas à la tentation, autant

(1) *Deux manuscrits provençaux...*, p. 98 : la jeune fille, qui a vu le poète embrasser une rivale, se venge en lui coupant les cheveux pendant qu'il est endormi.

(2) *Deux manuscrits provençaux...*, p. XXXIX.

d'héroïsme qu'en montra jadis Socrate en couchant sans émoi auprès d'Alcibiade, sous les mêmes couvertures. Les romans chevaleresques ont souvent mis l'accent sur cette *vertu* qui caractérise le parfait amant. Dans le *Conte de la Charrette* de Chrétien de Troyes (v. v. 1282 à 85), nous voyons Lancelot refuser, pour rester fidèle à Guenièvre, l'amour d'une demoiselle très belle et très gracieuse qui lui offre l'hospitalité à la condition qu'il partage sa couche. C'est la maîtrise des passions qui passait alors pour la vertu mâle par excellence, sans doute parce que l'incontinence eût risqué d'abattre le courage du guerrier. Peut-être croyait-on, en outre, que le désir, énergiquement refoulé, dégageait une puissance surnaturelle. La chasteté — *à condition que les esprits animaux eussent été au préalable excités* — devenait une force bénéfique. Si Chrétien de Troyes avait été plus au fait des secrets provençaux, il aurait sûrement mis Lancelot dans le lit de la jeune fille : l'épreuve eût été plus concluante et plus *magique*. Beaucoup de sectes orientales pratiquent encore aujourd'hui cette magie érotique fondée sur la mise en réserve de l'influx vital sexuel. La déposition de Guillaume Roux, dans le *Liber sententiarum Inquisitionis Tholosanæ*, ne laisse aucun doute sur l'existence réelle et la diffusion parmi les Béguins d'une semblable recherche de la tentation méritoire et salutaire : *Item dixit se audivisse a quodam quem nominat quod inter quosdam erat opinio aliquorum quod non debebat reputari homo virtuosus vel virtuosa nisi se possent ponere nudus cum nuda in uno lecto et tamen non perficerent actum carnalem* (1).

Le rapport entre cet amour héroïque ou magique et l'amour *pur* d'André le Chapelain est évident : toutes les manœuvres érotiques y étaient permises pourvu que l' « *acte* » en fût exclu ; et il faut bien reconnaître — quelque signification idéalisée qu'elles aient pu recevoir chez les Béguins, et déjà peut-être chez les troubadours — qu'elles établissaient une confusion dangereuse entre la mystique et la sexualité. Car, comme il est naturel, l'expérience ne s'arrêtait pas à ce pur héroïsme : le même Guillaume Roux *dum ipsam mulierem osculabatur et amplexabatur, aliquando dixit eidem quod bene erat* magnus et placens amor dei... *Prædicta mulier eumdem in facie accusavit... dicens quod talia* (des actes beaucoup plus graves que de simples *oscula* ou *amplexus*) *docuerat eam facere et fieri ob amorem Dei et profectum animarum, et ut Deus calefaceret eam in amore Dei* (2).

Les théories de Guillaume Roux n'éclairent pas seulement d'un jour nouveau l'aspect le plus trouble de la mystique des Béguins, mais aussi l'un des mystères les plus cachés de l'amour provençal. Sans doute chez les Béguins qui allaient jusqu'à considérer le plaisir érotique comme l'équivalent — ou le gage — d'une extase surnaturelle, pourvu qu'il fût pris en dehors de l'acte sexuel normal, l'aberration était plus profonde *parce qu'elle se situait précisément dans un climat religieux*. Les troubadours ne sortaient pas, eux,

(1) Limborch, *Historia Inquisitionis*. Amsterdam, 1692. Déposition de Guillaume Roux, p. 383.
(2) *Deux manuscrits provençaux...*, p. xxxix.

d'un sain naturalisme ; leurs subtilités amoureuses tendaient — pour hypocrites qu'on les juge — à amener un perfectionnement, un progrès moral : ils partaient de l'instinct le plus bas pour le contraindre quelque peu, le changer en *passion*. Mais il n'en est pas moins probable qu'ils ont dû être conduits, eux aussi, en cherchant à *purifier* de la sorte l'instinct charnel, à idéaliser, *en fait*, diverses formes d'amour contre nature (1). Ce qui — pour revenir à notre propos initial — explique, au moins dans une certaine mesure, la condamnation portée par l'archevêque de Paris, en 1277, contre l'Érotique *courtoise*. L'amour était *hérétique* non seulement parce qu'il faisait commencer la *valeur* à la Nature, mais aussi parce *qu'il prétendait surmonter la Nature*. Aux yeux de l'Église il péchait à la fois contre Dieu et contre les lois naturelles.

Nous ne saurons jamais si Raimon de Cornet a pratiqué tous les rites de magie amoureuse qui étaient en usage chez quelques moines de son ordre. Peu importe : il s'est fait l'écho, dans plusieurs de ses poèmes, d'une mystique aussi dévoyée. Et l'on peut admettre que l'Érotique des Béguins de Saint-François — dont il résume les tendances et l'esprit général — représente, sous un certain rapport, le dernier état de l'amour provençal déjà décomposé et en voie de disparition. Dans le temps même que celui-ci, condamné par l'Église, n'offrait plus de sens pour personne, l'analyse idéale à laquelle les circonstances le soumettaient, faisait apparaître sous une lumière plus crue certaines de ses racines les plus profondes, que tant de courtoisie et d'élégance aristocratiques avaient cachées jusque-là à tous les regards. La doctrine des Béguins, réservée à un petit nombre d'initiés, peu répandue parmi les grands seigneurs et les mondains, et d'ailleurs réprimée avec sévérité, ne réussit pas à prolonger l'existence de l'*amour provençal* (qu'elle réduisait à sa seule expression *magique*). Sous le masque de ce faux mysticisme il ne put résister aux calomnies de ses détracteurs, ni à leurs attaques, parfois justifiées. Vers 1350, il n'existait plus : entre l'amour métaphysique (l'amour de Dieu ou de la Sainte Vierge) et l'amour *utilitaire* (l'amour conjugal), l'amour moderne était à inventer.

★

L'Érotique provençale a été impuissante, somme toute, à unir vraiment l'âme et le corps dans la même *passion*. Elle n'a jamais su que *purifier* l'amour en l'arrêtant au désir, en éternisant le désir. Aussi le tenait-elle éloigné de sa fin (l'*acte*), le plus longtemps possible dans l'*amour mixte* ou, à jamais, dans l'*amour pur*. Elle prétendait bien utiliser l'élan charnel, *mais elle tenait le « fait » pour destructeur de l'amour*. Pourtant elle aspirait inconsciemment, en retardant le « fait », à fonder la passion, c'est-à-dire un amour tel que ni l'âme sans le corps *ni le corps sans l'âme* ne pussent y avoir part. Au XVe siècle, le grand poète catalan Auzias March,

(1) Marcabru a peut-être fait allusion, pour le condamner, à l'amour contre nature (assimilé à la « courtoisie ») dans la pièce XIII, 41 : l'*Amistat d'Estraing natur...*

en mettant l'*union de l'âme et du corps* (chez le sujet) au principe de l'amour mixte (deuxième degré) et en lui donnant, en même temps, pour *modèle idéal* l'amour pur (premier degré), l'*amistansa pura*, n'était pas très éloigné de *conceptualiser l'état de passion*. Mais l'humanité dut attendre de longs siècles, en Occident, avant de comprendre que cet amour *se purifiait, ipso facto*, de ce qui n'était pas lui-même, et qu'il réglait *naturellement* les rapports de l'âme et du corps, *ainsi que celui de la chasteté et du plaisir*, en exigeant que le *corps ne fût point ému quand le cœur ne l'était point*. Contrairement à ce qu'on écrit parfois, ni le platonisme italien et français de la Renaissance, ni les doctrines de Descartes et de Corneille — bien qu'ils présentent, par ailleurs, de nombreuses ressemblances avec l'amour occitanien — n'ont suivi la voie tracée par les troubadours. C'est pourquoi l'on peut soutenir que la passion — issue *indirectement* des théories occitanes — ne s'est vraiment « pensée », dans *toute* son ampleur et dans *toute* sa liberté, que très tardivement; à la fin du XVIIIe siècle.

RENÉ NELLI.

Simone Weil écrit dans ses *Cahiers* (t. II, p. 315, éd. Plon) :

On ne peut pas être en fait partisan de ce qui n'existe pas. Par exemple, on ne peut pas être partisan du rétablissement de la dynastie carolingienne au trône de France. Ou partisan de la religion cathare. Ou de l'ordre des Templiers.

Pourtant la pensée de Simone Weil fut profondément influencée par le dualisme et on peut relier son œuvre au courant manichéen et cathare. Elle écrit en effet à Déodat Roché (lettre du 20 janvier 1940, in *Cahiers d'études cathares*, n° 2, p. 4).

... Depuis longtemps déjà je suis vivement attirée vers les cathares, bien que sachant peu de choses à leur sujet. Une des principales raisons de cette attraction est leur opinion concernant l'Ancien Testament, que vous exprimez si bien dans votre article, où vous dites si justement que l'adoration de la puissance a fait perdre aux Hébreux la notion du bien et du mal. Le rang de texte sacré accordé à des récits pleins de cruautés impitoyables m'a toujours tenue éloignée du christianisme, d'autant plus que depuis vingt siècles ces récits n'ont jamais cessé d'exercer une influence sur tous les courants de la pensée chrétienne; si du moins on entend par christianisme les Églises aujourd'hui classées dans cette rubrique. Saint François d'Assise lui-même, aussi pur de cette souillure qu'il est possible de l'être, a fondé un Ordre qui à peine créé a presque aussitôt pris part aux meurtres et aux massacres. Je n'ai jamais pu comprendre comment il est possible à un esprit raisonnable de regarder le Jéhovah de la Bible et le Père invoqué dans l'Évangile comme un seul et même être. L'influence de l'Ancien Testament et celle de l'Empire Romain, dont la tradition a été continuée par la papauté, sont à mon avis les deux causes essentielles de la corruption du christianisme...

Jamais il n'a été si nécessaire qu'aujourd'hui de ressusciter cette forme de pensée (platonicienne, manichéenne, cathare). »

La musique et l'amour courtois

Ce sont les « littéraires » qui écrivent l'histoire de l'humanisme; comment imagineraient-ils jamais qu'il puisse être autre chose que littéraire? Ce que nous ne savons pas n'est pas, voilà la méthode... Ainsi s'exprime, dans un livre récent, un grand historien des idées, le mieux informé de la pensée médiévale (1).

Le moyen de ne pas donner raison à Étienne Gilson quand on voit tant de lettrés érudits se perdre en vaines conjectures sur l'origine des chansons de troubadours, faute de s'aviser qu'elles sont des chansons et soumises comme telles à l'évolution de l'art musical? Car il est tout aussi vain de demander aux paroles d'une *canso* languedocienne les secrets de sa forme, animée par la mélodie, que de fonder les principes d'une histoire de l'opéra sur l'examen de ses livrets.

Que les philologues ne se sont-ils avisés plus tôt que le secret des troubadours pouvait être deviné à travers l'étymologie du mot qui les désigne? Car si le troubadour *(trobador)* est proprement celui qui trouve, le verbe trouver *(trobar)* dérive lui-même du bas-latin *tropare* qui signifie *faire des tropes*, c'est-à-dire céder au démon de la paraphrase ; imposer à la monodie grégorienne, décrétée intangible, maint ajustement hypocrite ; adapter, développer, interpoler, encadrer, substituer : toutes façons de tourner la loi. Nos troupiers les renouvellent ingénument quand ils farcissent de paroles les sonneries réglementaires que le trompette de garde enjolive, au soir des grandes fêtes, de variations ornementales infinies.

Autour du xe siècle, de Jumièges à Saint-Gall et à Saint-Martial de Limoges, le trope, parasite de l'arbre liturgique et nourri de sa sève, prolifère à ses dépens. Il envahit et déborde le champ de ses premières expériences. Il introduit en tout et partout ce climat d'exubérance et de confusion propre aux métamorphoses. Le grand souffle baroque qui avait soulevé, quinze siècles plus tôt, le dithyrambe dionysien, pénètre dans les abbayes du Val de Loire et du Limousin. A Fleury-sur-Loire, le trope *quem quæritis* suscite le premier drame lyrique du théâtre occidental. A Saint-Martial de Limoges, *Conservatoire de la musique liturgique*, selon Gustave Cohen, naîtra, au témoignage du même auteur, avec le

(1) Étienne Gilson, *les Idées et les lettres* (Vrin).

conduit, « *la poésie même des troubadours qu'ils n'ont jamais conçue que comme un son, un chant.* »

M. Jacques Chailley, pour sa part, n'hésite pas à relier les *vers* des premiers troubadours aux *versus* martialiens, compositions issues des tropes. Saint-Martial de Limoges se trouvait, au XIe siècle, sur les terres de Guillaume IX de Poitiers, duc d'Aquitaine, le premier troubadour connu. J. Chailley a pu rapprocher le seul fragment musical de Guillaume de Poitiers qui soit parvenu jusqu'à nous et la mélodie d'un *versus* de Saint-Martial : les deux textes se révèlent pratiquement identiques.

Que les troubadours aient été plus ou moins formés aux disciplines de Saint-Martial de Limoges, on en possède plusieurs témoignages dont le moins curieux n'est pas la présence de jongleurs et de jongleresses, interprètes des troubadours et qu'on voit s'ébattre au milieu des neumes dans les miniatures qui ornent les tropaires limousins.

★

La strophe sans musique est un moulin sans eau dira le troubadour Folquet de Marseille, résumant ainsi l'esthétique commune d'une époque qui entend que le poème soit engendré par la mélodie. Quand Folquet compose ce vers, il n'a pas encore renié les doctrines de l'amour courtois pour entrer en religion et se faire le bourreau des cathares. Et ce propos nous mène au nœud d'une question qu'on ne saurait trancher sans précaution : quel rapport, quelle parenté entre troubadours et cathares? Le musicien n'a pas qualité pour se faire juge du débat. Les quelques notes qu'on vient de lire n'ont d'autre utilité, ni d'autre ambition que de suggérer qu'on oriente les recherches dans une direction qui semble solliciter depuis peu les spécialistes de l'hérésie cathare.

M. Déodat Roché nous mande que le *poème sur Boèce*, premier monument de la langue occitane mis au jour par René Lavaud et Georges Machicot et *visiblement écrit par une main cathare* provient de l'abbaye Saint-Martial de Limoges. Guillaume de Poitiers, chef de la grande lignée des troubadours et familier de Saint-Martial, eut la réputation de protéger les hérétiques.

Sans prétendre à conclure, nous nous rallierons aux thèses à la fois prudentes et lucides de *l'Amour et l'Occident* en souhaitant que Denis de Rougemont et l'éminent historien de Saint-Martial de Limoges qu'est Jacques Chailley nous apportent, chacun pour sa part, de nouvelles lumières sur un mystère essentiel aux yeux du musicien et du lettré — le mystère des origines du lyrisme personnel.

ROLAND-MANUEL.

Pontus de Tyard
ou l'amour famélique

ABUSÉS par leurs préventions les érudits contemporains tardent encore à s'apercevoir que Pontus de Tyard est en France le docteur grave et subtil qui se plut à enseigner aux écrivains et aux gens de cour cette sauvage doctrine de l'amour baroque dont certains propos constants prouvent combien justes sont les idées de Denis de Rougemont sur l'éthique occidentale de la quête amoureuse.

Né en 1521, bien renté, Pontus de Tyard s'exerce d'abord aux jeux périlleux de la poésie sous la direction de Maurice Scève. Il participe aux expériences gnostiques des spirituels lyonnais. Il médite avec une rigueur obstinée le traité où un juif portugais, connu en Italie sous le nom de Leone Hebreo, essaie de percer, d'expliquer, de divulguer les secrets du pur amour. Il le traduit avec une liberté souveraine. Puis il n'hésite pas à en solliciter certains articles pour les mieux accorder à ses propres pensées. Il s'enhardit jusqu'à publier en 1549 le récit lyrique des passions qu'il endure. Son recueil d'*Erreurs amoureuses* s'enrichit jusqu'en 1555 de vers nouveaux et de confidences inédites. Ronsard et ses amis feignent de le considérer comme leur maître. Ils copient les obscures figures de sa rhétorique. Ils l'accablent de témoignages de respect. Mais ils n'entendent guère sa morale ascétique. Car ils aiment tous déguster avec gourmandise les simples fruits d'une sensualité drue.

Renonçant à les convertir Tyard se confine dans une studieuse retraite. Espère-t-il trouver dans la méditation les moyens de transmettre à une génération moins ingrate et moins grivoise l'héritage de l'École lyonnaise? Vers 1570 il se décide à séjourner à Paris. Il y rencontre des conjonctures favorables à ses desseins. Dans le fameux salon de la maréchale de Retz il trouve des auditeurs experts, des amateurs de quintessence pétrarquiste qui accueillent avec une fervente faveur le recueil de ses *Œuvres poétiques* (1573).

Que leur enseigne-t-il au cours de tant de galants et doctes entretiens? Paraphrasant avec désinvolture les dissertations de Leone Hebreo, il essaie de persuader à ses disciples bénévoles que *le Desir precede l'Amour, et apres que la chose desiree nous est ottroyee l'Amour commence et le Desir prend fin.* Mais cette condescendance aux pressants appétits de la concupiscence est en soi dangereuse. Le Désir peut refuser de s'exterminer pour faciliter

l'avènement de l'Amour. Aussi la prudente Amie ne doit-elle pas hésiter à déclarer au Prétendant qui l'importune de ses requêtes impudiques : *La delectation, laquelle ton desir cherche en moy, est au sentiment de l'attouchement duquel apres le consentement on s'ennuye le plus tost : donq avec raison je la te puis nier.*

Elle n'ignore point en effet que par suite de son excès-même le Désir tend à se convertir en félonie et en ressentiment, car *lon voit des amants, qui, ayans reçu de leurs amies les faveurs par actes amoureux et corporelz telles que le Desir desiroit, non seulement ont perdu tout desir, mais encore ont estaint entierement l'Amour voire quelquesfois converti en hayne.*

Cependant elle sait qu'elle ne peut totalement affranchir l'homme des ignobles servitudes de l'incarnation. Elle ne vise pas à abolir le Désir. Elle cherche à le transformer en une sorte de vertu vibrante et pathétique. Elle adresse volontiers à qui la fatigue et la comble de soins intempestifs ces paroles ailées : *Vrayment je ne saurois m'excuser de cruauté, tant envers toy, faisant que par la satisfaction de ton contentement tu ne m'aymerois plus, que envers moy, qui par ce moyen ne serois plus aymee. Haa certes il ne sera pas ainsi, car usant de pitié à toy et à moy je seray cause (n'accomplissant la fin de ton effrené desir) qu'un si suave Amour ne prendra jamais fin.*

Or cette pitié est plus cruelle, plus offensante, plus sinistre que la pire torture. L'Amie semble se réserver les délices de la suavité d'Amour pour accroître en elle la volupté de voir l'Amant se morfondre et souffrir.

Pontus de Tyard y consent. Il souhaite que la femme de tête dont il est l'humble vassal allume en lui mille feux quitte à dédaigner de les éteindre. Il veut qu'elle ne se dérobe pas à sa vue, qu'elle lui permette même quelques menues caresses et quelques brèves étreintes. Mais ces bagatelles dès qu'elles excitent en lui certains mouvements irrépréssibles, symptômes d'un plaisir menaçant, lui causent une terreur panique. Il ne veut pas rompre le vœu qui le lie à la confrérie des *Amoureux de l'Observance* et prend une fuite soudaine :

Le grand plaisir que j'euz de toy joüir
Feit tellement mes deux yeux esbloüir
Au flamboyer de tes vives ardeurs
Que prenant peur de trop me contenter
Content je fuz loing de toy m'absenter
Dont maintenant helas helas je meurs.

Il s'habitue à ne jamais profiter des hasardeuses circonstances qui pourraient l'engager à la contempler :

La pouvant voir mon regard je retire.

La chaîne perpétuelle d'actes manqués qui trame son existence exténue peu à peu son esprit vital :

Mais quand ma douce et cruelle Meduze
Fait à mes yeux de soy si belle montre
L'esprit vital d'admirable rencontre

Tout esperdu son devoir me refuse.
Vrayement aussi point je ne m'esmerveille
Si rencontrant tant divine merveille
Ainsi que mort je deviens froide image.

Le décor de sa vie se gèle et se pétrifie. L'objet même de sa dilection se cristallise et se rétracte. Comment oserais-je réfléchir, se dit-il,

Cette beauté tant cruellement sainte
Que l'adorant elle me devient dure?

Le désir qui précédemment gonflait ses veines d'un sang plus chaleureux l'emplit d'un flux de froid désespéré :

Mon chaud desir fut transmué en glace
Et l'esperance en bas precipitée.

Cette convoitise à la fois morigénée et entretenue par des échecs volontaires finit faute d'atteindre son objet naturel par se nier elle-même, par devenir une sorte d'absence douloureusement présente :

Combien que desir m'y attire
Je crains le bien que je desire
Desirant ne le desirer.

Bon théologien, Pontus de Tyard n'ignore pas que ces vers vantent et décrivent une condition de réprobation absolue, voire de seconde mort. Aussi est-il induit à métamorphoser l'Amour en un démon diabolique et compâtissant qui ne fait pas mystère à l'âme de ses desseins probables :

... je te veux pour tel bien tourmenter
Que tu seras heureusement damnée.

En somme plus souvent une quête d'amour est empêchée par des obstacles soit charnels soit spirituels plus elle est digne d'attention et d'estime. Pontus de Tyard se garde d'exécrer les lesbiennes dont il étudie les contrariétés pathologiques avec patience et délicatesse. Il ne se défend pas de nourrir pour leurs entreprises une secrète complaisance. Il les loue d'être fatalement séparées par une déficience physique. Il va jusqu'à leur faire hommage d'un assez long poème dont j'ai le premier indiqué l'importance : L'*Elegie pour une Dame enamouree d'une autre Dame.*

Il y glorifie leur propos de rendre un double culte à l'honneur et à la beauté : ce qui les engage à dédaigner les suffrages masculins :

L'homme aime la beauté et de l'honneur se rit
Plus la beauté luy plait plustost l'honneur perit.

Il admire la façon compétente et délibérée dont les émules de Sapho célèbrent mutuellement leurs mérites tout en déplorant

d'être les victimes d'un Amour qui se plaît à aviver inutilement leurs charmes :

Il t'enrichit l'Esprit il te sucre la bouche
Et le parler disert. En tes yeux il se couche
En tes cheveux il lace un nœud non jamais veu
Dont il m'estreint à toy. Il fait ardoir un feu
Helas qui me croira de si nouvelle flame
Que femme il m'enamoure helas d'une autre femme.

Elles ont beau prétendre que la fureur qui les transporte ne souffre pas de comparaison, elles ont beau se murmurer l'une à l'autre :

Mais d'une femme à femme il ne se trouve encor
Souz l'empirè d'Amour un si riche thresor...
Car jamais purité ne fut plus grande au Ciel
Plus grande ardeur au feu plus grand'douceur au miel
Plus grand'bonté ne fut au reste de nature,

elles ne parviennent pas à jouir sans trouble des innombrables biens pacifiques qu'elles s'offrent magnanimement. Il leur semble que les liens qui les joignent les unes aux autres restent toujours trop lâches :

Recerche en tes discours l'affection passée
Resserre le doux nœud dont estoit enlacée
L'affection commune et à toy et à moy
Et rejoignons ces mains qui jurerent la foy.

Une poignante carence qu'elles admettent sans parvenir à l'accepter les précipite à travers les chemins du monde comme un clan de louves errantes. La femme damnée devient la sœur déplorable de l'homme que l'amour baroque plonge dans un abîme intérieur.

Prisonnier d'un univers de tourments que la Parfaite Amie organise à son intention avec une sollicitude ménagère il se déprend de lui-même. Il cesse de s'appartenir. Il s'obscurcit. Il laisse la bile noire salir toutes ses humeurs. Il traverse les orages d'une manie furieuse. Et ses tortures enfantent sans arrêt de nouvelles gênes. Il est *ennemy de plaisir et de compagnie, amy de la solitude, melancholique, passionné, enceint de peines, tourmenté de l'affliction, martiré du Desir, nourri d'esperance,esguillonné de desespoir, atteint d'une sollicitude et anxiété de continuelle pensée, rempli d'angoisse au moyen de la cruauté, affligé de suspicion, persecuté de jalousie. Il est en tribulation sans sejour, en travail sans repos, tousjours accompagné de douleurs, plein de souspirs, respects, desdains et despits qui jamais ne l'abandonnent.*

Mais il accorde malgré qu'il en ait à ses douleurs réglementaires une efficacité mystique. Il lui semble qu'il traverse une suite d'épreuves purificatrices. Il agrée volontiers que *continuellement la vie meure et la mort de l'Amant vive* parce qu'il pressent que même si au terme de ces trépas successifs il ne jouit pas d'une vie véritable, du moins aura-t-il reçu entretemps l'investiture

d'une dignité suprême. Il goûte alors le seul bonheur qui lui soit accessible et profitable. S'installant provisoirement dans une situation paradoxale il répète avec la foi-confiance d'un myste qui progresse indéfiniment ce propos de Leone Hebreo, quelque peu dénaturé par Pontus de Tyard :

Ce que je trouve encore digne de plus grande admiration c'est que estant le miserable Amant languissant en tant extreme et intolerable cruauté et tribulation, il n'espere, desire, essaye ou pourchasse de s'en eslongner mais repute celuy qui par conseil luy veult donner secours son mortel et capital ennemy.

La doctrine de l'amour baroque dont Pontus de Tyard est le théoricien le plus illustre ne doit pas être confondue avec ces systèmes abstraits que fabriquent dans leur délire lucide certaines imaginations masochistes. Elle connaît durant les trois dernières décades du XVIe siècle un immense succès. Les poètes en tirent les principes d'une casuistique toujours plus délicate qu'ils parent avec patience d'exemples émotifs. Ils essaient de conformer leur vie aux âpres leçons qu'ils mettent en vers. Ils risquent des actes à la fois fastueux et pudiques capables d'attirer sur eux l'attention de tous ceux qui aspirent par les voies d'une passion rigoureusement stérile à se confondre avec les dieux dont ils sont le masque charnel. La France n'oublie les horreurs des guerres civiles que pour applaudir aux exploits d'une compagnie de paladins sentimentaux, fantastiques et sublimes.

Nos contemporains, essayant de recouvrer une fausse innocence, enfreignent avec une médiocre volupté les plus justes tabous sexuels, et se moquent de la morale amoureuse des baroques dont ils prétendent qu'elle est le comble de la gratuité et de la frénésie. S'ils essayaient d'en observer honnêtement les contenances et d'en méditer les symboles peut-être s'étonneraient-ils de tout à coup sentir en eux les gestes d'un Ange aux pennes d'acier qui s'affaire à fendre l'étui d'une grossière chrysalide.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

Baudelaire et l'amour

Pour T.

« Moi, *je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le* mal. »

On pourrait s'en tenir, purement et simplement, à cette déclaration par quoi Baudelaire s'apparente de fort près au marquis de Sade. Ce serait trop pur et trop simple. Rien n'est simple chez Baudelaire. Rien n'est pur non plus, au sens chimique du mot.

Il y a eu le temps de la pureté, le temps de l'innocence : *Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.* Ce temps n'a pas plus duré pour Baudelaire que pour le reste des hommes. Sa sensualité précoce a même probablement aggravé la crise de la puberté. C'est au collège qu'il apprend, laidement, les réalités charnelles de l'amour,

> Quand la sombre Vénus, du haut des balcons noirs,
> Verse les flots de musc de ses frais encensoirs.

Cependant cette connaissance ne se développe pas sur un terrain vacant, mais déjà occupé. Elle ne pénètre en lui que par un conflit avec l'aspiration mystique préexistante. *En ces temps d'adolescences pâles*, les livres qui le troublent le plus profondément ne sont pas les pornographies qu'on se passe derrière les pupitres. Ce sont les œuvres mêmes où s'affrontent les éléments de son propre drame, *les Natchez* et *René*, mais surtout *Volupté*,

> ce livre si cher aux âmes engourdies
> Que leur destin marqua des mêmes maladies...

Amaury résout le problème en entrant au séminaire. Mais cette solution ressemble à une fuite, cette victoire à une défaite On perçoit que l'auteur, qui se raconte, a triché. En ce qui le concerne, il est tombé de l'autre côté. Il a renoncé, pour lui-même, à la spiritualité, il y a même renoncé pour toujours.

Baudelaire sait bien qu'entre les deux extrêmes, le passage n'est que trop aisé :

> *Tout abîme mystique est à deux pas du doute.*

Mais s'il constate en lui la contradiction, il n'est disposé ni à l'amputer d'un de ses termes, ni à la concilier par un subterfuge, ni à en prendre son parti pour suivre alternativement, et *parallèlement,* comme Verlaine, l'une et l'autre voie.

Impossible pour lui de supprimer l'appel des sens. Soit, mais

il regarde les choses en face et les appelle par leur nom. Dès ses premières années il écarte les accessoires fallacieux : *En amour, gardez-vous de la* lune *et des* étoiles, *gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans, — du plus beau du monde, — fût-il écrit par Apollon lui-même!* Plus tard il sera plus brutal encore : on se rappelle ses féroces descriptions, dans les *Journaux intimes*, de l'amour assimilé *à une torture ou à une opération chirurgicale.* Il rapporte même directement à la postulation satanique *les amours pour les femmes et les conversations intimes avec les animaux.*

L'amour étant ce qu'il est, c'est-à-dire une consommation du péché, il n'est pas question de prétendre qu'on échappe à cette servitude. Au contraire, c'est seulement dans le péché que Baudelaire cherche l'amour. La première liaison qu'on lui connaît est celle de Sarah, dite Louchette, et le premier poème qu'elle lui inspire, *Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre...*, est remarquable par son effort de contre-idéalisation, morale et même physique. Cette femme, que Prarond qualifie de *belle*, et dont Le Vavasseur nous dit que

Comme Hélène elle eût fait descendre,
Au bruit des lugubres tocsins,
Et cavaliers, et fantassins,
De la Grèce aux bords du Scamandre,

Baudelaire prend grand soin de nous en faire un portrait hideux et agressivement caricatural. Comme Sade, il professe que l'amour, en raison même de sa perversion, s'accommode mieux de la laideur que de la beauté. Seulement il est clair que son jugement procède ici d'une théorie, et non pas de son goût personnel, car les femmes qu'il a chantées ont été remarquées, parfois même célébrées, pour leur splendeur plastique. Dans le cas de Sarah, la volonté d'avilissement est flagrante pour le physique, — à plus forte raison pour le moral. Avilissement des deux partenaires, égaux dans l'abjection :

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme.
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartufe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Par la suite, Baudelaire renonce à la dégradation physique de l'objet aimé. Il n'y revient qu'à la fin de sa vie, avec *le Monstre ou le Paranymphe d'une nymphe macabre*, mais on serait naïf de prendre au sérieux cette fantaisie, visiblement inspirée des *Cabinets satyriques* du XVIIe siècle. En revanche le caractère satanique de son amour pour Jeanne Duval est plus d'une fois souligné, sans le moindre déguisement :

Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : *O mon cher Belzébuth, je t'adore!*

L'allusion est d'autant plus précise que la formule finale est empruntée au *Diable amoureux* de Cazotte, récit d'une tentation littéralement diabolique.

Même les poèmes ambigus inspirés par Marie Daubrun, la *belle sorcière*, sont loin d'être rassurants. On pourrait donc croire que Baudelaire ne conçoit l'amour qu'irrémédiablement souillé par la malédiction de la chair, — s'il n'y avait pas l'épisode Sabatier.

Belle occasion de plaisanteries faciles pour les esprits fins et de pédantesques obscénités pour les psychanalystes amateurs. Pourtant rien de plus clair. L'amour que Baudelaire offre anonymement à la belle Apollonie est totalement détaché de la matière :

Sa chair spirituelle a le parfum des Anges...

Ce sont à peine des figures de style. L'objet aimé n'est ici considéré que dans une fonction angélique de protection et surtout de *réversibilité*. La dernière strophe du poème qui porte ce titre est la plus explicite à cet égard, mais elle répond très exactement à l'inspiration du *cycle* tout entier. La seule allusion à une présence corporelle ne concerne qu'une action médicatrice par une poétique référence à la Bible. Encore est-ce pour l'écarter :

David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

Étrange amour, comme on le voit, qui ne sollicite ni son accomplissement charnel, ni même la réciprocité. Son développement n'est pas moins singulier. Le dernier envoi connu à Mme Sabatier est du 8 mai 1854. Ensuite c'est le silence jusqu'au 18 août 1857, au moment que Baudelaire se démasque enfin, dans une lettre qui a pour objet principal, et avoué, de demander un service à sa correspondante, en vue du procès imminent intenté à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Il y renouvelle cependant l'expression de ses sentiments, mais en termes curieusement discrets : *Les polissons sont* amoureux, *mais les poètes sont* idolâtres... *Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respect, avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir.*

A cette lettre Mme Sabatier a fait une réponse, soit verbale, soit écrite, qui ne nous est pas parvenue, mais par laquelle il y a tout lieu de croire qu'elle s'offrait elle-même à Baudelaire. On sait que celui-ci, aussitôt après l'expérience, réplique à deux lettres passionnées de sa maîtresse par une notification de rupture, en termes à la fois tendres *(chère bien aimée)*, cruels, et visiblement embarrassés. La légende du *fiasco*, complaisamment répandue par les amateurs de sous-entendus croustilleux, ne résiste pas un instant à la lecture des passages, pourtant bien connus, des lettres de Mme Sabatier : *Je peux te dire, sans que tu me taxes d'exagération, que je suis la plus heureuse des femmes... Il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vue. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi de corps, d'esprit et de cœur* (ces dernières phrases citées par Baudelaire lui-même dans sa réponse du 31 août).

On pourrait parler de *fiasco*, mais dans un tout autre sens, très peu stendhalien : le *fiasco* de l'amour charnel, dans la mesure où il prétend *couronner* un amour spirituel : *Et enfin, enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme maintenant.*

Telle est la vraie raison de cette rupture, étonnante seulement pour ceux qui se refusent à reconnaître la nature profonde de Baudelaire. Ce qu'il demande à cet amour spirituel et purifiant, c'est une aide en vue de son *salut*. Rien de moins, mais rien de plus, ou, si l'on préfère, rien d'autre. La vraie conclusion de cette aventure, je la verrais, plutôt que dans l'initiative malheureuse de la présidente, dans l'*Hymne* que Baudelaire lui envoie le 8 mai 1854 :

A la très-Chère, à la très-Belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'Ange, à l'Idole immortelle,
Salut en l'Immortalité !

Il faut noter les termes très significatifs de la dernière strophe dans la version originale, celle de la lettre :

A la très-Bonne, à la très-Belle,
Qui *m'a versé* joie et santé,
Salut en la Vie Éternelle,
En l'Éternelle Volupté!

On sait que la volupté, dans le vocabulaire baudelairien, est un terme qui peut s'appliquer à la béatitude (« saintes voluptés », etc). Il n'y a donc pas d'équivoque sur la portée de ce quatrain, qui, avec le parfait défini du second vers, représente bien, en même temps qu'un remerciement, un *A Dieu*. Selon toute apparence cette aventure, en 1857, appartient au passé de Baudelaire, et Mme Sabatier, relevant une phrase de sa lettre, ne s'y trompe pas dans son commentaire : *Vous n'avez pas la foi! mais alors l'amour vous manque.*

Toutefois ce n'est pas l'anecdote qui nous intéresse ici. Il s'agit au contraire de traquer cet amour au moment où il se manifeste dans sa vitalité et d'en définir la nature. C'est un sentiment purement personnel et entièrement désintéressé, sur le plan de la matière. Il s'est fixé sur une femme dont le rayonnement de beauté, de santé, de gaieté, de bonheur, a été perçu par Baudelaire comme bénéfique pour son âme. Chaque poème proclame cette action rédemptrice :

... *Et son œil nous revêt d'un habit de clarté...*

... *Me sauvant de tout piège et de tout péché grave...*

... *Par l'opération d'un mystère vengeur*
Dans la brute assoupie un ange se réveille...

... *Et dans mon âme inassouvie*
Verse le goût de l'éternel.

Quant à *Réversibilité*, le poème, en place de titre, portait seulement, dans la lettre d'envoi, la dédicace *A A*. Il exprime bien,

en effet, plus exactement et plus complètement que tout autre, le message de Baudelaire à celle qu'il aime. Son imploration, qui prend naturellement le mouvement d'une litanie, n'est qu'une prière d'intercession.

Cet amour spiritualisé, qui ne demande même pas une réponse, n'entre dans aucune des définitions traditionnelles. Ce n'est ni l'Éros ni l'Agapè. L'un et l'autre sont connus de Baudelaire, même l'Agapè, semble-t-il : *Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Église a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage.* Cette dernière solution, il est superflu d'ajouter qu'il ne l'a pas envisagée pour lui-même. Parmi les nombreuses raisons qui l'en détournent, il y a peut-être celle-ci, qu'il ne s'en juge pas digne. Cette conjecture paraîtra surprenante, elle n'est pas à écarter sans appel.

L'Éros, il le considère sans la moindre idéalisation : *Ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion, — parce que je la connais, avec toutes ses ignominies.* On serait tenté de subodorer des traces de catharisme dans cet amour si complètement détaché de la matière. Cependant on n'en retrouve que le côté négatif : condamnation de la chair, qui relève de Satan. Cet amour purement spirituel n'est ni platonicien ni courtois. Il n'est pas une sublimation du désir, il ne tend pas à l'anéantissement dans le divin, il ne tire sa force ni de l'absence, ni des obstacles, ni de la souffrance, il n'aspire pas à la mort. Il est instrument de salut, en ce monde et peut-être dans l'autre, sans participation, autre que mystique, de l'être aimé. Tout au plus sollicite-t-il des prières, encore sont-elles impersonnelles, puisque Baudelaire, lorsqu'il les *implore*, ne signe pas sa requête et déguise son écriture.

Cet anonymat exclut même le *quiétisme de l'amour* que définit le Meilcour de Crébillon fils et qui lui permettrait de se livrer *à tous les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidèle.* Peut-on parler de manichéisme? Certainement pas au sens théologique du terme. Le Satan de Baudelaire n'est pas créateur, mais seulement corrupteur, selon le rôle que lui assigne l'orthodoxie chrétienne. *La* nature *entière participe du péché originel,* écrit-il à Alphonse Toussenel, mais c'est en plein accord avec saint Paul, selon qui toute la création attend, comme l'humanité, d'être elle aussi, *et ipsa*, libérée de la servitude de la corruption, et gémit comme elle dans cette attente du salut.

C'est précisément ce gémissement que nous entendons toujours dans l'expression des sentiments les plus profonds de Baudelaire. C'est l'appel suprême qu'il adresse à sa mère : *Je vous adjure au nom de mon salut.* Il ne sépare pas de sa vocation poétique l'aspiration au salut : *Âmes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde; et vous, Seigneur mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise!*

Si l'on y prend garde, cette association inattendue éclaire singulièrement le sens et la portée des *Fleurs du Mal.* Mais c'est là

une autre question. Je voulais seulement montrer que, chez Baudelaire, la forme supérieure de l'amour se ramène, elle aussi, à cette hantise du salut que je vois au centre de sa pensée et de son œuvre. Mais à la lumière du cycle Sabatier, nous allons nous apercevoir que même dans l'amour impur cette hantise transparaît par instants. L'amour le plus bas garde toujours un rôle fécondant et inspirateur :

La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
De toi, vil animal, — pour pétrir un génie?

Le seul poème adressé directement *A la Belle aux cheveux d'or*, c'est-à-dire Marie Daubrun, et nommé plus tard *l'Irréparable*, tient la même place dans le cycle de l'actrice que *Réversibilité* dans celui de Mme Sabatier. L'appel est plus tragique, mais il est de même nature. La *Chanson d'après-midi* attribue à sa dédicataire (peut-être Jeanne Duval) des vertus analogues à celles de la Présidente :

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,
Moi, je mets ma grande joie,
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,
Par toi, lumière et couleur !
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sibérie !

Même la *modiste érudite et dévote* de *Franciscæ meæ laudes* est investie de pouvoirs purifiants et rédempteurs :

Quum vitiorum tempestas
Turbabat omnes semitas,
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris
In naufragiis amaris...

Quod erat spurcum, cremasti;
Quod rudius, exæquasti;
Quod debile, confirmasti...

L'amour a donc deux visages pour Baudelaire. Dans les cas extrêmes ces visages sont incompatibles. Si Mme Sabatier s'était offerte dès 1853, on peut présumer qu'il se serait dérobé comme en 1857. A « Marie » — probablement Marie Daubrun — il avait écrit déjà : *Soyez tranquille, vous êtes pour moi un objet de culte et il m'est impossible de vous souiller.* Cependant on vient de voir que l'ambivalence n'est pas impossible. L'amour peut être à la fois satanique et divin, avilissant et rédempteur.

Il n'est pas sûr qu'un théologien puisse approuver la position de Baudelaire. Sa condamnation de la chair est trop orgueilleuse. Il échappe au péché de Melmoth, qui *refuse les conditions de la*

vie, mais il y a de l'angélisme dans le dégoût avec lequel il les subit.

D'un point de vue moins élevé, il reste à se demander si Baudelaire a connu l'amour. D'un côté, la satisfaction des sens, dénoncée comme abjecte et satanique. De l'autre, un mouvement spirituel tellement détaché de toute contingence, tellement *passif*, qu'il semble étranger à cette association sans laquelle l'amour cesse de mériter son nom.

Après tout, il se peut que la question soit mal posée. L'amour n'existe pas plus que la maladie. Il y a des hommes malades et il y a des hommes amoureux. Baudelaire amoureux manque de fraîcheur, il est trop vieux :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Il manque aussi d'abandon. Il sait bien que *l'amour veut sortir de soi, se confondre avec sa victime*, mais il sait aussi que *l'artiste ne sort jamais de lui-même*. Triste amour, toujours humilié, portant toujours le poids du péché, sauf quand il s'évade dans la spiritualité pure pour s'y volatiliser.

Et pourtant, peut-être que cet alliage de contradictions représente, en dernière analyse, ce qu'il y a de plus vrai, de plus humain dans l'amour. Si l'amour, dans les *Fleurs du Mal*, apparaît parfois sous ses traits les plus inquiétants ou les plus pitoyables, peut-être est-ce la somme de ces poèmes qui en compose l'expression la plus complète, celle qui nous touche au plus intime de notre cœur. Peut-être que le plus beau chant d'amour est ce poème du *Balcon*, où la misère de la condition humaine est comme sanctifiée par l'humilité de son acceptation :

Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles...

MARCEL A. RUFF.

« Partage de Midi » ou la Vocation de l'impossible

C'est supprimer l'Impossible que de faire naturellement ce qui ne peut pas être.
CORIOLAN.

IL n'y a qu'à me regarder pour voir à quoi j'ai donné consentement.

Cette phrase de Claudel, il importe de l'appliquer à son œuvre pour voir à quoi, tout entière, elle aussi, a *donné consentement*. Pureté, chasteté, prix extrême attaché aux désirs de la chair, et, dans le même temps, prix plus grand encore accordé au dépassement de ces désirs, voilà le nœud qui tient rassemblés tous les fils d'une inspiration dont le ciel et la terre furent les champs d'incursion coutumier.

Souvenons-nous de cette lettre adressée à Jacques Rivière, alors à peine âgé d'une vingtaine d'années. *Ne croyez point ceux qui vous diront que la jeunesse est faite pour s'amuser. La jeunesse n'est point faite pour le plaisir, mais pour l'héroïsme. Il faut de l'héroïsme pour résister aux tentations. Ne croyez pas que vous serez diminué, vous serez, au contraire, merveilleusement augmenté. C'est par la* vertu *que l'on est un homme. La chasteté vous rendra vigoureux, prompt, alerte, pénétrant, clair comme un coup de trompette, et tout splendide comme le soleil du matin. La vie vous paraîtra pleine de saveur et de sérieux, le monde, de sens, et de beauté.* Combien nous sentons ici que bat dans la poitrine de ce témoin de Dieu un cœur qui n'a pas eu à disputer vraiment avec lui-même pour savoir — quelque peine dût-il lui en coûter — que la chasteté vraiment agissante et combattante, n'est pas un alignement de l'être sur ses réserves les plus minces, mais, bien au contraire, une régénérescence perpétuelle des ressources les plus vives.

A travers un monde qui se vante d'avoir découronné l'amour de ses derniers prestiges, de l'avoir nettoyé de ses complexes malsains, le réduisant à quelque libre-échange dénué de tout mystère, où la femme peut enfin se revendiquer sexuellement libre comme l'homme, Claudel lance ses guerrières casquées. Pureté, chasteté, virginité, voilà qu'elles nous hèlent de façon pressante, ces trois vertus (habituellement simples sujets de plaisanteries de la part du vulgaire qui n'y voit qu'aveu d'impuissance), mais qui n'ont pas fini de se transmettre à nous, ne fût-ce qu'à travers les mythes, depuis la nuit des temps.

Nous pensons d'abord à Dante, et *à sa bien-aimée du premier amour*, dont la rencontre le transforme à jamais. (Ici, le héros

s'appelle *Jacques Hury* ou *Rodrigue*, et, nous ne pouvons nous le représenter qu'*intact*, comme il est dit de *Mésa* dans *Partage de Midi*.) Il y a une parenté non moins certaine, avec les poètes courtois du XIII[e] siècle qui ne chantaient pas seulement la beauté de la « Dame », mais faisaient de cette beauté la médiatrice entre le monde surnaturel et le monde terrestre, préfigurant cet *éternel féminin*, dont Gœthe dira plus tard que, par lui, l'ineffable s'accomplit (1). Enfin, n'est-ce pas à Platon et à Pythagore que nous reportent cette aspiration à la fusion céleste, et cette conquête de l'Esprit, à partir d'un périlleux voyage dans les profondeurs, comportant, en premier lieu, la mort à soi-même, qui est le propre des héros claudéliens?

En effet, si *mourir*, chez les Grecs, avait le sens *d'être initié*, c'est bien d'une mort et d'une résurrection analogue qu'il s'agit ici. A la première rencontre d'un certain visage, *compatible seulement avec la béatitude*, d'un visage *qui détruit la mort*, nous voyons ces héros quitter les calmes pacages de la médiocrité pour s'engager dans la voie de cette surnature, où plus rien désormais ne les arrêtera.

Cette vocation d'arrachement à soi-même, telle qu'elle se fait jour à travers toute l'œuvre du poète, nous serions d'abord tentés de nous demander si elle n'est pas due à une douloureuse expérience de jeunesse? Mais cette phrase de Novalis : *Le caractère, c'est la destinée*, nous fait souvenir que c'est bien plutôt l'âme qui suscite en quelque sorte les décors et les événements qui lui seront les plus significatifs et qui la révèleront à elle-même. Aussi, quel que soit le déchirement intime auquel nous devons le *Partage de Midi* et, plus tard, *le Soulier de satin*, il n'en reste pas moins que dès la première version de *la Jeune Fille Violaine*, écrite lorsque Claudel n'avait encore que vingt-quatre ans, nous trouvons déjà l'inflexible refus d'une destinée qui serait simplement humaine.

En dépit de ce rayonnement doré sur sa chevelure et sur sa chair, si doucement périssable, en dépit de cet amour pour un fiancé dont elle se sait aimée, Violaine pouvait-elle, en effet, se satisfaire d'un bonheur personnel, tout imprégné de vertus ménagères, alors que la création de Dieu attendait impérieusement qu'elle lui rendît hommage, et un hommage que nous pressentons ne pouvoir être autre que celui du sacrifice. *C'est la joie seule qui est mère du sacrifice*, dira Rodrigue plus tard. La jeune fille Violaine le sait déjà. Aussi, dans une version ultérieure, il suffira d'un lépreux s'avançant sur la route en fleur, pour qu'à son exclamation, *que je suis malheureux et que le monde est beau*, nous devinions quelle seule réponse pourra lui exprimer la beauté du monde par l'entremise d'une vierge heureuse.

(1) *Dame Esclarmonde*, disait Guillaume de Montanagol, *votre nom signifie que vous donnez clarté au monde. En vérité, que vous êtes digne de porter ce beau nom!* Et dans *l'Arbre d'amour* (XIII[e] siècle), nous voyons que, par cette recherche du divin à travers la femme, l'homme a chargé celle-ci de provoquer son éveil spirituel en répandant sur lui tous les trésors de l'amour descendant ou agapé, analogue à celui de Dieu pour sa créature.

Il y a ce besoin de l'homme avant tout qui est d'échapper au bonheur (1). Ce thème, Prouhèse le reprendra lorsqu'elle dira à propos de Rodrigue : *Il n'y a rien pour quoi l'homme soit moins fait que le bonheur, et dont il se lasse aussi vite.* Quant à Mésa, tendrait-il aussi irrésistiblement vers Ysé, si elle ne pouvait lui affirmer : *Ah! ce n'est point le bonheur que je t'apporte, mais ta mort et la mienne avec elle.* Ce refus du bonheur résonne à travers toute l'œuvre de Claudel comme le son d'un tambour voilé. C'est autour de lui que s'orchestrent tous les autres thèmes : insuffisance de ce seul monde, nécessité du vide, décelé en chaque chose pour nous relancer sans cesse vers Dieu, comme vers la seule plénitude rassasiante, rôle providentiel imparti à une forme de Beauté qui, par le chemin de la croix et du renoncement, nous fasse aboutir un jour, à la béatitude; tous ces thèmes qui traduisent inlassablement les mêmes émois, sont comme les leitmotives d'un grand ensemble symphonique et nous guident à travers un foisonnement de motifs secondaires.

L'Ode jubilaire pour le six centième anniversaire de la mort de Dante représente à cet égard un texte privilégié. Elle constitue un répertoire des principes fondamentaux qui, toujours étayèrent la pensée de Claudel. Écrite à l'âge de quarante ans, c'est comme un lieu élevé où le poète s'est arrêté un moment, pour recenser les principales lignes de force d'une inspiration immuable et accuser les similitudes de pensée qui le liaient à l'un des génies dont l'œuvre lui semblait tirer sa puissance principale de sa profonde catholicité. Le rôle de la femme dans l'économie du Salut s'y trouve fixé une fois pour toutes.

Béatrice parle :

Ce n'est pas la peine d'être belle si tu crois avec le reste que je pourrais finir.

J'ai fait dès la première fois que je t'ai vu le serment de ne plus mourir.

Et encore : *Si d'abord tu ne l'avais vu dans mes yeux, est-ce que tu aurais eu tellement besoin du ciel?*

Elle parle, et les trois grandes figures qui joueront pour les héros claudéliens le rôle de passage au-delà d'eux-mêmes, *Violaine, Ysé, Prouhèze,* ne tiendront pas un langage différent. Simplement, si Dante a confié à *Béatrice,* une fois morte, le rôle cosmique d'introductrice à la sagesse et à la connaissance de l'univers, c'est de leur vivant même que Claudel transmue ses inspiratrices en étoiles, afin qu'elles ne cessent plus d'être visibles de quelque point que ce soit de la terre.

Bien que nous puissions d'abord en douter, Ysé est aussi une Béatrice. *Colonne ronde et féminine* entre des mains qui se sont refermées sur elle, afin que soit vérifié qu'elle n'est pas le bonheur, mais seulement *cela qui est à la place du bonheur;* elle a pour rôle, à l'opposé de ses deux sœurs, de nous indiquer le mal qui surgit chaque fois que la Beauté est inférieure à sa mission qui est d'animer l'être auquel elle se révèle sans jamais se laisser elle-

(1) *Ode jubilaire.*

même, saisir. Toutes trois ont ceci de semblable qu'à l'imitation de Béatrice *(il n'y avait vraiment pas d'autre moyen que de te rompre pour t'ouvrir)*, elles agissent par effraction.

Dante nous rappelle que le pêcheur ayant perdu *la voie droite*, s'est endormi dans le monde opaque ; lorsqu'il s'éveille, vers le milieu de sa vie, il lui faut traverser la forêt obscure des sens pour reforger un libre-vouloir qui lui permettra de regagner le monde de la clarté. De même Claudel nous dit : *Béatrice, pour Dante, c'est l'amour, et l'amour dans notre vie, c'est l'élément essentiellement placé hors de notre pouvoir, gratuit, indépendant, et qui intervient le plus souvent dans notre petit monde personnel, arrangé par notre médiocre raison comme un élément perturbateur* (1).

A ce point de leur vie où sont parvenus *Jacques Hury*, *Rodrigue* ou *Mésa*, nous nous demandons en effet, tant ils sont possédés par eux-mêmes, ce qu'ils auraient bien pu offrir à Dieu. *On fait semblant de tout donner, alors qu'au fond, on est bien décidé à tout garder pour soi. Le quelque chose de si fermé et de si serré que Mésa offrait à Dieu, pour l'ouvrir, il s'y serait cassé les ongles, le bon Dieu*. Seul, l'amour, et l'amour dans la douleur, peut faire sauter la citadelle de dureté et d'égoïsme préservateur. L'homme s'éveille aux autres et à lui-même. L'amour a cet effet paradoxal de lui révéler cette totalité de l'univers, que son indifférence auparavant laissait dans l'ombre, car l'univers, désormais, c'est le terrible espace où l'aimée est absente :

Ah! le goût particulier qu'ont les choses où je ne suis pas, dis maintenant si tu ne l'as pas appris? (2) reprend Béatrice.

C'est par la douleur, semblable à la respiration même de la vie unanime, que celui qui se dépassera un jour, découvrira *le credo entier des choses visibles et l'immense octave de la création* (3).

L'important, c'est de se trouver infiniment loin de ce que l'on aime ; c'est par là que l'âme va se distendre et s'ouvrir. A l'inverse de Pascal qui affirme que *le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure*, Claudel pourra s'écrier, au contraire : *Seigneur que votre Créature est ouverte et qu'elle est profonde!* Déjà le Dante de l'Ode jubilaire priait : *Laissez-moi regarder ceci face à face, puisqu'on m'en a séparé pour que je puisse le voir*. C'est la proximité qui abolit le regard. La veille du jour où la beauté de *Violaine* doit enfin lui appartenir, *Jacques Hury* ne prononce-t-il pas ces inquiétantes paroles de propriétaire, aveugle, mais satisfait : *Vous serez si près de moi que je ne vous verrai plus?* De partout fusent vers nous des indications que l'on ne possède que ce qu'on a perdu. *Me voici*, dit *Mésa*. *à cette heure de midi où l'on voit tellement ce qui est tout près, si près, que l'on ne voit plus rien d'autre,* Tout nous confirme que plus encore que *le cric de la chair puissante*, ce sera la seule Promesse, c'est-à-dire, l'attouchement ineffable d'une proximité impalpable, en même temps que la déception d'une remise indéfinie, qui sera le véritable agent de la Grâce opérante.

(1) *Positions et Propositions.*
(2) *Ode jubilaire.*
(3) *Cinq grandes odes.*

La beauté n'est-elle pas *une promesse de bonheur?* Le désir du bonheur (et non le bonheur obtenu) voilà l'hameçon dont se servira la Providence, à travers la beauté de la femme pour haler l'homme jusqu'à Elle. Cette femme qui, d'autre part, doit demeurer *Interdite*, pour ne pas dire *Intouchable*, elle est bien plus qu'une *promesse non tenue;* elle témoigne d'une âme *détestablement qui est la clef de la mienne*, s'écriera *Mésa*, d'une âme qui est l'impérieux complément de celle qui tressaille à son passage, attendant qu'elle lui donne ce *Nom* qu'elle était seule à connaître. *Tu vois bien que nous nous servons d'une seule âme pour être deux*, murmure *Béatrice*, et *Rodrigue*, dès l'instant que voyant *Prouhèze* pour la première fois, il a cru la reconnaître, ne dira plus autre chose. Mais échanger son âme contre celle de l'autre est impossible, car il y a dans chaque âme cette part de Dieu qui reste inaliénable. Du reste, on croit ne désirer que l'âme de l'être aimé, et voilà que le corps, impérieusement, si on lui laisse sa place, exigera que cette place devienne chaque jour plus grande.

Que les véritables chastes soient capables d'être de grands luxurieux, nous en avons pour exemple ces paroles d'*Ysé : Tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme, et combien merveilleusement, avec toutes ces manières qu'elle a*

Il lui est facile de céder et tout à coup de se trouver abjecte et soumise et attendante,

Et pesante et gourde et interdite, entre les mains de son ennemi, et incapable de remuer un doigt.

Et celles-ci, prodigieuses, de *Mésa : Tu t'es livrée à ce chien, avec le fruit d'un autre dans ton sein, et le premier éveil de la vie de mon enfant,*

Se mêlait au soubresaut de la mère, toute piquée du délice d'un double adultère,

Pendant ces jours lourds que mon enfant mûrissait et que tu l'apportais à cet homme, et que tu dormais augmentante entre ses bras tout emplie des membres de mon fils.

Nous sentons bien que le monde de la chair est là, avec le crime et la folie possible, avec le : *qu'ils s'en soûlent et qu'ils en meurent!* de Pascal, qui pourrait ne plus cesser de retentir ; nous savons qu'en dépit de la volonté surtendue du héros, le monde qu'il s'est efforcé de recréer à l'image de Dieu pourrait, d'un moment à l'autre s'anéantir, et le fait qu'à l'extrémité dernière de la tentation au lieu de sombrer dans la défaite il réussit à déboucher sur la joie et la libération totales voilà qui est à proprement parler la marque même de sa surnature.

Nous pensions que tout était perdu, que le combat avait été trop cruel, et voilà qu'elles éclatent brusquement à notre oreille ces paroles retentissantes de l'hymne à saint Benoît :

Renoncer! est-ce donc si dur? à la faim, à la soif, à la mort, à l'enfer? Qu'il est doux de se sentir sûr, sûr de cette croix solide (1).

Oui, pourquoi continuer de souffrir, alors qu'il suffit enfin de s'abandonner, de se dénouer, pour connaître la joie des libres enfants de Dieu?

(1) *Corona Benignitatis anni Dei.*

Viens avec moi où Dieu seul est nécessaire
Viens dans cette liberté totale qui n'est pas celle de la terre.
Du côté où il y a plus de joie, c'est là qu'il y a plus de vérité (1).

La croix soudain nous apparaît, car elle seule peut venir à bout de *cette espèce de rage, cette espèce d'indignation contre la chose qui refuse, et qui sépare et qui dit non* (2). *La croix qui ne sera satisfaite que quand elle aura tout ce qui en vous n'est pas la volonté de Dieu détruit* (3).

Mais il nous est révélé tout à coup que la croix de *Rodrigue* avec *Prouhèze,* que la croix de *Mésa* avec *Ysé,* c'est le lieu, par-delà la mort, où ils ne cesseront plus jamais d'être ensemble, c'est le bien de la communion totale, en même temps que de l'indifférence infinie à soi-même.

Et c'est alors que, magnifiquement, on nous convie à constater enfin *l'expansion de ce Dieu,* que nous avons débarrassé de notre résistance. *Le temps de la lutte est fini;* c'est la jubilation qui devient l'héritage de l'âme délivrée. Toutes choses sont parachevées dans la richesse et le sens nouveau que leur a conféré l'héroïsme de la lutte. Guéri des vieilles démangeaisons de la gloire, Rodrigue peut enfin connaître la joie d'être l'hôte d'un monde dont on a retiré tout ce qui n'était pas Dieu. Dépossédé de lui-même, infirme, réduit à l'état de débris humain et de guenille, celui qui posséda l'Amérique et modela le monde de ses mains avides connaît la béatitude. On a mis ses *membres aux fers, ces tyrans, et il n'y a qu'à respirer pour vous remplir de Dieu.*

Ce qu'il y a d'admirable dans l'humanité de Claudel, c'est qu'elle avance sans balancier, sur la corde raide, à la rencontre de son créateur ; c'est qu'elle se meut vraiment dans l'Impossible avec simplicité. Chacun de ces héros fait songer à ce saint Barthélemy, dont il nous est dit :

On l'a tiré de son fourreau comme un sabre, et on l'a mis au vent
L'Ange ensanglanté du Seigneur et l'homme rouge qui était dedans.
Marche maintenant, on ne te retient pas! Fais trois pas, colonne de [Dieu!
Rien n'a plus prise sur toi. Tu n'as plus de surface ni de cheveux.
Apôtre vraiment nu, athlète vraiment dépouillé.
Saint vraiment circoncis de ta chair et de cela qui était souillé. (4)

Ces sommations ne s'adressent-elles pas toutes à ces athlètes de Dieu, que sont les héros de Claudel?

Vraiment circoncis de la médiocrité, nous rappelant que le christianisme bien compris ne vise pas du tout à la conservation des l'existence la plus quotidienne, mais à fournir inlassablement à la grandeur, ils préfigurent ce que pourrait être la véritable stature de l'homme qui est celle du saint.

MARIA LE HARDOUIN.

(1) Corona Benignitatis Anni Dei.
(2) *Soulier de satin.*
(3) *Partage de Midi.*
(4) *Soulier de satin.*

Vous voilà réunis...

Vous qui aimez, vous voilà réunis. Jamais le conseil, les avis des autres ne vous ont semblé aussi superflus. Vous seuls savez que vous éprouvez de la joie à vivre ensemble. O merveille ! S'il fallait que vous analysiez cette joie, vous renonceriez à en énumérer les éléments. L'amour défie l'analyse ; mais il a l'avantage de paraître à sa naissance une certitude, une force, une foi.

A ce stade, rien ni personne n'a de prise sur vous. Une immunité quasi surnaturelle vous protège. Pour mériter cette protection, vous n'avez pour bouclier que le bonheur. Vous qui vous aimez, n'avancez jamais parmi les autres (qui ne s'aiment pas) qu'en brandissant ce bouclier, en disant tout haut que vous vous aimez.

On guette les amoureux à leur première défaillance. Celle-ci s'entend à la première plainte et même au silence simplement, quand vous cessez de dire : « Nous nous aimons. »

★

L'épreuve commence à l'instant de la vie en commun. Tant que des séparations occasionnelles écartent l'un de l'autre ceux qui s'aiment, tant qu'ils éprouvent une difficulté à se rencontrer, c'est une partie engagée où le gain reste incertain.

Je veux considérer ici le couple dégagé de ce jeu un peu trompeur.

Vous voici réunis, vous qui vous aimez. Vous avez tiré sur vous la porte de votre maison. Entre vous et le monde, il y a cette porte et ces volets fermés. Mais entre vous deux, il n'y a plus rien que le mystère d'un sentiment qui, peut-être, vous a masqué dans l'éclat de son apparition une réalité dont les déçus de la vie vous ont parlé avec amertume.

Oubliez, ah ! je vous en supplie, oubliez les tristes réflexions de ceux qui n'ont pas su aimer ! Ayez la prétention de compter parmi les élus de l'amour terrestre. Exigence suprême, je le sais.

Si vous réussissez, vous aurez atteint à des joies que toutes les satisfactions vantées par les autres, acquises par les artifices du changement et les voluptés extravagantes et les caresses de la gloire ou les ressources de la fortune, vous paraîtront fades jusqu'au dégoût.

★

Dès que vous serez enfermés face à face, apprenez à vivre en liberté.

Ce ne serait pas si difficile si la condition n'était qu'il faille à tout

prix éviter l'apprentissage. Aucune erreur de mot ni de geste n'est permise. La moindre entraîne la faillite de l'expérience. C'est pourquoi tant de premiers mariages sont voués à l'échec ou à cette lente agonie qu'on accorde à un couple sous le *terrible signe des concessions.*

Pourtant quelle magie l'amour met à la disposition du cœur en ses premières flammes !

Ce sont ces flammes vives qu'il faut entretenir. Ne pas laisser la passion se refroidir, c'est affaire de tous les instants.

Si je me dis en présence de quelque autre : « Jamais je ne serai aussi bien réchauffé que par lui », je connaîtrai l'exquise et insurpassable émotion de l'amour durable.

Est-il possible d'entretenir entre *toi et toi* qui vous aimez une telle atmosphère? Vous voulez éviter que l'un ou l'autre ait la sensation qu'il pourrait découvrir *ailleurs* quelque chose de nouveau ; la loi ici est simple : demeurez, l'un et l'autre, ce que vous étiez dans le moment où vous aviez cette certitude intérieure que personne ne pouvait remplacer l'autre. *Si vous n'avez pas triché* avant de vivre ensemble, vous n'aurez pas de peine à rester tel que vous étiez.

Face à face, côte à côte, autour de la table ou dans votre lit, soyez sans déguisement. Les corps comme les âmes aiment la nudité secrète. L'amour n'a rien à cacher. Et de même que le dialogue des corps a ses repos, la conservation a ses silences.

Quand la conversation reprendra, ce sera sur le ton de la compréhension la plus parfaite. Elle n'aura besoin ni d'éclats de voix, ni de sublime pour se maintenir au diapason de l'intérêt. Chargée de tendresse, puissante elle métamorphosera en révélations ce qui ne sera que le récit ordinaire des faits et gestes extérieurs. Ce sont eux qui doivent fournir la trame de vos entretiens. Inutile de chercher midi à quatorze heures, de vouloir briller, étonner, surprendre.

De l'un à l'autre il faut se dire ce que l'on fait dès que l'on a été séparé. Les besognes accomplies, — celles du métier, — ont leur place nécessaire dans ces conversations. Il n'est de tâche qui ne soit un élément utile à la vie du couple. Je m'intéresse à ce que tu as fait, que ce soit par goût ou par obligation. Je te dis aussi ce que je fais, moi. Cela compose le roman de notre existence. Nous ne trouverons pas de héros plus sympathiques que nous-mêmes.

★

En règle générale l'amour se forme et grandit dans le secret. A sa naissance, il a besoin de mystère. Cela s'accorde mal, en apparence avec la condition essentielle que requiert l'amour du couple pour survivre : une franchise absolue entre l'homme et la femme.

Il n'est pas si commode de mettre son cœur et son esprit à nu. Les corps sont beaucoup moins réticents et leur union n'est pas un mauvais chemin pour parvenir à la communion des pensées. Forts de l'agréable sensation que chacun donne à l'autre d'être

sans cesse *avec lui*, de le comprendre jusqu'en ses contradictions, les amoureux doivent s'attaquer à la dissimulation. Il faut d'abord la dégager, l'isoler pour la rendre plus vulnérable. L'esprit s'ingénie à jeter entre deux êtres une sorte de broussaille de mots et la conversation, pour être nécessaire et inévitable, appelle constamment ce qu'on nomme les reparties. Si l'on parvient à éliminer le danger que constituent les railleries, on a les meilleures chances d'établir une route d'accès directe de soi à l'autre. On établit *la confiance*, hors de quoi il n'est pas d'amour viable.

Le couple éprouve un tel bien-être de se vouloir constamment en intime accord qu'il est de jour en jour plus nécessaire à l'homme et à la femme de se voir et de s'entretenir. Il pressent qu'il peut y avoir un mode d'existence doux, pacifique, et cependant pas du tout fade ni monotone. A voir et à entendre les autres se lamenter, crier, gesticuler ou se menacer, les bien-mariés apprennent à se méfier de la *fausse violence* qui devient vite systématique et masque la richesse de la nature humaine. La nature déjoue tous les systèmes : elle invente ; elle régénère ; et toujours reste mystérieuse. Au cœur même de la violence, elle réserve des *énigmes de douceur;* au cœur de la douceur elle nourrit souvent une volupté si vive que nul cri ne peut la traduire. On découvre des lacs et des plages merveilleusement calmes dans les cirques et les criques les plus abrupts. Dans les plaines les plus plates s'ouvrent des gouffres souterrains extravagants comme les demeures de nos fées.

Par ce difficile et doux moyen de la franchise, les époux se placent dans la position de deux pays voisins qui auraient supprimé d'un commun accord leur frontière : les échanges se multiplient alors tant et tant que les deux pays ne forment bientôt qu'une seule patrie.

Inutile de chercher à se dissimuler les défauts, non plus qu'à se traiter avec indulgence. *Aucun sacrifice à faire!* Il suffit de pratiquer simplement un art de comprendre les difficultés où le cœur a sa part aussi bien que l'esprit. Cette double et simultanée intervention renverse l'idée que l'on se forge communément de l'amour conjugal. C'est pourquoi j'insiste sur la dualité des sentiments qui le composent : il est fait de cet ensemble de *sensations* et de *jugements* qui exigent d'être exprimés et plus encore *avoués*. La confiance n'existe pas sans la confidence. L'amour se déclare. Le bonheur prend sa source dans la sincérité des aveux.

Éliminons jusqu'aux dernières traces d'une méconnaissance ou d'une ignorance de nous-mêmes, non seulement sur le plan des rapports de cœur à cœur, d'esprit à esprit, mais aussi sur celui des rapports les plus intimes des corps.

Peut-être ici conviendrait-il d'adopter un langage presque scientifique pour parler de ces conditions essentielles de l'entente des amoureux. Par un souci bien légitime d'éviter les excessives démonstrations des sens, la société a recouvert du vêtement de la honte les récits des plaisirs de la chair. On ne saurait en parler qu'à mots couverts ; on ne saurait en écrire que par allusions. Plus favorisés, les peintres du XVII[e] siècle (je pense à Boucher et à Fragonard) ont pu traduire les tentations et les ébats des amoureux sans choquer les yeux.

Dans l'intimité du couple, il n'est de pruderie ni de pudibonderie qui tienne. La franchise idéale à laquelle parvient le corps dans les jeux de l'amour entretiendra alors l'autre franchise, plus difficile à soutenir, des esprits.

Cette liberté de la chair doit aller jusqu'à la franchise absolue. La vie du couple subit sa plus certaine épreuve dans le choc des corps. J'éprouve à développer ce sujet une timidité bien naturelle, et presque une pudeur. Il ne s'agit point ici d'une honte. Non. La nature impose à certains moments la discrétion de son mystère et tous les êtres ne ressentent pas toujours cette réticence aux mêmes instants. Nous savons par exemple que les animaux se retirent de leur monde pour vivre leur mort, alors que nous, humains, en faisons un spectacle que nous souhaitons exemplaire. Cette pudeur que les bêtes mettent à cacher leur fin, les hommes la mettent volontiers à cacher leurs amours physiques. Il n'y a pas de mépris à cela, mais simplement une sorte d'obligation de nature, de mystère impérieux. Peut-être cependant est-il inutile de déclarer que ce commandement naturel est la condamnation évidente de l'acte charnel. J'y verrais au contraire sa grandeur et, pour tout dire, son attrait.

Le dialogue des sens est ici d'importance. En choisissant leurs paroles, les amants donnent à leurs sensations un essor particulier. Ce grand acte, à la fois brutal et précieux, cynique et divin, encensé et décrié, appelle le concours de tous les sens. L'entourer de ténèbres et de silence, c'est à coup sûr en diminuer l'éclat. C'est aussi peut-être en fausser la signification : la fièvre dont nous brûlons ne nous prévient-elle pas qu'un tel moment marque une pointe dans l'exceptionnel? On se perd en une atmosphère étrange. Les conventions de notre comportement ordinaire apparaîtraient bien sottes si l'on y songeait dans le feu de l'amour. Une occasion nous est ainsi offerte de nous libérer des mots, des idées, des pensées que notre raison a refoulées parce qu'elle les a considérés comme dangereux et chargés de défauts. L'instant de l'amour doit être celui de la catharsis.

Un homme et une femme qui sont parvenus à ce point se donnent l'un à l'autre une vaste marge de sécurité. Sans cesse ils touchent aux problèmes les plus graves de la vie humaine, parce que seul l'amour rend à l'être sa vraie place dans la société. Il rétablit les instincts naturels par-delà les coutumes que l'intérêt ou l'astuce ont dictées. Certes, l'homme a voulu que la femme soit son esclave et il s'est institué son protecteur. Longtemps ce fut efficace sur le plan matériel. Il a assuré à la femme sa sécurité physique en même temps qu'il préservait la sienne. Mais il est une autre assise de l'existence bien plus importante que celle-là, tout extérieure. *Je pense à cette protection, à cette assurance que la femme procure à l'homme dans l'amour.* En elle parle une divination originelle qui dépasse en valeur les raisonnements de l'intelligence la plus fine. La perspicacité du cœur prime celle de l'esprit. Et dans les heures sérieuses de la vie, l'homme le plus subtil a besoin des décisions que l'amour dicte à une femme. Voilà la vraie sécurité. A la femme appartient le privilège de la donner. Un don si puissant

expliquerait à lui seul bien des changements dans la situation des femmes.

Tel est le merveilleux circuit de l'amour : il porte en lui sa richesse. Il se fortifie dans le climat de la tendresse qu'il crée. Il chasse la méfiance. Il écarte le calcul. Il engendre la sagesse tout en élevant l'âme jusqu'à la folie la plus noble.

Je plains ceux qui ont besoin des cris de souffrance et des sentences dramatiques pour croire qu'ils ont connu le choc de l'amour. S'ils en sont restés là, ils n'auront ressenti de ce sentiment qu'une éclaboussure de violence. Illusion ! La frange d'écume à la tête de petites vagues courtes n'est pas du tout le signe des profondes tempêtes. Les lames viennent du fond. C'est alors que le capitaine et son bateau, unis jusqu'en Dieu à la vie et à la mort, jouissent pleinement de leur accord. Pour qui n'a pas été marin, il y a quelque chose de paradoxal dans cette volupté et dans ce pacte passé entre un homme et son bateau. Il y a quelque chose de paradoxal pour qui n'a pas lié son destin à celui d'un autre être, dans le rassemblement de ces deux mots : l'amour conjugal.

Que de notions bafouées ils contiennent !

D'abord celle du bonheur que l'on dit volontiers appartenir au monde des chimères et des illusions ; puis celle de l'amour si parent du bonheur et tout autant décevant ; enfin l'union dans le mariage. Et chacun ici sourit, sceptique au moins s'il ne se moque.

Comment ne pas souffrir par compassion au contact de l'ironie? Ceux qui ricanent sont si malheureux ! A la différence de ceux que l'amour habite, ceux qui en sont privés cherchent à transmettre leur dégoût, leur haine. Les autres au contraire veulent communiquer la tendresse infinie qui conduit *à la liberté intérieure.* Voilà peut-être le don le plus important offert par l'amour.

A la faveur de ce privilège, il n'est d'événement du passé qui ne s'insère ouvertement dans le présent. La jalousie n'a plus de place dans un tel comportement. Le passé réintégré dans la vie du couple, le présent se déroule sans inquiétude. Il n'y a plus de malentendus à redouter. Les forces destructrices ont été combattues à leur source. L'amour commun consume tout, vertus et vices, folie et sagesse. C'est un feu qui ne s'arrête pas de brûler. Le bonheur est fait de la chaleur que ses flammes répandent.

Pour qui se sent heureux, pour qui *est* heureux, la seule tragédie est celle de la mort. A ceux qui vivent dans le tourment, dans la souffrance, la mort peut sembler une délivrance enfin. Mais pour ceux qui ont trouvé sur la terre le royaume de l'amour, quelle autre attitude adopter que la résignation? L'au-delà ne leur apportera rien s'il ne les continue tels qu'ils se sont créés. Il y a unité du couple devant la mort comme il y a unité des amants devant l'amour.

Peut-être notre système du couple n'est-il pas la seule forme naturelle dévolue aux êtres humains. Mais nous l'avons adopté dans nos pays tempérés et la gageure ainsi acceptée, il nous appartient de gagner la partie.

Je promets à ceux qui parviendront au succès la joie et le bonheur, dans la mesure, évidemment, où notre joie et notre

bonheur se heurtent aux lois tragiques de la destinée humaine qui est d'être mortelle.

★

L'amour partagé garde toujours un caractère de fragilité, d'exigence aussi. Dès qu'un objet quelconque se glisse dans la vie du couple, cette distraction risque de lui être fatale. Or, il est une diversion, fréquente et d'autant moins évitable qu'elle est la plus naturelle de toutes : je dois parler ici de l'enfant. Sur ce point l'âme humaine reste fort sensible. Par son innocence, par les dangers auxquels il est exposé pendant les premières années, l'enfant émeut. On le respecte parce qu'on voudrait mettre en lui les germes d'un être aussi clairvoyant, aussi bon, aussi honnête que possible, et en même temps protégé contre les méchants. Chacun souhaite en faire son œuvre d'art.

Je considère ici le cas où l'enfant est le fruit de l'attrait *total* de l'homme et de la femme. En s'unissant charnellement pour tenter la merveilleuse expérience de ne faire plus qu'un en un seul, — l'être parfait, — ils en arrivent souvent à un résultat paradoxal : voulant réduire leur dualité, ils produisent un troisième personnage, qui va leur devenir chaque jour plus étranger. Lorsqu'ils se séparent, ils se retrouvent non seulement deux, comme avant, mais trois. Ce devrait être la trinité idéale, et ce n'est, presque toujours, que le commencement de la fin de leur amour. Les voici obligés de ne plus penser à eux, mais à un autre. Un tyran adorable s'est glissé entre eux. Des inquiétudes leur viennent de cet enfant ; des espoirs aussi. Pour l'élever, les méthodes du père et de la mère ne coïncident pas. Dans la meilleure perspective, les époux se retrouveront différents lorsque l'enfant, devenu homme, se libérera de leur emprise. Pendant trop longtemps ils n'auront plus eu le loisir de s'aimer eux-mêmes.

Pour ma part, je ne connais pas de couples dont l'amour ait résisté au partage imposé par l'enfant. Les plus unis ont abdiqué leur propre passion au profit de l'être qu'ils ont créé.

Voilà une des lois les plus tristes de la condition humaine. L'amour absolu, qui est le don le plus communément répandu de notre nature, devient l'apanage le plus extraordinaire, — je veux dire le plus rare ; et il est nécessairement entaché de stérilité, comme toute tyrannie.

MAURICE TOESCA.

Quelques livres sur l'amour humain

DENIS DE ROUGEMONT : L'AMOUR ET L'OCCIDENT.

Il n'a guère paru, depuis vingt-cinq ans, d'essai plus important, dans l'ordre de la philosophie morale. Les idées lancées par Denis de Rougemont ont exercé une grande influence; elles ont aussi suscité des contradictions opiniâtres, qui prouvent bien que ces idées touchaient, chez le lecteur contemporain, un point extraordinairement sensible. Les Occidentaux tiennent à leur conception de l'amour, précisément parce qu'ils en soupçonnent la gratuité et la fragilité. C'est une ivrognerie psychologique; et les ivrognes n'aiment pas de guérir.

Il est très peu probable — je le dis tout de suite — que notre race se corrige jamais de l'immense niaiserie où l'a plongée l'apologie de la passion. Tout, dans les mécanismes de la vie, tend à aggraver cet étrange vice de l'esprit. Du moins l'Amour et l'Occident *a-t-il montré que le mal naquit à une certaine époque, relativement proche de la nôtre. Ce qui, par parenthèse, ruine l'argumentation de ceux qui incriminent à cet égard le christianisme parce que, dès le début, il aurait* dramatisé *l'amour, en le liant au péché. Pendant douze siècles et plus, il y eut des chrétiens pour qui le colloque de l'homme et de la femme n'entraînait, sauf exceptions rarissimes, ni clameurs, ni délires, ni évocations d'une fatalité personnelle, en vertu de laquelle les amants seraient* destinés l'un à l'autre *de toute éternité.*

J'ajoute que, au cours des sept cents dernières années, cette extravagance fut limitée dans l'espace. Jusque vers 1900, les campagnes françaises, par exemple, ne versaient nullement dans le sentimentalisme éperdu, qui, d'ailleurs, ne s'imposa définitivement dans les villes qu'à la fin de l'ère romantique. Tout compte fait, l'exaltation amoureuse est une folie moderne, et les causes de son développement ne peuvent être séparées des circonstances qui sont en train de transformer de fond en comble notre société.

★

Il n'empêche qu'il y eut une cause première; et c'est là que notre auteur met en branle son imagination, c'est là que, partant, il prend des risques.

Malgré les précisions nouvelles qu'il apporte à sa pensée, dans cette nouvelle édition, je ne suis pas convaincu que les Cathares, ou la famille spirituelle qu'ils représentaient, soient à l'origine d'un phénomène aussi ample, aussi durable, qui doit tenir à des dispositions

profondes de l'âme occidentale. Le passage du symbolisme religieux à l'amour courtois, tel que Denis de Rougemont le dépeint, me paraît plus ingénieux que vraisemblable. Mais je ne suis pas historien; et ce n'est pas là mon propos. Il m'importe peu qu'un épisode assez mystérieux de la geste médiévale ait, ou non, déclenché indirectement les déviations qui sont apparues peu après dans la sensibilité européenne, et qui se traduisent aujourd'hui par des habitudes, par des attitudes, par un langage, d'une effarante absurdité. A tel point que nos ancêtres, aussi bien que nos contemporains d'une autre race, n'y comprendraient absolument rien. Le point essentiel, c'est que la chose est absurde.

Il est faux de croire et de dire que l'amour juvénile, comme nous l'entendons de nos jours sur notre continent, correspond si peu que ce soit à un mouvement naturel du cœur. Tristan et Yseult sont des malades; et les contradictions du mythe qui s'est constitué autour d'eux viennent justement de ce qu'il se place au moment où l'on commençait à glorifier ce qu'auparavant on déplorait. A peu près comme si, demain, on décidait que la dipsomanie est un signe d'intelligence et de richesse morale, et qu'on reprenait sur cette base l'histoire de Coupeau.

L'auteur de l'Amour et l'Occident *décrit admirablement les ravages que la mythologie tristanesque a causés dans les âmes et dans les arts, dans les mœurs et dans les croyances. L'analyse de la guerre moderne, produit de la pure frénésie passionnelle — qui a détruit l'un des chefs-d'œuvre de la civilisation : l'ancien art militaire — n'a peut-être jamais été poussée plus loin, d'une manière plus hardie et plus persuasive. En passant, notre essayiste rectifie les vues courantes concernant la Renaissance italienne, dont on a exagéré les fureurs. Les condottières, en dépit de leurs terribles moues et de leurs rodomontades, étaient des gens qui, sur les champs de bataille, ne tuaient presque personne. Et les amours de ce temps-là se distinguent, quoi qu'en dise Stendhal, par la modération, par la bonhomie. Une époque* « immorale et pacifique »? *Très morale, au contraire, si l'on voit dans une affectation systématique des sentiments le summum de l'immoralité.*

Déjà la passion amoureuse, qui pour les Anciens confinait à l'aliénation mentale, s'était ornée des plus riantes couleurs dans la littérature. Les poètes et les artistes avaient constaté que le mythe tristanesque, transposé de mille et une façons, excitait la curiosité des chalands, les jetait dans un trouble particulier, fort agréable, même quand les idées ou les images qu'on leur proposait sombraient dans la plus dégradante fausseté. Laquelle s'atténua bientôt, à mesure que les manières de sentir et les manières d'agir se rapprochèrent, comme par une fascination morbide, de l'aguichante fiction. A force de se transporter par la pensée dans un univers où les bergers mêlent toutes sortes de grands mots et de grands gestes au désir qu'ils éprouvent naïvement pour les bergères, les liseurs de romans finirent par s'imaginer que cet univers existait, et qu'ils pouvaient fort bien y paraître en personne. Que dis-je? qu'ils le devaient, sous peine de passer pour des espèces d'infirmes. Entre l'instinct génésique, entouré de ses complications ordinaires, et l'attachement qui unit les époux,

les brouillards enchantés de la passion s'insinuèrent. Cela fit une seule sphère, arrangée de telle sorte que la conjonction corporelle, même sous ses formes les plus insignifiantes et les plus furtives, se prolongea, expressément ou virtuellement, dans la perspective matrimoniale, jusqu'à l'on ne sait quelle éternité emphatique, qui plane même sur les privautés qu'un commis-voyageur prend avec une servante d'auberge.

Un tel mirage peut sans doute aiguiser le plaisir physique, mais au prix d'une dangereuse et avilissante duperie mutuelle.

★

En tout cas, depuis un bon siècle, il est bien entendu que chaque louvenceau, à tout le moins, doit avoir son roman. Aucun adolescent rêvant à l'existence qui l'attend ne manquerait d'y mettre, pour commencer, une idylle tour à tour convulsive et roucoulante, qui engage la destinée et conduise, soit au conjungo, considéré comme une tristanerie à perpétuité, soit à quelque tragédie décorative. Et les plus graves théoriciens adoptent, les yeux fermés, cet idéal plein d'artifice. Voyez les anathèmes et les marques de dégoût qui sont toujours adressés au mariage de raison, *usage fort judicieux, mais insupportable à la sensibilité contemporaine, parce qu'il fait abstraction de la petite comédie préliminaire, où les futurs époux jouent, sur un scénario invariable dans ses grandes lignes, les rôles de Juliette et de Roméo!*

Denis de Rougemont montre donc comment la mode de la passion obligatoire a corrompu la plus audacieuse et la plus nécessaire des institutions sociales : le mariage. Mais peut-être l'auteur de l'Amour et l'Occident *aurait-il pu insister davantage sur le bizarre mimétisme qui a poussé toute une race à singer, de plus en plus, les comportements des héros imaginaires, en proie à ce qui avait toujours passé pour un funeste égarement. En s'étendant des nobles aux bourgeois, et des bourgeois au peuple, les mécanismes de l'amour conventionnel se sont dégradés lentement; la* passion pour tous *s'est faite plus fade ou plus brutale, oscillant entre le fait divers sommaire et le sentimentalisme bêlant. Et, tout de même, les formes artistiques et littéraires, qui, alternativement, reflètent cette dérisoire parade sociale et l'exaspèrent.*

*Songez au déluge de pâmoisons, d'extases, de fausses promesses, de vains regrets, de protestations contre le sort, de douceurs et de langueurs sirupeuses, qui nous submerge, dans un monde où les titres des journaux, les chansonnettes, les films, la publicité du type gluant, la mauvaise musique, l'imagerie de « vedettes » aux yeux blancs, le théâtre pleurnichard, frôleur ou gaulois, viennent de toutes parts à la rescousse du roman. Car le roman français, avant tout, est l'histoire d'un homme et d'une femme qui s' « aiment ». Même les plus originaux, les moins conformistes, Proust, Chardonne, Montherlant, se gardent de mettre en doute l'*essence *de ce sentiment mystérieux, qui a ses lois, ses rites, son vocabulaire, strictement définis. Pendant deux cent pages, Yves s'interroge : ce qu'il éprouve pour Janine est-ce bien de l'amour?... Ainsi le chimiste se demande si tel liquide*

est bien de l'acide sulfurique. Question singulière. En principe, il y a autant d'amours que d'amoureux; en pratique, tous les amoureux se copient les uns les autres, d'après une représentation, partout reprise, confirmée, louée, ornée, de l'amourtype. Il suffit qu'elle caresse les gens, qu'elle fasse vibrer en eux certaine fibre.

A présent, on voit jusque dans les hameaux les plus reculés apparaître cet amour-là, parce que le cinéma, la radio, la presse, le livre à bon marché, les cartes postales, et tout ce qui s'ensuit, en ont étendu l'empire. Longtemps, les paysans ne connurent pas de milieu entre le désir sexuel et l'affection conjugale. Mettons à part les coups de passion, comme il y en a partout un peu, autant que de fous et de meurtriers; et l'un n'empêche pas l'autre. La thèse rougemontienne selon laquelle le mythe amoureux provient d'une survivance païenne en milieu chrétien, s'accorde mal avec ce fait, puisque ce sont les pagani *qui se montrèrent les plus réfractaires au mythe. Tout donne à penser que celui-ci ne cessera point de se substituer à la réalité, avec des résultats, sur le plan esthétique, qui furent salutaires au début, comme il en est de toute mythologie poétique, mais qui n'ont pas tardé à se gâter et à s'alourdir, tandis que s'établissait dans l'esprit occidental un climat d'imposture, sinon — risquons le mot — de* cornichonnerie *fabuleuse.*

★

Pour nos descendants, il n'y aura plus décidément qu'une sorte d'amour, — auquel il faudra rapporter pareillement le caprice charnel, l'émoi sentimental, l'attachement que forme entre deux êtres une longue expérience de la vie commune, choses quasi sans rapports entre elles.

On devrait dire aux gens : « Vous me causez un peu de trouble, parce que je suis jeune et que vous êtes là »; on leur dit : « Je vous aime à jamais et à en mourir. » Au mieux, deux fiancés pourraient se déclarer l'un à l'autre : « Nous nous plaisons assez. Il y a de bonnes chances pour que notre union soit réussie et même, qui sait, pour que nous finissions par nous aimer. » Toute disposition, tout discours, qui vont au-delà des bornes fixées par cette formule relève de la passion véritable, fort rare — ce qui rend bête et méchant, *la définissait Jules Lemaître — ou de la singerie, consciente ou inconsciente. Faisons encore, pour ne rien omettre, la part d'un cas peu fréquent : le légendaire et fallacieux coup de foudre contient* parfois *un pressentiment de l'amour authentique, c'est-à-dire de l'attachement conjugal. Cette exception confirme la règle : l'amour, tel qu'il est conçu dans les romans et célébré par les poètes, n'existe pas. Il est non pas à réinventer, comme disait Rimbaud, mais à désinventer.*

En attendant, un faux semblant le remplace, qui se conforme à diverses convenances, fruits d'une imagination déjà séculaire, et qui y puise assez de force pour faire souffrir et mourir ceux qui s'y livrent. Normalement, *il y aurait, dans la jeunesse, un très petit nombre d'amoureux passionnés (à soigner et à surveiller de près) et un très grand nombre de garçons et de filles prêts à se prendre d'un intérêt superficiel, à peu près pour n'importe qui (les vrais sentiments, quand ils viennent, viennent plus tard).* En réalité, *il y a au minimum « une passion par tête », parce que c'est l'habitude.*

Un tel débordement d'affectivité aberrante complique, dévie, use et abaisse la vie; mais l'occupe, lui prête passagèrement une espèce de sens, suscite autour de chaque créature, au moment qu'il faut, un bouillonnement dont elle est le centre. Puis elle se retrouve hébétée, dans une société dont le climat diffère totalement de celui qui enveloppait la décevante aventure. Tous les romans d'amour finissent bien; toutes les amours finissent mal. Parce qu'elles ont commencé par mentir.

★

Telles sont les réflexions auxquelles donne lieu, chez un profane de l'érudition, cet ouvrage riche de pensée, de science, de jugement, et qui propose à la critique psychologique des fondements si solides que même l'écroulement des conjectures historiques dont il est comme fleuri ne l'ébranlerait pas.

(Éditions Plon 1956). ROBERT POULET.

PAUL SCORTESCO : AMOUR QUI ES-TU.

JEAN GUITTON : ESSAI SUR L'AMOUR HUMAIN.

ROBERT POULET : NUPTIAL.

SI la littérature de *l'amour est probablement la plus riche qui soit, il est singulier et significatif que la littérature* sur *l'amour — je veux dire : celle qui prend l'amour, non plus pour source d'inspiration, mais pour thème de méditation — soit d'une insigne pauvreté. L'amour a inspiré, n'a sans doute pas fini d'inspirer, par centaines, des écrivains, romanciers, poètes, dramaturges, dont beaucoup eurent du génie et de qui le génie, ou au moins le talent, trouvèrent là le plus puissant des catalyseurs. Par contre, on a beaucoup moins écrit sur l'amour, et surtout beaucoup moins de choses sensées, que sur n'importe quel autre objet. Tout se passe comme si les plus lucides des moralistes, les plus pénétrants des psychologues ou des philosophes se trouvaient pris de court lorsqu'il s'agit pour eux de voir clairement l'un des problèmes essentiels, l'un des aspects fondamentaux de l'aventure humaine, savoir : les rapports physiques et spirituels (et leur interdépendance) entre les êtres, sous leur forme la plus concrète et la plus complexe à la fois.*

Tout se passe comme si ceux qui, d'aventure, s'y emploient se trouvaient, au départ, obérés par un certain nombre de postulats ou de tabous qui, par la suite, enlèveront toute valeur démonstrative à leur entreprise. Procéder par affirmations dans un domaine où s'imposeraient d'abord la recherche des causes et l'analyse des effets n'a jamais été, que l'on sache, d'une extrême efficacité. Or c'est ce que font la plupart des essayistes *de l'amour, tenant pour donnés et pour admis* a priori *ses origines, ses formes, ses manifestations et ses buts*

essentiels, et les jugeant en fonction d'un système (psychologique, moral, religieux) alors qu'il s'agirait plutôt d'analyser et de remettre en question ces a-priorismes *mêmes. Et, pour commencer, l'énorme confusion engendrée par l'usage d'un mot unique* (l'Amour) *pour définir au moins trois ou quatre sentiments ou instincts sans commune mesure, puisque l'*amour *désigne tantôt un élan du cœur et tantôt une impulsion physique, tantôt un choix de l'esprit et tantôt un délire de l'imagination.*

A ces pièges, les écrivains chrétiens n'échappent pas plus aisément que les autres. On s'en avise en lisant par exemple un ouvrage comme celui de Paul Scortesco : Amour, qui es-tu (1)? *Quelques vues originales, voire profondes (notamment sur l'amour* oblatif) *y sont constamment noyées dans un flot de truismes et de pétitions de principes, et exposées d'ailleurs dans un style dont le lyrisme jaculatoire ne s'accorde guère avec le dessein de l'auteur. Par contre, on ne saurait assez se réjouir de voir Jean Guitton rééditer son remarquable essai sur* l'Amour humain (2), *augmenté de deux études sur* les Relations de famille *et* le Démon de midi. *Voilà sans doute, avec ceux de Denis de Rougemont* (3) *et d'Ignace Lepp* (4), *l'ouvrage d'inspiration chrétienne le plus pénétrant qu'on ait lu sur l'amour. Jean Guitton ne manque pas de souligner, comme nous le faisions plus haut, l'équivoque née du langage, dès l'instant où l'on parle de l'amour :* Si le désir — *écrit-il* — a reçu un nom (EROS) et l'amitié (PHILIA), l'amour de l'homme pour la femme sera longtemps innommé et il le demeure en quelque manière encore, puisqu'il n'a pas de nom qui lui soit propre. *On devine que cette remarque préliminaire, si rarement faite, amène l'auteur de* l'Amour humain *à entrer dès le départ dans l'analyse des nuances et des formes différentes, parfois antinomiques, que peut prendre l'amour. Cette analyse est essentielle. Elle est ici menée avec une rare rigueur, même si c'est dans l'éclairage unique du christianisme — forcément limitatif.*

Pour compléter cette rapide recension des ouvrages récents consacrés à l'amour et à ses problèmes, il faut mentionner l'essai de R. Buytendijck sur la Femme (5), *que l'on a présenté comme une réponse catholique à Simone de Beauvoir, mais qui contredit moins qu'il ne commente* le Deuxième sexe — *et le recueil posthume des pensées et réflexions de Lise Lamarre,* Gouttes de lumière (6). *Dans ce dernier ouvrage — où sont effleurés bien d'autres sujets — on trouvera moins des vues originales sur l'amour que de brèves notations invitant à la méditation. Une certaine naïveté n'en est pas toujours absente. Par exemple, si elle note que* la justification de l'amour, c'est sa durée, *Lise Lamarre écrit aussi que* l'amour-passion périrait d'être justifié — *sans paraître s'aviser, précisément, que cet amour-passion se condamne par là-même aux yeux de l'esprit et qu'il y a une absur-*

(1) Éd. de la Colombe.
(2) Éd. Fernand Aubier.
(3) *L'Amour et l'Occident*, éd. Plon.
(4) *La Communication des existences*, éd. de la Colombe.
(5) Éd. Desclée-De Brouwer.
(6) Librairie Académique Perrin.

dité essentielle à donner le même nom à deux mouvements du cœur *s'excluant l'un l'autre, se contre disant dans leur principe même. Car c'est toujours à cela qu'il faut revenir, c'est toujours là qu'est le nœud du problème : entre l'amour-passion et le* véritable *amour, il n'est point de commune mesure, et seule une complaisance du langage (ou une aberration de l'esprit) les fait associer et, parfois, confondre* (1)...

S'il est vrai que l'amour-passion — ou amour imaginaire — *n'est qu'une idéalisation, une* sublimation *aberrante du désir se refusant à voir dans son assouvissement sa véritable fin (c'est-à-dire à la fois son but et son terme), s'il est vrai d'autre part que le libertinage, qui ne recourt au langage et aux gestes de l'amour qu'après les avoir vidés de leur contenu, peut donc être défini comme l'amour* moins *l'amour — quelle place, quelle part sont alors celles du désir et du plaisir physiques dans l'amour* digne de ce nom?

Le désir sensuel est en soi chose extrêmement fruste et sommaire, expression d'un instinct élémentaire du même ordre que la faim ou la soif. En l'associant à un mythe — l'amour-passion — l'homme l'a sublimé, *au point de perdre conscience que la passion amoureuse n'est pas autre chose qu'une* fixation *arbitraire de cet instinct sur un objet précis. Pour user encore du langage stendhalien, c'est la* cristallisation *passionnelle qui, par une sorte de catalyse simpliste, fait d'un appétit indifférencié l'expression d'un choix ou d'une fatalité, transforme un objet de désir en un objet d'*amour.

Il apparaît par contre que, dans l'amour authentique, dans l'amour sans passion, le désir et le plaisir physiques sont non pas accessoires, sans doute, mais contingents. Qu'ils sont, si l'on veut, l'incarnation et un mode d'expression entre autres *d'une communion plus profonde avec l'Autre. Qu'ils sont un peu à la vie affective ce que la poésie ou la prière sont à la vie spirituelle. Voilà, me semble-t-il, ce*

(1) Citons une note de Gérard Caillet qui insiste, plus que ne pouvait le faire Claude Elsen sur l'ouvrage de Lise LAMARRE, *Gouttes de lumière,*

Si l'on ne savait qu'elle en envisageait elle-même la publication, on croirait, en lisant les *Gouttes de lumière* de Lise Lamarre, violer l'intimité d'une âme. Mais c'est peut-être sa grandeur secrète que d'avoir, jour après jour. jeté ces notes sur le papier avec cette absence de pudeur (qui n'a rien à voir avec le manque de délicatesse) que confère la recherche continuelle de la vérité.

N'allez point en déduire qu'il y a dedans de la fadeur et de la sucrerie. Rien de conforme ni qui se veuille conforme. Au contraire, des mots, des traits justes, de l'ironie même, un peu désespérée d'avoir tant de prise, et si facile ! Le dégoût, — non : la peine de constater les médiocrités. *Exemple : « A tous ces petits foutriquets qui nous encombrent de leurs élucubrations poétiques, qu'on demande donc cent pages de leur prose, on sera fixé. »* Jules Renard corrigé par Édouard Schuré ! voyez quel curieux mélange cela fait...

Un rien pourtant suffit à faire céder ces défenses : des feuilles mortes, la lune sur la route... Poète? sans doute, mais sensibilité, surtout, qui ne demande qu'à s'attendrir. Non seulement les cieux, mais les sols racontent la gloire de Dieu. Et c'est là qu'apparaît la meilleure part de Lise Lamarre : sa volonté de salut pour elle et pour le monde. *On n'a pas plus le droit de tout dire que de tout faire,* disait-elle. Elle n'était jamais lasse de chercher comment mieux dire et de quelle façon mieux faire.

Lucide, avec cela, elle se jugeait sans illusion : *Je suis trop perdue dans*

que tend à traduire Robert Poulet dans son livre Nuptial (1), *qui a pour fin* de décrire et d'exalter l'amour physique dans le mariage, considéré comme une source de bonheur, comme une cause d'enrichissement moral et comme une matière d'art. *L'auteur prend position, avec une conviction farouche, contre tout* érotisme *limité à lui-même :* Les jeux de la chair, en eux-mêmes, ne sont rien... S'y livrer sans le secours de l'amour vivant, sans l'immense appoint des rêves, des attachements, des souvenirs, à mille lieues des souffles spirituels et de la charité par excellence, il n'y a pas de pire gâchage... Sur les corps mal engagés dans l'univers sensuel, le feu spirituel ne s'allume plus. Ils sortent de la zone du miracle. La chair toute seule est comme le sommet d'une montagne engloutie. *Et les deux cent cinquante pages de ce livre apparaissent comme une illustration de cette idée, aussi éloignée du sensualisme païen et panique de D.-H. Lawrence que de l'érotisme glacé de l'*Histoire d'O. *Robert Poulet a fait là, et tenu, une gageure difficile. Son livre tient davantage du poème d'amour — à la manière du* Cantique des Cantiques — *que du roman, encore qu'il emprunte à l'esprit de celui-ci son exorde et sa péroraison : les premières pages de* Nuptial *relatent avec une extrême délicatesse de touche les retrouvailles de deux époux séparés par les trois années de captivité qu'a subies le héros; les dernières décrivent avec une rare discrétion le bouleversement secret, le risque grave que représente pour leur étroite communion l'apparition, entre eux, de l'enfant qui en est né. Entre temps, nous avons écouté les accents d'un fervent épithalame où, chose rare et qu'il faut souligner, le langage de la passion, mis au service d'*autre chose *que la passion, s'emploie à répondre à la question que nous posions implicitement au début de ces lignes : le désir, le plaisir physiques et l'amour digne de ce nom sont-ils choses compatibles?*

CLAUDE ELSEN.

le détail... Je ne vais guère à l'essentiel. Et son journal intime — on pourrait dire : son journal métaphysique — n'était peut-être qu'un moyen de se défendre des divagations en les consignant par écrit. Ce qu'elle souffrit pourtant dans son corps nous n'en voyons guère de trace ; en même temps nous trouvons le reflet de tout ce qui blessa son esprit : parce que là était le principal.

Elle eut sa vie publique, elle fut romancière, poète, journaliste. Le meilleur d'elle-même elle le cachait peut-être dans ces notes où se trouve la définition qui lui convient le mieux mais qu'elle n'eût jamais osé adapter à son personnage : *Il y a des entraîneurs de l'esprit et des entraîneurs d'âmes. Il y a des êtres marqués pour ravitailler de divin une humanité qui s'enfonce dans la matière.*

GÉRARD CAILLET.

(1) Éd. des Deux-Rives.

Complétons ces analyses de quelques ouvrages récents sur l'amour humain par un dialogue avec Jacques Chardonne — dialogue pour une part improvisé, mais qui, si approximatif soit-il, parle souvent assez fortement et avec un grand sens, simplement parce qu'au cours de sa carrière de romancier, Chardonne s'est appliqué à décrire l'amour conjugal librement, sans que l'interprétation émousse le dramatique des faits : on connaît vraiment un état divers comme l'amour, lorsqu'on n'oublie jamais la moindre péripétie, ni le cours et la nature du plus petit sentiment. Ce dialogue avec Pierre Sipriot porte sur *Romanesques* (cf. *Œuvres complètes* de Jacques Chardonne, édit. Albin Michel, t. V.)

P. S. — *Le mot* Romanesques, *dans la littérature, désigne, d'une manière précise, l'amour passionné de l'homme et de la femme, quand il se développe en dehors des liens du mariage. Pourquoi avez-vous donné ce titre à un roman où, au contraire, vos deux personnages, Octave et Armande, ne se donnent aucune liberté vis-à-vis du mariage? Est-ce pour exprimer cette pensée — qui vous est familière — que le couple le plus stable, le plus uni, est sans cesse menacé, qu'il doit, lui aussi, passer par des époques de transition, de renouvellement, comme les passions les plus orageuses?*

J. C. — L'amour veut l'union de deux êtres. En général, cette union s'appelle le mariage. Le drame de l'amour, car l'amour est toujours un drame, tient, le plus souvent, à cette union téméraire.

P. S. — *Si les romanciers de l'amour, presque toujours, ont préféré à l'étude du sentiment, dans sa forme définitive et légale, le sentiment en état de crise et d'insurrection sociale, c'est parce qu'ils ont cru que le mariage, dans sa lenteur et sa régularité, comportait moins d'aspects de trouble, de dissociation, donc moins d'excitation pour l'esprit ou le sentiment; croyez-vous qu'ils aient fait fausse route?*

J. C. — Je vous l'ai dit, je crois que c'est dans l'union étroite des êtres que le drame de l'amour atteint son intensité extrême.

P. S. — *L'idée fondamentale de* Romanesques, *c'est que la femme et le mariage jouent, dans la vie de l'homme, un rôle très réel et très formateur.* Par une femme seulement, *dites-vous,* on adhère à la vie, on saisit un objet réel, on connaît la beauté, on a une raison d'être. *Et, en effet, dans votre roman, Armande est une égale, une interlocutrice très intime pour son mari qui, de son côté, trouve dans le mariage* une source vive d'humanité. *N'y a-t-il pas là une énigme, ou tout au moins une nouveauté, dans cette équation que vous établissez entre la* grande vie *et le* mariage — *cet état de mariage dont Nietzsche nous dit qu'il est* éternellement ennuyeux, *tandis que la plupart des romanciers ignorent complètement l'amour conjugal, s'intéressent moins à l'amour senti comme un accord éprouvé par la durée et qui donne confiance en l'avenir, qu'aux excitations ou aux élans du désir?*

J. C. — L'amour conjugal, je ne sais pas ce que cela veut dire ; en tout cas, il ne m'intéresse pas. C'est une affaire pour les sociologues. C'est à l'amour que je m'intéresse. Une révolution s'est produite dans les mœurs, et elle n'est pas ancienne, quand Tristan a voulu épouser Yseult et que le divorce l'a permis. On a prétendu établir le mariage sur l'amour, voilà le drame. C'est-à-dire dans la durée, et exposé aux orages qui viennent de la divergence des natures, des caractères. Mais si l'amour ne veut pas, ne tend pas à résoudre cette dramatique antinomie, il n'est rien. Il puise sa force dans cette union audacieuse de deux vies, et là s'enrichit beaucoup ; ou bien il échoue. Dans un beau livre (1) du philosophe Jean Guitton, je trouve cette phrase : *Tout se passe comme si le couple Homme-Femme, le couple pensant et aimant, était au fond ce que l'univers prépare à travers bien des détours.* Est-ce un nouvel humanisme? Je ne sais. C'est, pour moi, le problème essentiel.

P. S. — *Dans votre œuvre, vous avez pourtant réconcilié le mariage et l'amour courtois : je veux dire que, dans la plupart des romans d'amour — je songe au* Lys dans la vallée *ou à* Dominique — *l'héroïne est partagée entre une soumission à la loi morale, qu'elle satisfait dans le mariage, et un respect du sentiment qui va dans la direction de l'amant idéal. Mme de Mortsauf meurt de cette double fidélité et l'héroïne de* Dominique, *Madeleine, s'épuise dans ce partage. Pour vous, au contraire, l'amour et le mariage forment un monde clos, unique; l'attirance des sexes ou des cœurs se change en un attrait fixé sur une seule personne, attrait où la volonté et la création jouent évidemment un grand rôle. Comment s'accomplit cette création?*

J. C. — L'amour qui est fait en partie de la distance entre les êtres, et que les obstacles aux rapprochements exaltent, est sans doute le sentiment le plus vif et prend le nom de passion ; sa peinture remplit la plupart des romans ; du moins jusqu'à l'année 1914. Il y entre une bonne part d'illusion. Un autre amour est fait de l'union intime et prolongée de deux êtres, amour que même le temps augmente ; cet amour-là mérite autant de considération.

P. S. — *Comment jugez-vous les romans où l'amour est délié du mariage? Je pense, par exemple, au* Lys dans la vallée.

J. C. — L'amour hors du mariage, c'est le plus ardent ; le plus facile à peindre pour les romanciers ; ils n'ont qu'à inventer. Si le romancier a du talent comme Balzac, il sera toujours compris du lecteur ; ce sont des peintures qui répondent aux rêveries les plus répandues.

P. S. — *Vos deux personnages, Octave et Armande, peuvent former un couple comblé, pourtant leur vie, dites-vous,* est une tension constante qui peut ressembler à de la souffrance. *Dans un amour surhumain, Armande a usé ses forces, et Octave, de son côté, souffre de sentir, chez sa femme, cette usure qui enlève à l'amour son animation et à la beauté féminine ces nuances du caractère qui ne sont*

(1) Jean Guitton, *Dialogues avec M. Pouget* (éd. Bernard Grasset, 1954).

portées à leur plus haut point que dans l'exaltation du bonheur. Si nous résumons ce conflit, il semble que votre héroïne, dans l'amour, se soit sacrifiée jusqu'aux limites du pur amour, du dévouement; Octave, au contraire, s'il a, lui aussi, donné beaucoup, c'est d'une manière plus négative : en luttant contre sa nature d'homme, naturellement entreprenante, vouée aux réalisations, à la conquête. En somme, dans le mariage, la femme se dévoue, *et l'homme se* sacrifie. *Est-ce là votre idée de l'opposition qui existe entre l'amour chez la femme et l'amour chez l'homme?*

J. C. — Vous dites : *la femme se dévoue, l'homme se sacrifie;* c'est une jolie et profonde formule qui mériterait d'être retenue. Je vous disais : *l'amour hors du mariage, c'est le plus ardent;* je me laissais entraîner par la tradition. En vérité, j'ai vu la passion surtout chez des épouses; l'amour s'accroît dans l'entière possession par l'exigence toujours plus raffinée et impérieuse de la fidélité; elle se complique des nuances du caractère, de l'âge et du rythme accidenté de la nature physique.

P. S. — *On a souvent dit que la femme est ambiguë. Votre héroïne subira cette loi d'indépendance et d'excentricité. Après avoir voulu être une sainte de la dévotion conjugale, Armande sera tentée de devenir une pécheresse. Mal à l'aise dans la vie quotidienne, accablée par un bonheur trop tranquille, elle va retrouver une nouvelle jeunesse en s'attachant à un jeune garçon qui devient l'hôte turbulent de la maison.*

Bien qu'il soit fort tranquille, au fond, sur la conduite de sa femme et la sécurité de son ménage, Octave met tout au pire. Il s'abandonne à la jalousie. Jalousie d'ailleurs fort précise, puisqu'elle se fixe tout simplement sur cette indépendance, cette volonté obscure de la femme, un peu trop libre au gré des réactions de sa sensibilité. Ainsi, que le couple clos et suffisant retourne un instant au monde, tout s'écroule dans ce fragile art de vivre qu'est la vie à deux! Et le désespoir vient de l'homme comme s'il était moins confiant, et par-là plus attaché à tout ce qui rassure : le calme, la sécurité. Croyez-vous que l'homme, dès qu'il ne sent plus étroitement la dépendance de la femme, se laisse aller ainsi au plus total pessimisme — pessimisme dont la jalousie est une riposte?

J. C. — La confiance est absolument nécessaire à la vie du couple. La confiance suppose des êtres raisonnables. Mais l'amour et la raison ne font pas très bon ménage. Dès que l'on s'aime, tout est compliqué.

P. S. — *Comme* Claire, Romanesques *se termine par un dénouement brutal : Octave tente de se suicider, mais finalement, là encore, la vie et ses nécessités reprendront leurs droits. Le couple tout près de se défaire, sera aussi tout près de se reconstituer, et ce qui s'affirme à la fin de ce beau et tragique roman, c'est le rythme de la vie.* Ils ont manqué d'aborder l'un et l'autre dans l'infini, *dites-vous*, le soir où ils ont voyagé l'un et l'autre aux rivages de la mort. *Ce qui est étonnant, c'est que vos personnages ne jugent pas leur aventure, et même ils l'oublient, comme si leur malheur ne pouvait*

les atteindre, laisser une empreinte. Est-ce là, chez vous, une attitude devant la vie?

J. C. — Oui, il y a des êtres que l'amour expose à tous les malheurs, et protège à la fois. Vous pouvez étendre cette vue à la vie. L'amour, c'est la vie à l'état d'incandescence.

P. S. — *Quand* Romanesques *a paru, en 1937, on vous a reproché fort nettement d'avoir voilé les plaisirs de la chair sous un discours très pudique. D'autre part, vous avez écrit, dans* l'Amour du prochain : L'amour ne se distingue pas de l'âme. Lorsqu'un romancier tente de le montrer par des scènes charnelles, il n'évoque rien qui lui ressemble. *Comment jugez-vous des romans, parus à la même époque — je songe aux* Jeunes Filles *de Montherlant, où, au contraire, c'est dans le plaisir sexuel que l'amour existe et se renouvelle?*

J. C. — Je tiens Montherlant pour le plus grand écrivain de ce siècle ; du moins jusqu'ici. Cette déclaration me met à l'aise avec lui. Je n'ai pas si bonne opinion que Montherlant sur le plaisir. Là-dessus, il nous en conte un peu. On me reproche de ne parler assez de la chair. Ce n'est pas un sujet qui m'intéresse ; il est mince s'il s'agit des caprices de la chair, défaut masculin, qui ne paraît pas bien grave. Il y a tout une littérature sur ce sujet. L'amour, tel que je l'entends, implique l'adhésion de la chair, sans quoi il n'y a pas d'amour. Quand on me lira soigneusement, on verra que les allusions à la chair sont suffisantes. La chair, pour intéresser le lecteur, c'est un sujet facile. Je préfère les sujets difficiles. Ce qui n'est pas commun, c'est le talent de Montherlant ; qu'il écrive ce qu'il voudra, c'est toujours admirable. Vous le montrez bien dans le livre que vous avez donné sur lui.

JACQUES CHARDONNE,
PIERRE SIPRIOT.

*
* *

Le Ciel du faubourg

I

Pour Suzette, mon amie de toujours.

TIMARD et Fortan étaient assis sur la pierre du seuil à l'intérieur du petit losange d'ombre, projeté par la marquise. Un bourdon tournait dans le soleil de la rue.

— Il ne trouvera pas des immensités de fleurs dans la région, dit Fortan.

— Il y a des fleurs dans les jardins, dit Timard.

— Il n'y a pas cinquante fleurs dans les dix-neuf jardins d'ici.

Comme Fortan exerçait le métier de comptable, il semblait inutile de mettre en doute cette affirmation. Timard ne songeait pas d'ailleurs à le contredire. D'un seul regard le premier venu aurait pu s'assurer de l'aridité du quartier, et Timard habitait le quartier depuis vingt-cinq ans.

Bien qu'elle ne fût pas très éloignée des limites de la banlieue, la rue des Freux se trouvait enfermée par des murs et des immeubles élevés qui la transformaient durant l'été en une paisible fournaise. Il y avait là une file de maisonnettes, baraquements sommaires ou villas en miniature, qui étaient rangées sur le côté nord de la rue. L'autre côté, c'était simplement le mur d'un immense entrepôt. Derrière les maisons, des blocs de neuf étages s'implantaient à deux pas des grillages limitant les jardinets. A l'une de ses extrémités, la rue butait au rempart qui servait de contrefort à la cour du lycée récemment bâti sur l'un des mamelons de ce quartier. Sous le rempart, s'embranchait à angle droit une sorte de sentier qui allait retrouver la grande avenue.

Vers le bas, la rue des Freux se serait ouverte librement si on ne l'avait étranglée entre des palissades. Elle aboutissait, avec une autre rue venue on ne sait d'où à la fondrière qui avait servi au dépôt d'ordures. De ce côté, il y avait un vaste secteur de ciel pour les habitants de ces terrains sans doute lotis vers les années 1920-1925, puis accaparés par des capitaux, dès que quelques familles eurent planté leurs tentes, c'est-à-dire ces dix-neuf maisonnettes variées, avec pour chacune exactement quarante-deux mètres carrés de jardin.

Le bourdon avait disparu. Une bête à bon Dieu survint à son tour.

— Elle a passé par-dessus le toit de Felledoux, dit Timard.

— Comment peuvent-ils bien venir? demandait Fortan.

— Par la grande avenue, assura Timard.

— Ils voyagent peut-être sur les camions de légumes, observait Fortan.

— Ils voyagent par leurs propres moyens, dit Timard.

Depuis son retour de captivité, Timard avait réussi, en six ans, à collectionner deux centaines d'insectes égarés au fond de cette banlieue. Comment ils franchissaient l'église, les docks, les dépôts de matériaux et l'usine à gaz, c'était un problème sans cesse débattu entre Timard et Fortan. Timard soutenait que les papillons migrateurs et les petites araignées suspendues à leurs fils passaient très haut dans l'atmosphère. Mais on manquait plutôt d'araignées et de papillons. Les punaises de bois, et ces petits coléoptères qui ressemblent à des fourmis coloriées arrivaient, Timard devait en convenir, avec le bois de chauffage.

— Mais les libellules?

— La rivière, disait Fortan.

— Il y a loin d'ici à la rivière, mais je peux jurer qu'on voit aussi des oiseaux qui viennent tout droit de la mer et des forêts, assurait Timard.

Il exerçait le métier de cordonnier et vivait avec sa mère dans cette maisonnette tout entière faite de planches, si l'on excepte les tôles de la couverture et la marquise en zinc. Son seul voyage avait été la guerre avec quelques séjours insignifiants dans les hôpitaux et un long séjour dans un camp de prisonniers. Une maladie peu connue des médecins, dont il souffrait et qu'il cachait, ne l'avait pas empêché de faire cet étrange voyage. A son retour il avait repris son métier. C'était dans les lois de l'univers.

— Moi je suis pour les grands voyages ou rien du tout, disait Timard.

Il traînait avec difficulté sa jambe tordue par un mystérieux rhumatisme et sa principale vocation semblait consister en une attente indéfinie. Particulièrement il attendait les moindres insectes venus de loin, et les oiseaux. Il était le seul homme de la banlieue qui eût pu voir un cygne sauvage haut dans le ciel, un certain matin d'hiver.

La coccinelle s'était posée sur le grillage. Elle s'enfuit à son tour. Le bourdonnement des mouches subsistait dans l'arrière-fond des murs. Timard épiait à travers ce chant les modulations qui auraient indiqué le vol d'insectes inaccoutumés. Il se trompait rarement lorsqu'une variation légère lui donnait l'éveil.

— Mais toi..., disait-il à Fortan.

— Moi non plus je ne sortirai jamais de cette banlieue, disait Fortan.

Pendant de longs instants, quelquefois pendant une heure, aucun oiseau ne traversait le ciel. Les mouches venaient de s'éloigner, attirées par la soudaine nouvelle d'une provende, sans doute infecte, dans le voisinage. La vie, comme disait Timard.

— Pourquoi tu ne sortiras pas d'ici? redemandait Timard.

Le goudron de la rue leur brûlait le visage. Le trottoir qui était à deux pas du seuil, derrière le grillage, n'avait que cinquante centimètres de largeur. On guettait par-dessus le mur d'en face des brises imaginaires venues des prairies.

Les questions de Timard furent interrompues par l'apparition d'une personne remarquable qui s'avançait au bout de la rue, du côté du lycée. C'était une dame d'une quarantaine d'années, vêtue d'une robe d'été avec des tourterelles imprimées en noir sur fond beige. La dame passa devant Timard et Fortan sans les honorer d'un signe de tête ou d'un regard. Elle entra dans une maison voisine.

— Voilà, dit Fortan.

— Ta belle-sœur ! Elle ne veut pas me voir, mais ce n'est pas à cause d'elle que tu ne sortiras jamais de ce sacré faubourg !

— Pas à cause d'elle, dit Fortan.

— Alors, est-ce que c'est à cause de Solange ou d'Émilie?

— A cause de personne, dit Fortan.

Une hirondelle parut en haut du ciel. Elle fit une longue courbe et descendit presque au ras du mur. Puis elle disparut.

— Les hirondelles de Réville, murmura Fortan.

— Raconte, dit Timard.

— La vie c'était du pareil au même à Réville, dit Fortan.

— D'après toi, ton père est parti pour un long voyage, insistait Timard. Pourquoi est-ce que tu ne serais pas allé avec lui? Pourquoi est-ce que tu ne le rejoindrais pas?

— Personne ne sait où il peut bien s'être sauvé, dit Fortan.

— Il aime la mer, à ce qu'il paraît?

— Il aimait la mer certainement.

— Raconte, dit Timard.

Un papillon orange dansait maintenant le long du mur de l'entrepôt.

— Quel beau week-end ! dit Timard.

— Je vais te raconter, dit Fortan.

Un faible coup de vent fit remonter l'odeur du goudron. Fortan commença ainsi :

— Tout compte fait, il vaut mieux raconter des choses que de discuter. Tu sais que mon père exerçait la profession d'architecte. Il était venu s'établir à Cherbourg. Il avait acheté un bateau, et toutes les fois que son travail le lui permettait il prenait la mer. J'avais alors sept ans et mon frère dix-huit. Mon frère faisait ses études à Paris et je restais seul à la maison lorsque mon père partait sur son bateau, car maman voulait toujours l'accompagner. Il ne tenait aucun compte de la tempête qui est dure particulièrement vers la pointe de la Hague. Il se rendait dans les îles. Quelquefois il pêchait. Il abandonnait de plus en plus son métier d'architecte. Maman partageait certainement son goût pour la mer. Elle m'embrassait avec ardeur chaque fois qu'elle me quittait, mais rien n'aurait pu la retenir. Elle devait tellement aimer mon père que tout ce qu'il faisait lui semblait beau. Lui-même n'aurait pu se séparer d'elle, et ils m'oubliaient. Ils partaient aussi bien

en pleine nuit. Ils revenaient le matin. Un matin, maman n'est pas revenue.

Marc Fortan ne sut jamais dans quelles circonstances sa mère avait péri. On le tint longtemps éloigné de toute inquiétude et l'on éluda ses questions. Peu de temps après cet événement, son père quitta Cherbourg, et vint s'installer avec lui dans une petite ferme du Cotentin, non loin de Réville, sur la côte est. Guillaume Fortan se rendait à son travail en auto, et il revenait à midi et le soir. Parfois il passait le jeudi et le dimanche auprès de son fils. Ils allaient ensemble se promener dans la lande ou le long des prés, tandis qu'Aglaé, la vieille bonne, s'occupait de la basse-cour, taillait la haie, trayait les vaches ou faisait la cuisine.

— Jamais nous ne nous rendions du côté de la mer, poursuivait Fortan. Aglaé m'a appris que depuis que maman avait été emportée par une vague, mon père ne voulait plus monter sur un bateau.

La petite ferme était resserrée dans un chemin creux et protégée par des taillis. La plage s'étendait à deux kilomètres au-delà de certaines prairies entourées de murs bas, mais l'eau était presque toujours comme celle d'un lac sur cette côte. Marc Fortan demeura longtemps sans savoir qu'il y avait un rivage.

— Les deux premières années, nous avons passé les vacances dans le Morvan où nous avons retrouvé mon frère. C'est mon frère qui m'a fait comprendre l'avenir que mon père me réservait.

Guillaume Fortan devait redouter que son plus jeune fils prît le goût des voyages et des risques. Ce casse-cou pensait qu'il ne saurait trop veiller à ce que Marc devînt un homme pondéré, ennemi de toute aventure.

Marc Fortan fit ses études à l'école primaire de Montebourg. Il reçut aussi les leçons du curé et il acquit des connaissances générales, tout à fait sans importance. Peu à peu, sous la direction d'Aglaé, le jeune Marc apprit chaque soir, en revenant de l'école, à s'occuper des vaches, à les traire, et comment cultiver les quelques arpents pour fournir de blé la maison et la basse-cour. Une vie consacrée à des besognes incessantes et que Marc considéra bientôt comme la seule vie possible. Guillaume lui-même s'adonnait aux travaux des champs, pendant ses heures de liberté.

— La ferme de la Forêt, disait Fortan.

Fortan regardait devant lui. Le mur de l'entrepôt recevait maintenant en plein la lumière du soleil, et il fallait supporter cette réverbération supplémentaire.

— Ça suffit qu'on dise le nom d'une ferme pour qu'on voie des arbres, et un chemin avec de l'ombre, observait Timard.

— Je suis aussi bien ici, dit Fortan.

Il fit néanmoins le tableau de sa vie champêtre.

— Lorsque je revenais de l'école je suivais à bicyclette la route de Saint-Vaast, puis je prenais un chemin sur la gauche entre des ajoncs.

Le chemin plongeait au fond des grandes haies et serpentait avec ses herbes et ses cailloux pendant un long temps sous les halliers. Enfin Marc arrivait à un endroit où les pas des vaches avaient usé la terre. Il passait sous un grand chêne et la maison

apparaissait entre les feuillages. La mare tranquille. Les pas d'Aglaé sur le seuil. Le bol de lait qu'il allait boire sur la table, devant la fenêtre à petits carreaux qui regardait le jardin encombré de rames à haricots. « Alors qu'est-ce qu'on va faire? » demandait Marc. « Apprends d'abord tes leçons », répondait Aglaé. Après les leçons il allait traire les vaches, et il travaillait dans le jardin jusqu'à ce que la nuit tombe. Ou bien il fauchait avec son père l'herbe d'un petit champ en pente. D'aucun lieu du domaine on ne voyait plus loin qu'à cinquante pas. Chaque terre, chaque pré était d'une merveilleuse exiguïté, tout à fait à la mesure d'un enfant. Une belle campagne, profonde et douce.

— Mais il n'y a que le travail qui ait jamais compté pour moi, disait Fortan.

D'immuables règles. Avant chaque repas, une prière qu'Aglaé avait apprise à Marc et qu'il récitait debout devant la grande table. C'était aussi nécessaire que d'ouvrir les yeux à la lumière du jour. On s'asseyait. Aglaé coupait le pain, puis servait, et on attendait pendant quelques instants que Guillaume se fût décidé à manger. De rares paroles pendant ces repas. Après le repas, on trouvait un nouveau travail. On cassait les noix, on fabriquait des corbeilles, on réparait les outils. Dès l'automne, Marc ébranchait les ormes pour la provision de bois, et l'hiver il apprenait, sous la direction d'un voisin, à faire des travaux de menuiserie.

Marc ne pouvait saisir un outil sans prêter une extrême attention à la façon dont il devait s'en servir. Aglaé lui enseignait à exécuter tous les travaux et presque les moindres gestes avec cette même patience. « Toujours de cette façon tu auras la paix, disait-elle, et tu verras mieux la lumière du ciel. »

La rue des Freux demeurait déserte. Maintenant, un vol de moucherons dansait au-dessus du trottoir. Timard en était charmé. Par un hasard il n'avait pas vu de moucherons depuis deux ans. Les moucherons formaient un petit monde qui se déplaçait un peu à droite ou à gauche ou de bas en haut, et parfois on les voyait dans le ciel.

— C'est comme les éphémères, disait Trimard. Mais eux ils dansent tout seuls. Ils vont arriver bientôt. Alors tu disais?

— J'ai essayé de faire du commerce, poursuivait Fortan. A l'école j'ai commencé par vendre aux amis des tas de choses que je trouvais dans le grenier. Des anneaux de rideaux, des boules de verre, des morceaux de chaînes. J'ai vendu des œufs à des gens de Montebourg. Je volais les œufs.

— Tu as amassé une fortune probablement, disait Timard.

— Aglaé m'a soupçonné. J'aurais pu ne pas avouer, mais j'ai avoué. Mon père m'a rossé convenablement, comme le jour où il a découvert qu'avec les copains je lançais une charrette à vaches sur un chemin qui descendait vers la vallée. On montait tous dessus et on arrivait en bas les quatre roues en l'air.

Une autre fois, Marc s'était arrangé pour filer avec l'auto de son père et aller retrouver des amis sur la route. Aglaé et Guillaume étaient dans le champ. Marc sortit la voiture doucement. Il avait passé des semaines à étudier les commandes. Il réussit à

mener sa compagnie jusqu'à Saint-Vaast, où ils entrèrent dans une petite mercerie avec la voiture, bien entendu. La gendarmerie. Le père. Toute une histoire. Guillaume disait à Marc : « Jure-moi que tu n'as pas voulu voir la mer. »

— Pourquoi est-ce que j'aurais voulu voir la mer? Je voulais simplement faire marcher la voiture. Mon père n'a jamais compris que je ne m'intéressais pas plus à la mer qu'à la campagne.

— Voilà ce que je n'arrive pas à comprendre, disait Timard.

— Je suis fait comme ça, répétait Fortan.

Les mois passaient. Les grands vents d'hiver. Le feu de la cheminée. Le père fumait la pipe. Aglaé racontait des histoires. La maman existait encore en dehors du monde, mais tout près.

— Tu n'avais pas d'amis? demandait Timard.

— J'ai eu un ami.

Joachim le paralytique demeurait avec ses parents au-delà des taillis qui formaient les restes de l'ancienne forêt, et qui étaient coupés de marécages. Aglaé répétait à Marc qu'on doit secourir les pauvres. Il s'était lié d'amitié avec Joachim qu'il avait vu parfois secoué sur ses béquilles le long de quelque chemin. Joachim n'allait jamais très loin. Marc, qui avait alors une quinzaine d'années, demandait à son père de les emmener tous les deux à Cherbourg dans sa voiture quand c'était possible. Guillaume Fortan l'avait fait, mais il était trop occupé pour y songer souvent. Marc aidait Joachim à s'asseoir dans l'herbe, et il attendait patiemment que son ami fût assez reposé pour reprendre son chemin. Ils accomplirent de belles choses. Ils plantèrent des grains de poivre dans le derrière des chevaux, allumèrent des feux de Bengale sous le mur du cimetière, barbouillèrent d'excréments le seuil de Philippot l'avare, envoyèrent dans les cheminées des branches munies de petits sacs de poudre.

Marc n'avait aucun désir d'aller sur la plage. Parfois, il se rendait au bout du chemin qui s'ouvre sur les prairies libres le long de cette mer qui n'était pas bordée par des dunes et là il regardait de loin une petite ligne grise ou bleue entre les ajoncs. Simplement pour respirer l'air. Mais Joachim désirait voir la mer. Marc le traîna le long des sables déserts encombrés de coquillages. Il fabriqua même un radeau sur lequel ils se mettaient tous les deux à plat ventre et naviguaient dans les petites vagues. Joachim mourut.

— Cela est arrivé deux ans plus tard, dit Marc Fortan. Il n'a pas été longtemps malade. Une nuit de septembre, il a réussi à sortir de la maison sans que ses parents l'aperçoivent. Il avait dû vouloir me rejoindre. Il est mort dans une barque à cinquante pas de la mer. Je lui avais appris que le pêcheur ne prenait plus jamais cette vieille barque qui restait loin des autres. J'avais fabriqué des sortes de rames avec des grosses planches. Alors il a voulu venir me retrouver au moment de la marée, cette nuit-là, et il a dû se perdre en chemin. Il n'avait plus que l'idée d'aller vers la mer. Il a pu voir la mer à l'aube, juste avant de mourir.

La rue des Freux demeurait vide. La chaleur était toujours si intense qu'il semblait que le temps ne s'écoulait pas. L'ombre de

la baraque à Timard était tout de même arrivée au milieu de la rue.

— Il n'y en a pas un qui sortira de sa taupinière, dit Timard.

— J'ai continué à trimer, poursuivit Fortan. J'avais l'idée que je trimais pour Joachim, et j'en aurai longtemps l'idée. Je ne peux pas m'empêcher.

Une rumeur s'éleva. C'était une récréation dans la cour du lycée au-dessus de ce haut mur. Un garçon, à un moment, vint s'accouder au mur de la terrasse. Derrière lui on voyait passer les têtes des enfants qui couraient.

— Comment es-tu venu dans cette banlieue? demanda Timard.

— C'est dans les deux années suivantes qu'il y a eu du changement, dit Marc. Mon frère était en Indochine. Au cours de ces deux années nous avons appris son mariage, et peu de temps après, sa mort, presque en même temps que celle de Joachim.

Guillaume Fortan n'avait pas montré sa tristesse. Mais soudain, sans informer Marc de ses intentions, il quitta Cherbourg pour Paris, où il sembla poursuivre de nouvelles activités. Il revenait environ toutes les quinzaines à la ferme de la Forêt.

Marc Fortan ne suivait plus les cours de l'école ni les leçons du curé de Montebourg. Il s'était adonné entièrement à la culture et à l'élevage. Avant de partir pour Paris, Guillaume Fortan avait acheté des pièces de terres arables représentant deux hectares et qui se trouvaient dispersées, assez loin de la ferme. On avait un nouveau cheval, mais il ne fut pas question d'embaucher un ouvrier ou un commis. Marc dut lui-même effectuer l'épandage, les labours, les semailles, et prendre soin du bétail. Aglaé l'aidait autant qu'elle le pouvait. Les journées ne semblaient jamais assez longues.

Ayant pu vendre deux veaux à l'insu de son père, Marc Fortan acheta la vieille barque dont Joachim avait rêvé. Il la remit en état, ce qui lui donna un mal considérable. Il employait les dimanches à cette nouvelle besogne. Simplement pour être sûr que le travail était bien fait, il mit la barque à flot.

— Tu n'aimais pas la mer? demandait Timard.

— Cela m'était égal. Mais le jour même où j'ai essayé la barque, mon père est revenu.

Guillaume Fortan ne trouvant pas son fils à la maison, fut surpris des réponses embarrassées d'Aglaé. Guillaume gagna la plage et attendit. Le soir, avec la marée, il vit Marc revenir sur sa barque, l'échouer sur le sable, et s'élancer vers lui sans comprendre quels sentiments l'agitaient.

Ils reprirent ensemble le chemin de la maison. Guillaume Fortan demeurait silencieux et ce fut seulement lorsqu'il vit le visage angoissé d'Aglaé, que Marc comprit à quel point il avait tort de posséder cette barque.

— J'avais cru bien faire en achetant une ferme près de ce rivage, dit Guillaume Fortan. La mer n'est pas attrayante de ce côté. Mais il y a des événements qu'on ne peut comprendre.

Le souvenir de la maman revenait avec tant de douceur que Marc ne trouvait rien à répondre. Il ne réussit pas à expliquer à

son père qu'il était allé en mer simplement en souvenir de Joachim et pour être sûr qu'il avait bien réparé la barque, après quoi il ne serait sans doute plus jamais allé en mer.

— Maintenant j'ai décidé de vendre la ferme, dit Guillaume Fortan.

— Quoi? Parce que... s'écria Marc.

— Je l'avais déjà presque décidé à Paris, dit le père. J'ai trouvé l'occasion de collaborer à une excellente entreprise. Il s'agit d'un commerce de matériaux, du côté de Nogent. Je suis en relations avec M. Dassigne depuis de longs mois et quelques capitaux me sont nécessaires maintenant.

— Cela n'est pas Dieu possible, dit Aglaé.

— Je vous achèterai une petite maison dans le voisinage, dit Guillaume Fortan et j'établirai Marc dans la banlieue.

— C'est comme tu veux, dit Marc.

Il avait dix-huit ans.

— J'avais dix-huit ans, disait Marc à Timard. Cela se passait trois ans avant la guerre, mais on n'en parlait pas encore. Je n'ai jamais su s'il était vrai que mon père avait fait le projet de vendre la ferme avant de me trouver sur la plage.

— Que voulait-il faire de toi? demanda Timard.

— D'abord comptable chez Dassigne, puis sous-directeur.

— Tu as été sous-directeur?

— Enfin, presque, dit Fortan.

Maintenant, Timard et Fortan regardaient avec attention vers le bout de la rue, du côté du lycée. Il fallait absolument que quelqu'un débouche de la ruelle d'un moment à l'autre, depuis le temps qu'on attendait de voir ne fût-ce qu'un chien.

— Comment peut-on être presque sous-directeur? dit Timard.

— Nous sommes restés encore quinze jours à la ferme, poursuivit Fortan. Il a fallu vaquer aux travaux jusqu'au dernier moment, si bien qu'on ne croyait pas qu'on allait partir. L'affaire a été réglée par mon père avec une rapidité extraordinaire. Il lui fallait à tout prix réunir une somme d'argent. Les nouveaux occupants devaient s'installer dans nos meubles et prendre possession de tout ce qui nous appartenait. J'ai cru un moment que la ferme leur était simplement louée. Mais on m'a détrompé. Ces gens devaient plus tard vendre nos meubles pour les remplacer par ceux qu'ils possédaient.

— La ferme a-t-elle été détruite pendant le débarquement? demanda Timard.

— Le corps de logis a été épargné. Pas un arbre touché.

— Tu y es allé voir?

— Un voisin m'a écrit, dit Fortan.

Donc Marc et son père quittèrent la ferme avec Aglaé, un soir d'été, à la nuit tombante. Les nouveaux occupants étaient arrivés le matin. Aglaé demeura d'abord à Caen chez une cousine. Marc et son père s'établirent non loin de Nogent, dans un appartement sur la grande avenue. Marc ne connut pas la rue des Freux à cette époque. Son père le présenta à Dassigne qui habitait alors une maisonnette au fond d'un dépôt où s'entassaient toutes sortes

de matériaux pour la construction et la couverture. Marc apprit le métier de comptable.

Il ne fut pas dérouté par cette occupation si différente de celles qu'il avait eues jusqu'alors. Du moment que c'était une occupation, cela lui suffisait. Il apporta à son nouveau métier l'application qu'Aglaé lui avait enseignée. Il s'accommoda aussi de la vie étroite dans la banlieue et dans l'appartement.

Guillaume Fortan menait assez grand train. Il possédait une belle voiture. Peut-être il avait acheté aussi un bateau. Il s'absentait assez souvent.

Le père et le fils se retrouvaient à table dans une salle à manger brillante d'argenterie. Une bonne les servait et ils échangeaient peu de paroles. Guillaume Fortan ne se souciait pas de sortir ou de voyager en compagnie de Marc qui, pour sa part, se félicitait de sa vie casanière. Marc disposait à son gré de ses appointements de comptable. Il n'avait qu'une idée, c'était de garder tout son avoir pour le simple plaisir d'entasser quelques sous.

Marc soupçonnait que son père menait une vie compliquée. Guillaume Fortan paraissait s'occuper de mille affaires. Sa belle-fille, la veuve de Frédéric, vint le relancer. Elle habitait Nogent ou les environs depuis quelques années, étant revenue d'Indochine aussitôt après la mort de son mari. Guillaume l'installa dans une maison de la banlieue, justement cette maison de la rue des Freux. Marc apprit que Mme veuve Fortan avait une petite fille, mais jamais elles ne rendirent visite à Guillaume Fortan qui ne semblait vouloir venir en aide à sa parente qu'à la seule condition qu'elle restât éloignée. Marc supposait qu'une telle attitude cachait des difficultés familiales, mais il ne se soucia pas de demander des explications qu'on lui aurait d'ailleurs probablement refusées.

— Quelles difficultés? interrogeait Timard. Puisque tu vis maintenant avec ta belle-sœur et ta nièce, tu dois savoir.

— Je ne sais rien, dit Fortan. Il n'y a sûrement rien à savoir.

Le printemps vint et puis l'été en même temps que la guerre. Guillaume Fortan reprit du service dans la marine. Marc attendit deux mois d'être mobilisé. La caserne, une bataille dans les bois de la Meuse et puis les jours monotones d'une vie de prisonnier.

— Pendant des années, je n'ai reçu de nouvelles de personne, dit Marc. J'étais en Prusse-Orientale, et j'ai été emmené dans je ne sais quel secteur à la fin de la guerre. Je suis revenu deux ans après.

Dassigne avait simplement informé Marc Fortan de ce que son père avait fait pendant la durée de l'occupation. Guillaume Fortan se trouvait à Toulon au moment des derniers combats avant l'armistice. Quand il fut démobilisé, il reprit ses affaires avec Dassigne. Il dut réaliser d'importants bénéfices, mais il dépensa toute cette fortune dans une activité aventureuse, réussit à se rendre en Angleterre, revint en France et peu de temps avant la libération, il disparut.

— Il avait finalement emprunté une somme importante à Dassigne, dit Marc. Quand je suis revenu, Dassigne m'a appris

qu'il me considérait comme son débiteur, au moins pour la moitié des dettes de mon père.

— C'est un drôle de type, dit Timard.

— Il m'a donné un emploi équivalent à celui de sous-directeur, et j'avais de bons appointements. En dix ans, je pouvais tout rembourser si je faisais des économies.

Une nouvelle récréation dans la cour du lycée lança ses rumeurs vers le ciel. Il y eut encore un garçon qui vint s'accouder au haut du mur. Quand la récréation se termina, un long silence parut venir de très loin dans le ciel, et à travers l'azur, par-dessus je ne sais quel toit d'immeuble, on entendit une horloge sonner cinq heures. Comme Timard prétendait que tous les habitants de la rue avaient dû crever d'insolation avec leurs chats et leurs chiens, deux jeunes filles apparurent du côté du lycée. Elles se tenaient par le bras et elles s'approchèrent en bavardant et en riant.

— Solange et Émilie, dit Timard.

Solange, c'était la nièce de Marc Fortan. Ses cheveux semblaient avoir été coupés de façon à accentuer la hardiesse puérile de son visage assez ingrat. Elle avait alors à peine dix-neuf ans. Émilie, qui était pensionnaire dans l'établissement où Solange suivait le cours supérieur comme externe, devait être plus âgée qu'elle d'un an ou deux. Émilie était blonde. On était surpris par le regard presque sombre de ses yeux dont les prunelles bleues gardaient cette beauté indifférente des fleurs. Émilie avait l'autorisation de sa directrice pour passer le samedi soir et le dimanche avec son amie Solange chez Mme Fortan.

Quand elles arrivèrent auprès de Timard et de Fortan, elles s'arrêtèrent un court instant. Fortan s'était levé pour les saluer. Elles répondirent avec indifférence : « Bonsoir ! » comme si elles voulaient éviter de manifester un sentiment quelconque. Puis elles s'en allèrent sans hâte et gagnèrent la maison où tout à l'heure était entrée Mme veuve Fortan, la belle-sœur de Marc.

— Cela fait du bien de voir du monde, dit Timard. Raconte-moi comment ont fini tes affaires.

La rue s'animait si l'on peut affirmer que l'apparition soudaine d'une commère, d'un vieillard et d'un chien jaune suffisent à donner de la vie à un quartier. Fortan gardait le silence.

— Tu ne me feras pas croire que Solange et Émilie sont étrangères à ton histoire.

— Tout à fait étrangères, dit Marc. Le seul ennui que j'ai eu ici, c'est parce que j'ai un peu bousculé Dassigne dans des circonstances qui m'ont le premier étonné.

C'était peu de temps après son retour. Dassigne se trouvait à la tête d'une fortune assez grande, et sa conduite pendant l'occupation lui permettait de rester fier de ses biens et de ne pas les dissimuler. Il venait de bâtir une belle maison flanquée d'une terrasse au-dessus d'un petit chemin, sur une pente plus élevée que celle où s'implantait le lycée. D'un côté, la maison dominait la vaste enceinte où s'accumulaient des matériaux et de ce côté une pièce avait été réservée pour un bureau où Marc Fortan tra-

vaillait avec Dassigne. Il avait pour tâche de régler un système de ventes et d'achats assez importants.

Dassigne, toujours ferme et droit bien qu'il souffrît d'une maladie de cœur. Il avait passé la cinquantaine et il était plus jeune que Guillaume Fortan et d'ailleurs plus sévère à l'égard de Marc.

— Je sortais des camps de prisonniers, dit Marc. J'avais travaillé comme une brute. On m'avait ensuite fait voyager et abandonné pendant des mois avant de me rapatrier. Mes papiers étaient perdus et on me traitait en suspect. De simples questions administratives. Je me trouvais en compagnie d'apatrides dont on ne savait que faire. On nous parquait. Ce serait trop long à raconter. Je revois par exemple une ville sans attraits et une sorte de champ de manœuvres où je suis resté des jours. Un de mes voisins en a étranglé un autre. Affaire de vol, je ne sais pas. On ignorait même le nom de la ville.

— Ça t'a beaucoup changé, dit Timard.

— Ça n'a rien changé, reprit Fortan. Mais je pensais que mon père pouvait se trouver, comme j'avais été, dans je ne sais quelle machine dont il n'arriverait peut-être jamais à sortir. Alors je n'avais pas à payer ses dettes. Je devais faire des recherches, plutôt. Il avait pu être embarqué dans une affaire au moment des dernières batailles.

Dassigne prétendait que Guillaume Fortan s'était bien conduit et n'avait fait seulement que dissiper son avoir. Guillaume Fortan aurait fui pour éviter de payer ses dettes et pour chercher fortune par une sorte de coup de force. « Justement, disait Fortan à Dassigne, il s'est lancé peut-être dans une entreprise insensée. On l'aura arrêté à l'étranger. »

Dassigne lui répondait que dans ce cas il n'était pas à plaindre.

— Pas moyen de discuter avec Dassigne, dit Fortan. Une formule ambulante. Il y a des gens très bien qui se réduisent toujours à la même parole.

Un jour, Fortan fit une grave erreur dans la comptabilité, une erreur telle qu'elle lui procurait un bénéfice assez considérable s'il la maintenait. Il hésita à réparer cette erreur, bien qu'elle fût parfaitement visible. Il éprouvait le besoin de se procurer une somme aux dépens de Dassigne, afin que le paiement des dettes fût annulé par avance.

— Et j'aurais pu faire des recherches pour retrouver mon père, dit Marc.

Deux jours plus tard, Dassigne s'apercevait de l'erreur. Il se fit tout de suite menaçant et Marc décida de ne pas supporter la rigueur de Dassigne. Par surcroît, il avait à peine touché à son repas ce jour-là et il avait bu plus que de raison.

— Une simple fantaisie, dit Fortan.

Bref, il crut bon de prétendre que Dassigne avait suffisamment trafiqué pour ne pas se poser en juge. Dassigne s'étant avancé vers lui, Fortan le bouscula contre le bureau. A ce moment il entendit tomber un coupe-papier qui rendit un son musical lointain et pur qu'on ne pouvait comparer à rien de commun.

— Aglaé, expliqua Fortan, m'avait habitué à écouter tous les

bruits et à m'y intéresser, que ce soit au cours du travail ou bien pendant un moment de loisir. C'est extraordinaire les choses qu'on peut entendre à n'importe quel moment et n'importe où.

— Pas possible, dit Timard.

Ils se turent pour écouter, et, en effet, au bout de quelques instants, ils purent constater qu'il y avait une sorte de chanson innombrable autour d'eux et qui semblait venir du bout du monde jusqu'à la rue des Freux : des autos lointaines, un avion, le perroquet de la mère Legrain, les vieilles balances de la petite épicerie, du métal jeté sur un trottoir et un long cri d'oiseau.

— Pas possible, répéta Timard.

— J'ai écouté malgré moi la musique du coupe-papier qui avait sauté par terre. Je me suis arrêté. Dassigne m'a regardé froidement et il m'a prié de reconnaître mon erreur. J'ai refusé encore par simple défi, puis je lui ai dit que je me soumettais d'avance à tous les ennuis qu'il voudrait bien me susciter. Il m'a répondu qu'il ne voyait aucune difficulté à ce que l'affaire suive son cours selon les lois ordinaires qui régissent la propriété privée.

— Mais tu es toujours chez Dassigne, observa Timard.

— Je suis toujours chez Dassigne. Mme Dassigne est intervenue.

Mme Dassigne était une personne revêche. Des cheveux gris. Elle portait la plupart du temps une longue robe qui ressemblait à une robe de bure. Comme Marc Fortan ouvrait la porte du bureau, elle parut dans le couloir et s'avança : « Expliquez-moi », dit-elle. Marc s'effaça pour la laisser entrer dans le bureau. Dassigne s'était assis sur son fauteuil et il s'apprêtait à téléphoner. « Que se passe-t-il exactement? demanda Mme Dassigne. J'ai bien entendu une querelle, mais je n'ai pas compris tous les mots. » Dassigne lui expliqua. Elle pria Marc de s'asseoir.

— Vous resterez chez nous comme comptable, dit Mme Dassigne à Fortan. Mon mari vous gardera, je vous donne ma parole. Reconnaissez votre erreur.

Fortan lui répondit qu'il ferait ce qu'elle voudrait. Dassigne ne disait pas un mot. Fortan ne comprenait pas pourquoi Mme Dassigne voulait lui pardonner. Il pensa soudain au fils Dassigne, le jeune Paul, qui était encore au lycée. Un enfant qu'ils avaient eu après de longues années de mariage et qui avait été élevé avec la plus parfaite discipline. Dans la maison, tout devait rester sans doute soumis à un ordre singulier. Bref, Mme Dassigne, pour autant qu'il le comprit, semblait toujours suivre une règle qu'elle s'était imposée. En tout cas, il semblait impossible de résister à sa volonté. Dassigne ne songea pas plus que Fortan à discuter son point de vue.

— C'est bien, dit-il. Vous serez employé comme avant la guerre, à moins que vous vous montriez assez digne en vous efforçant d'acquitter les dettes de votre père.

Dassigne s'était tu un long moment puis il avait dit :

— Je dois aussi m'excuser. Je vous ai peut-être mal compris, Marc.

La vie avait continué. Marc Fortan, au lieu de travailler dans

le bureau de Dassigne, fut relégué dans le chantier au fond d'une remise qui comportait une pièce vitrée et où trimaient deux jeunes gratte-papier. Seulement une fois par semaine Marc revenait dans le grand bureau pour la récapitulation et la vérification des comptes et des factures. Il gardait ainsi un reste de dignité.

— Je me demande si Dassigne avait raison, observait Timard. Au cas où tu aurais pris un autre emploi, comment t'aurait-il fait payer les dettes de ton père? Cela me semble exagéré.

— Je crois qu'il le fallait tout de même, dit Marc Fortan.

Timard regardait Marc non sans étonnement.

— Alors tu es devenu esclave, en quelque sorte? dit Timard.

— Je suis devenu raisonnable. Et puis il y a ma belle-sœur, poursuivit Marc. Je dois participer à son entretien et à celui de ma nièce. Ma belle-sœur songe aussi que je pourrai l'aider auprès de Dassigne. Mais c'est une autre histoire.

— Tu t'es mis des tas d'affaires sur les bras, mon vieux Marc, constata Timard. Un engrenage.

— C'est le travail. Ma belle-sœur veut récupérer un capital. Elle prétend que son frère a été l'associé de Dassigne et qu'il lui doit des sommes folles. Il faudrait que je mette Dassigne dans ses intérêts.

— J'ai l'impression que tu t'es fait une drôle d'existence, dit Timard.

— C'est la vie, répétait Marc. D'ailleurs je n'aide pas beaucoup ma belle-sœur. Je loue une chambre dans sa maison, et je paie une pension. Elle me fait simplement des prix un peu forts. Mais ainsi j'ai une famille. J'aime la famille.

— Eh bien! mon vieux, répétait Timard.

— Pas question de Solange ni d'Émilie dans tout cela, comme tu vois.

— Que penses-tu faire? demanda Timard.

— Pour le moment, je rafistole une vieille auto, que j'ai achetée à crédit et que je vais revendre avec un fort bénéfice, tu comprends.

— Une belle opération.

— Une opération splendide, dit Fortan, et je vais encore en être de ma poche.

Ils éclatèrent de rire.

Cette silencieuse après-midi devait finir dignement. On entendit soudain des poules qui caquetaient dans l'aigu, avec désespoir. Deux poules débouchèrent entre les palissades. Aussitôt après parurent deux gamins et une gamine qui abandonnèrent leur poursuite et s'arrêtèrent brusquement devant la baraque à Timard. Ils regardèrent Fortan et Timard comme s'il s'agissait de curiosités exposées dans une vitrine, et ils échangèrent quelques propos sans se préoccuper d'être entendus.

— Je te dis que c'est lui, disait l'un.

— Oui je l'ai vu entrer chez Dassigne, disait l'autre.

— Paraît qu'il a voulu assassiner le patron, dit la gamine.

Que pouvaient-ils savoir? Angèle, Barosse et Turluquet se révélaient la terreur du quartier par leur rage à répandre et même

parfois à hurler des nouvelles vraies ou fausses. Entre la rue des Freux et l'avenue, on était renseigné par eux comme par une radio ambulante sur les maris cocus, les bigotes en mal d'amour, les hauts faits d'une ménagère qui menait sa nichée avec héroïsme, la mort lente d'un vagabond poète à ses heures, que sais-je? Ils traînaient parfois avec eux une demi-douzaine d'autres chenapans qui faisaient écho à leurs paroles, et personne ne pouvait les mater. Comment l'idée leur était-elle venue de se livrer à ce jeu tragique? Il arrivait de les entendre clamer avec des cris d'Indiens que les gens trompaient Dieu. Ils répétaient n'importe comment les phrases du prône, et ils en fabriquaient des sortes de chansons comme celles du marchand de chiffons. Cela paraissait les amuser énormément. Il n'y avait pas de raclée qui aurait pu les faire taire. D'ailleurs, ils parcouraient les rues presque toujours en courant et comment les attraper? Ils allaient jusque dans les escaliers des immeubles.

Fortan se leva avec un air de menace. Ils allèrent s'adosser au mur de l'entrepôt et ils continuèrent à échanger leurs réflexions. Fortan ne savait que dire ni que faire. Jamais ils ne s'en étaient pris à lui.

— C'est pas un type dangereux, disait Angèle.

— Je l'ai vu à la messe, disait un autre.

— Mais il est marqué, disait le troisième.

Que voulait signifier ce morveux? Tous ils parlaient au hasard, bien entendu.

— C'est un dur de la banlieue, reprenait Angèle.

— Il y crèvera dans cinquante ans, poursuivait le deuxième, tandis que le numéro 3 se mettait à hurler que Fortan était un petit garçon qui tremblait devant sa belle-sœur.

Que savaient donc ces jeunes démons et qu'est-ce que tout cela pouvait bien leur faire? Fortan leur cria de ficher le camp et de se mêler de ce qui les regardait. Alors ils se préparèrent à fuir, mais s'ingénièrent à faire bisquer Fortan par de suprêmes remarques plus ou moins appropriées aux circonstances.

— Vas-y, feignant, tu ne cracheras pas sur nous dans le ciel.

— Fais bien tes comptes, ma vieille, sifflait Angèle.

— Mais tu sais la nouvelle? dit le dernier.

— Quelle nouvelle? demandaient les autres en reculant un peu, en prévision d'une attaque brusquée.

— Fortan est cocu, déclara le type.

— Dis-lui, dis-lui, criaient les deux autres.

— Paul Dassigne, le fils Dassigne est amoureux d'Émilie.

Fortan avait ramassé une vieille brique. Il la lança sur la petite bande qui s'enfuit en clamant par à-coups :

— Tu-lanceras-pas-des-briques-dans-le-ciel.

Ils criaient encore : « Dans le ciel » de leurs voix stridentes quand ils arrivèrent au bout de la rue. La vieille Charlotte avec son grand chapeau, les frères Maloussis, Pierre l'ivrogne et une demi-douzaine d'autres personnages sortirent sur le seuil tandis que les chenapans disparaissaient à l'angle du sentier. Il y avait aussi, bien entendu, Pelledoux, la mère Legrain et les Terpoint.

— Qu'est-ce qu'ils disent? demanda quelqu'un.
— Il va continuer à faire beau, dit un autre.
Fortan souhaita le bonsoir à Timard puis il rentra chez lui.

II

La cour de récréation était cette terrasse cimentée où s'élevaient une dizaine de platanes récemment plantés dans des cercles de terre. Une clôture en fer empêchait les écoliers d'accéder au mur qui dominait la rue des Freux comme un parapet. Cependant, un élève avait sauté la barricade au mépris des règlements et il était venu s'accouder au mur. De là on apercevait les chaos des maisons et des immeubles. Il y avait l'usine à gaz et l'église que le soleil de juin inondait. Vers le lointain les fumées du triage. On apercevait entre deux immeubles une péniche de la rivière, quelques arbres, mais c'était impossible de savoir s'il y avait au-delà du triage une étendue champêtre. Le garçon regarda l'horizon baigné de lumière grise, et il se tourna vers la grande avenue. Il mit un moment la main en abat-jour devant ses yeux, puis il leva les deux bras et fit un long signal.

Il était cinq heures. Ce samedi, qui suivait celui où Fortan avait conté sa vie à Timard, était pareillement voué à une chaleur insupportable. La chaleur semblait avoir diminué la lumière, et le ciel s'emplissait d'une sorte de buée tandis que les trottoirs prenaient des allures de quais de métro. Fortan montait alors la côte de la Pie entre les villas au-dessus de la voie ferrée. Il se rendait chez un nommé Fernand à qui il comptait acheter une vieille voiture dont les pièces seraient susceptibles de compléter celles qu'il possédait. « Il te vendra cela pour une misère », avait prétendu Timard. Mais il y avait assez loin entre les bénéfices escomptés par Fortan et les patientes combinaisons actuelles pour remettre sur pied une bagnole vendable, elle-même déjà achetée pour ainsi dire à la ferraille.

Fortan regardait le paysage. Les herbes dans les jardinets étaient réduites à des touffes de crin. Là-bas, au-dessus de la voie ferrée subsistait une bande verdoyante avec un portique ruiné et qui était emplie de morceaux de papiers. On n'avait pas encore eu le temps de transformer ce vieux fragment de parc en square. La fondrière du bout de la rue des Freux demeurait également libre de toute sollicitude municipale, et les saules y poussaient sur cent mètres carrés, figurant un bois dont Fortan apercevait la cime poussiéreuse juste devant l'usine à gaz. On aurait pu même voir, beaucoup plus loin, le fossé aux épines où croupissait une eau qui n'était ni celle d'une source, ni celle d'une mare, comme si un ruisseau affleurait encore. Fortan connaissait aussi les ballasts d'une voie départementale qu'on avait désaffectée il y avait trente ans et qui servait de support à des rangées de tomates. Vestiges aussi récents que les maisonnettes de la rue des Freux. Il n'y aurait jamais là aucun souvenir, et le présent et le passé demeuraient équivalents toujours. Quant à l'avenir, il était déjà

représenté par les épiceries nickelées et les voitures silencieuses qui fuyaient dans l'avenue vers des lieux campagnards.

Cette après-midi-là, Fortan fut surpris par des petites choses qu'on ne peut voir que dans la banlieue. En longeant un jardin potager dont la clôture était faite uniquement de vieux lits, il aperçut au barreau d'un des lits un petit papier enroulé. Il le développa sans le détacher et il lut ces mots écrits à la hâte : « Je t'en supplie, Aglaé. » Il ne s'agissait guère de la vieille Aglaé, mais c'était un message d'amour sans contredit. Plus loin, à l'angle d'une rue, Marc Fortan, comme il rêvassait, heurta un vieillard, qui sans entendre ses excuses se sauva comme effrayé, piétinant dans ses sabots et murmurant : « Seigneur, Seigneur ! » Le Seigneur était partout et invisible comme en tous les temps. Au moment où Marc s'arrêtait devant la grille du nommé Fernand, une hirondelle vint se percher sur le fil de la sonnette qui traversait la cour. Fortan n'osa pas tirer la sonnette. En attendant que l'oiseau eût fini de se lisser les plumes, il considéra le panorama qu'on découvrait du haut de cette côte de la Pie, et il arrêta ses regards sur la terrasse du lycée juste au moment où le garçon levait les bras puis les étendait. « Des signaux », murmura Fortan. Qui était ce garçon? Avec qui correspondait-il? Fortan crut entendre du côté de la fondrière les hurlements des gamins.

— Une belle soirée, dit Fernand qui s'avançait justement dans la cour.

— Il fera peut-être de l'orage, dit Marc.

Après l'entrevue avec Fernand, laquelle entrevue s'éternisa sans amener de résultats notables, Marc redescendit vers la rue des Freux. Le garçon qui faisait des signaux avait disparu et la cour du lycée devait être vide. L'heure du dîner. Victorine Fortan n'aimait pas voir son monde arriver en retard. Elle prétendait que chacun fût à table à sept heures.

Il était sept heures cinq quand Marc poussa la porte de la cour. Il contourna la villa (une villa sans étage, trois pièces, cuisine) par la rigole en ciment, car il supposait que les gens de la maison se trouvaient encore dans le jardin. En effet, sous une tonnelle ornée d'un haricot d'Espagne qui n'avait pas dix feuilles, la maîtresse du lieu et les deux filles étaient étendues sur des transats devant la remise où Fortan avait installé son atelier personnel.

— Je crois que je ne mangerai pas ce soir, disait Victorine Fortan. Je sens l'orage qui vient.

Émilie et Solange s'éventaient avec des journaux. Émilie, ainsi abandonnée, offrait un corps d'une douceur extraordinaire, tandis que Solange demeurait pointue malgré sa grâce. Marc eut à peine le temps de souhaiter le bonsoir.

— Marc, tu vas faire frire les œufs, dit Victorine.

— Bien, dit Marc.

Un quart d'heure plus tard on était dans la salle à manger. Les volets de fer y avaient maintenu toute la journée une chaleur si grande que les peintures de la suspension en verre paraissaient fondre. Solange était venue mettre le couvert. Marc apportait les œufs.

On mangea d'abord en silence. Solange était assise à côté de sa mère, en face d'Émilie, Marc à côté d'Émilie. Chacun se demandait qui allait engager la conversation ce soir-là? Marc avait envie de dire qu'il avait vu un garçon qui faisait des signaux du haut de la terrasse du lycée, mais il se rendait compte que cette nouvelle insignifiante était trop en dehors des préoccupations des convives. Il fallait plutôt parler de la chaleur. Enfin Mme Fortan demanda à Émilie si elle avait de bonnes nouvelles de sa famille. Émilie répondit qu'elle en avait. Puis Victorine interrogea la jeune fille sur les occupations de son père qui était veuf. Émilie dit qu'il s'occupait de gérer ses biens.

— A-t-il beaucoup de terres?

— Il a des bois, dit la jeune fille.

— Les coupes de bois sont d'un bon rapport, assura Mme Fortan.

La vingtième fois que Mme Fortan menait cette petite enquête qui n'avançait à rien. Histoire de parler. Fortan soupira en regardant Émilie. C'était une intellectuelle aux yeux de Marc, puisqu'elle préparait, comme Solange, la deuxième partie de son baccalauréat. Solange dit à Marc :

— Mon oncle, vous ne questionnez pas Émilie aujourd'hui sur le travail qu'elle a fait cette semaine. D'habitude vous vous informez des questions qui ont pu l'intéresser.

Marc détestait s'entendre appeler « mon oncle ».

— Je n'y connais rien, dit-il. J'ai essayé de lire tes livres, mais je n'y comprends goutte, et je suppose qu'Émilie suit les mêmes cours que toi.

— C'est évident, dit Solange, mais d'habitude vous vous intéressez à Émilie.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Des banalités qui tournaient vaguement à l'aigre sans raison.

— Si Marc a une seule qualité c'est bien la politesse, observa Victorine, et je ne vois pas pourquoi il ne serait pas poli envers Émilie.

— Alors j'ai raison, dit Solange. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas poli aujourd'hui?

— Cela m'est égal, dit Émilie.

— Moi, cela ne m'est pas égal, dit Solange. Si mon oncle a quelque chose contre nous, qu'il le déclare tout de suite, et ne nous fasse pas la tête.

— Je ne fais pas la tête, assura Fortan.

Il semblait dans cette maison qu'on s'ingéniât toujours à le critiquer.

— Votre équipe a-t-elle gagné au basket cette semaine? demanda Marc à Émilie.

Il avait dit n'importe quoi pour changer le tour de la conversation.

— Naturellement elle a perdu, dit Solange. Vous êtes mal tombé, mon oncle.

— Nous avons perdu, dit Émilie.

La jeune fille se mit à rire. Fortan n'arrivait jamais à pénétrer les pensées d'Émilie pas plus que celles de Solange. Voici plus d'un

an qu'il vivait avec sa nièce, mais ce n'était que depuis le printemps qu'elle invitait sa compagne de classe à la maison. Le jeu de Solange consistait à soupçonner de très loin que son oncle devait être amoureux d'Émilie ou tout au moins lui faisait sa cour. Comme si, songeait Fortan, ces établissements d'éducation ne pouvaient donner à une jeune fille des jugements moins futiles sur l'existence. Il en venait parfois à s'interroger sur le plaisir qu'il avait à retrouver Émilie chaque samedi. Maintenant, à peine osait-il lever le regard sur elle. Aussitôt Solange saisissait le prétexte de faire une réflexion, et Mme Fortan se montrait simplement satisfaite de voir son beau-frère embarrassé, et de dominer ainsi la situation dans une indifférence hautaine et de bon aloi. Enfin Émilie et Solange parlèrent d'un roman qu'elles avaient lu la semaine précédente.

Après le repas, Émilie et Solange allaient au cinéma ou bien faisaient une promenade. Elles se rendaient parfois au théâtre à Paris par l'autobus qui les ramenait vers une heure du matin. Mme Fortan semblait toujours excitée par la visite d'Émilie, et chaque samedi soir, après le départ des jeunes filles, elle retenait son beau-frère à la salle à manger pour parler de choses sérieuses, selon sa propre expression.

De quoi s'agissait-il? D'une affaire bien ordinaire encore et qui s'accordait parfaitement avec cet étouffant coin de banlieue, où il semblait qu'on ne parlerait jamais d'un fait un peu exceptionnel. Il faut sans doute des quantités d'imbéciles pour faire valoir la lumière du jour — à quoi n'arriveront jamais les gens intelligents qui se croient eux-mêmes lumière. Pour sa part, Marc admirait Émilie et Solange, et il se jugeait seul responsable des conversations ennuyeuses. Quant à sa belle-sœur, il croyait aussi qu'il avait le tort de mal la comprendre. Il est vrai que c'était difficile. Malgré les explications qu'elle donnait, on ne devinait pas très bien où elle voulait en venir finalement.

Peu de temps après son retour tardif des régions de l'est, Fortan avait rencontré sa belle-sœur dans la rue. Il n'y avait rien d'étonnant à cela, puisqu'elle était demeurée pendant toute la guerre dans la maison même où Guillaume Fortan l'avait installée. Dès qu'elle eut appris que Marc occupait auprès de Dassigne une situation assez remarquable, elle le pria de venir habiter chez elle avec sa nièce. « Il n'y a rien de tel que la famille, disait la veuve Fortan, et tu seras avec moi vraiment comme avec une sœur, et Solange que j'ai eu tant de mal à entretenir pendant toutes ces années, sera heureuse de retrouver un parent si proche, un oncle, presque un père. »

Marc eut d'abord le sentiment que la dame se jetait dans ses bras avec l'espoir tout simple de se remarier avec lui. Mais elle avait dix ou quinze ans de plus que lui, ayant largement dépassé la quarantaine. Il fit donc d'abord beaucoup de réserves jusqu'à ce qu'il comprît que Victorine Fortan, si son invitation n'était pas désintéressée, n'escomptait qu'un appui pour entrer comme employée chez Dassigne. Elle avait été vendeuse pendant toute la guerre dans une maison de confections et elle l'était encore. Marc ne

voyait pas à quel titre elle intéresserait Dassigne. Mais il se dit que cette femme ne demandait qu'à l'accueillir afin de trouver quelqu'un qui l'entretînt dans certaines utopies sans grande conséquence. Il ne devait rien refuser aux derniers parents qui lui restaient. C'est dans ces sentiments qu'il vint habiter chez sa belle-sœur. Il consentit à payer une pension dont le montant notable le libérait de toute crainte de se montrer gênant.

Mme Fortan était à la fois timide et obstinée, comme si elle nourrissait un rêve qu'elle ne voulait pas avouer. Elle ne cessa de harceler Marc pour qu'il l'introduisît chez Dassigne. Elle faisait sans doute grand cas de son influence. Elle désirait parler avec Dassigne. Une simple entrevue, et elle obtiendrait ce qu'elle désirerait pour peu qu'elle fût recommandée, prétendait-elle.

Du temps où il faisait encore fonction de sous-directeur, Marc s'en ouvrit à Dassigne. Celui-ci répondit à peine et murmura que l'on verrait. Lorsque Marc revint à la charge il l'envoya carrément promener : la maison Dassigne n'avait nul besoin d'une employée et encore moins d'une vendeuse en confection. C'était logique. Alors Mme Fortan changea ses batteries. Elle se rendait compte, disait-elle, que son beau-frère n'avait pas l'importance qu'elle avait cru, mais tout au moins pouvait-il la renseigner. Alors elle déballa son histoire, ou tout au moins une partie de son histoire. Son frère, un nommé Marcier, avait été l'associé de Dassigne. Pendant la guerre ils auraient fait ensemble certaines affaires. Elle avait elle-même engagé de l'argent que son frère lui avait promis de faire fructifier. Peu de temps avant la fin de la guerre, le frère avait disparu, comme d'ailleurs Guillaume Fortan qui se trouvait également son associé.

— Que voulez-vous que j'y fasse? avait déclaré Marc à la dame. M. Dassigne ne vous doit pas de comptes certainement, ou bien allez le trouver vous-même.

— M. Dassigne ne me doit rien, avait reconnu la dame, mais il peut me dire où est mon frère actuellement, et en tout cas me donner des indications suffisantes pour le retrouver.

— Pourquoi votre frère ne vous donne-t-il pas signe de vie? Pourquoi...

Alors Victorine Fortan avait changé de visage. Elle semblait en proie à une sorte de passion pour ce frère indifférent. Elle le dépeignit comme un homme sauvage, capable de toutes les duretés et de toutes les générosités. Si elle pouvait lui parler, elle était sûre qu'elle le convaincrait de partager avec elle une partie de sa fortune.

— Que me contez-vous? disait Marc. S'il tenait tant à vous, que ne vous est-il déjà venu en aide lorsqu'il habitait Nogent?

— Il n'a jamais habité Nogent. Il venait de temps à autre chez Dassigne. Je ne le voyais presque jamais, et seulement par hasard, mais il tenait à moi, je le sais.

— Alors, s'il n'habite pas Nogent, il a une autre résidence, et c'est là que vous devez vous informer.

— Je n'ai jamais su où il habitait. Je suis sûre qu'il possède un château et un domaine.

Du coup, Fortan abandonna la partie. Ce fut d'ailleurs la seule scène mémorable qui se joua entre sa belle-sœur et lui, et les allures indifférentes qu'elle se donna dans la suite démentirent ces rêves probablement puisés dans leur intégrité aux feuilletons qu'elle lisait le soir. Certes, Guillaume Fortan avait eu raison naguère de tenir la dame à distance rien que pour ces histoires inqualifiables. Dans le quartier, Victorine passait parfois pour une simple grue, mais c'étaient des médisances.

Cependant, elle ne renonçait nullement à ses projets. Elle se montrait d'une patience inexorable, et chaque semaine (maintenant c'était le samedi soir), elle demandait à Fortan de s'informer auprès de Dassigne.

Fortan y consentit. Il parla à Dassigne. Celui-ci lui répondit qu'il n'avait jamais eu d'autre associé que Guillaume Fortan. « Il s'agirait d'un nommé Marcier », avait déclaré Marc. « Cela n'a aucun sens », répondait Dassigne. Enfin Marc Fortan avoua que sa belle-sœur prétendait avoir un frère du nom de Marcier à qui elle aurait confié un certain capital. « Rien de plus faux », coupa Dassigne. Et il n'en fut plus question.

Victorine Fortan ne désarma pas. Peut-être son frère s'était-il présenté à Dassigne sous un faux nom, peut-être avait-il fallu que leur association fût tenue secrète. La guerre, l'occupation...

Marc refusa de rien croire, mais sa belle-sœur insista pour qu'il fît des recherches dans les papiers de Dassigne. Une simple lettre, une enveloppe pouvait révéler une trace de son frère. Marc n'avait aucun désir de se livrer à une telle enquête. A force d'être harcelé, il entreprit néanmoins de feuilleter des dossiers qui contenaient la correspondance remontant à quelques années. « Tout a donc été détruit », déclarait Mme Fortan.

Marc était de plus en plus convaincu qu'elle avait forgé l'histoire de toutes pièces. Ce qui l'étonna, ce fut qu'elle n'associa jamais les faits et gestes de son frère à ceux de Guillaume Fortan qui lui-même avait disparu sans laisser de traces. Mais il prêta une nouvelle attention à sa belle-sœur, et il crut discerner en elle tout autre chose que le désir d'un gain, ou simplement d'éblouir, comme cela lui semblait presque normal de la part d'une femme qui n'avait peut-être pas mérité une vie aussi étroite. Chaque fois qu'elle lui parlait de son affaire, il y avait dans ses paroles une sorte d'effroi passionné. Ce samedi-là il en fut à peu près sûr.

Mme Fortan l'avait attiré dans la cuisine comme si ce lieu resserré était plus favorable aux confidences.

— Je crois avoir aperçu mon frère cette après-midi, déclara-t-elle tout de suite.

— Vous voyez, tout va s'arranger, dit Marc.

— Je ne suis pas sûre, mais si c'est bien lui que j'ai vu, il a dû rendre visite à Dassigne.

— Je ne peux vous renseigner, à ce sujet, dit Marc. Je ne sais même pas à quoi ressemble votre frère.

— A quoi il ressemble? murmura Mme Fortan.

Puis elle s'écria :

— Il ne saurait échapper à l'attention de personne, vous entendez, de personne.

C'est à ce moment que Marc comprit que Mme Fortan était soulevée par une passion qui devait l'effrayer elle-même. Sans réfléchir, il dit :

— Qu'est-ce que vous craignez?

Elle répondit qu'elle ne craignait rien, mais que si Marc avait été frappé par le visage d'un visiteur, il ne pouvait s'agir que de son frère.

— Je travaille dans un bureau très à l'écart, observa Marc.

— Le samedi après-midi vous allez dans le bureau de Dassigne, vous me l'avez certifié.

— M. Dassigne ne reçoit personne le samedi après-midi.

Mme Fortan demanda alors si Marc avait fait quelques recherches.

— Pas question de Marcier dans les correspondances que j'ai vues, assura Marc.

— N'y aurait-il pas un autre nom qui vous aurait intrigué, le nom d'un correspondant habituel, je veux dire?

— Il y a bien des noms, mais il s'agissait de fournisseurs ou de clients. Votre frère n'a pas possédé une briqueterie, par hasard?

— Cela jamais, s'exclama la dame avec force.

— Alors je ne vois pas, conclut Marc.

— Promettez-moi que vous continuerez à chercher.

Marc aurait promis n'importe quoi pour se débarrasser de sa belle-sœur. Il lui semblait d'ailleurs nécessaire de lui venir en aide dès que ce serait possible. A mesure qu'elle parlait, il était intrigué par ses regards qui donnaient à son visage une beauté tout à fait inattendue. Que vais-je chercher? se dit Fortan. Il arrive souvent que l'on soit amené à saisir dans les êtres les plus simples, on ne sait quelle vertu qui ne semble pas leur appartenir.

Mme Fortan avait pris une casserole pour la nettoyer, et elle fut tout de même bien près de la laisser choir, lorsque les gamins se mirent à crier sous la fenêtre de la cuisine dont les volets restaient à demi fermés.

— On l'a vu votre frère, criait la fille.

— Il est habillé comme un paysan, dit un gamin.

— On l'a vu votre frère, répéta l'autre gamin.

Marc alla ouvrir les volets. La petite bande avait déjà disparu. La rue était tout à fait déserte. Huit heures du soir. Des gens étaient installés sur leurs perrons, sur les seuils ou dans leurs cours, et tâchaient de s'imaginer que la fraîcheur venait. Ils restaient absolument immobiles et l'on n'entendait pas leurs paroles.

— Ils m'ont bouleversée, dit Mme Fortan.

— Il n'y a pas de quoi, répartit Marc. Ils nous ont écouté et ils ont répété ce que vous avez dit.

Au-dessus du mur de l'entrepôt un léger nuage rougeoyait dans le ciel bleu, tandis que la rue des Freux continuait à mijoter comme un fond de marmite. Marc planta là Victorine Fortan et s'en fut tenir compagnie à Timard qui lui montra une sauterelle sur la branche d'un rosier à demi mort. « Comment a-t-elle pu

venir? » murmurait Timard. La discussion recommença. Fortan parla des sauterelles innombrables qu'il y avait autour de la ferme de la Forêt :

— On ne savait plus si c'était la mer ou les sauterelles qui chantaient.

Ce fut le mercredi que Paul Dassigne accosta Fortan, comme celui-ci, après avoir quitté le bureau, longeait les magasins de l'avenue. Ici tout semblait gai et vivant, bien que le ciel fût chargé d'un orage qui n'éclaterait pas. Marc regardait à la vitrine de l'herboriste une salamandre empaillée lorsqu'il vit le jeune Paul qui se tenait près de lui. Il y avait beaucoup de salamandres en Normandie, songeait Fortan, et il ne prêtait aucune attention au fils Dassigne. Jamais il ne lui avait parlé. Simples échanges de bonjours lorsqu'il le croisait à la sortie du dépôt ou dans le vestibule de la maison. Paul hésita quelques instants puis il dit :

— J'ai à vous parler.

— C'est bien, dit Fortan. Je n'ai rien à faire ce soir.

— Allons du côté de la voie ferrée, voulez-vous? dit Paul.

— Allons, dit Fortan.

Ils suivirent l'avenue. Fortan n'était pas trop intrigué par la démarche du jeune homme. Il supposait que le garçon avait pu se mettre dans une situation embarrassante à propos de quelque escapade et qu'il avait besoin de complicité dans la maison. Paul garda le silence pendant un long moment. Marc lui dit qu'il aimait regarder les camionnettes qui transportaient des primeurs ou du bois ou des ferrailles. « C'est dommage que le commerce soit si dur, ajoutait-il. Rien de plus beau que les produits du monde qui se promènent. »

Paul s'arrêta soudain sur le trottoir et dit :

— Vous voyez Émilie samedi?

— Tu la connais? dit Fortan.

— Je l'ai rencontrée deux fois. Je sais qu'elle s'appelle Émilie et c'est tout. J'ai appris qu'elle allait chez vous le samedi.

Paul se tut et sans attendre de réponse il continua son chemin, entraînant Marc à sa suite. Fortan dit :

— Elle viendra certainement samedi à la maison.

Avant le pont de la voie ferrée, Paul s'engagea dans le sentier qui menait au portique en ruine et il s'assit sur l'herbe en haut du talus du chemin de fer. Fortan s'assit à côté de lui.

— Je n'arrive pas à vous expliquer, dit Paul.

— Si tu veux parler à Émilie, dit Fortan, tu peux la trouver à la sortie de la pension, samedi après cinq heures. Solange vient la chercher tous les samedis.

— Elle ne veut pas me parler.

— Les filles c'est bizarre, déclara Fortan.

— C'est plus que bizarre, dit Paul sur un ton précipité. Je lui ai fait des signaux de la cour du lycée. Je la vois deux fois par semaine après quatre heures. Elle se met à une fenêtre de la pension. Ça doit être la fenêtre de la bibliothèque. Elle trouve le prétexte d'aller chercher des livres. Elle se met à la fenêtre.

Je lui fais des signaux et elle répond. Alors pourquoi est-ce qu'elle ne veut pas me parler?

Marc, avec le plus grand désintéressement, avança d'abord l'hypothèse qu'Émilie était empêchée par la présence de Solange. Mais Solange avait semblé l'encourager lorsque Paul les avait abordées, et même Solange voulait rentrer seule à la maison pour qu'Émilie eût le loisir d'écouter ce que Paul avait à lui dire. Fortan supposa ensuite, qu'étant donnée la distance entre la pension et le lycée, Émilie avait pu ne pas reconnaître le garçon ou bien qu'elle s'amusait de loin, mais qu'elle montrait de la timidité quand il s'agissait d'un entretien privé.

— Elle m'a répondu avec insolence, dit Paul, qu'elle se moquait de moi, que je n'avais pas besoin de faire le pitre pour essayer de correspondre avec elle.

Cela prouvait aussi qu'Émilie ne se souciait guère de l'opinion de Solange ni de tenir secrète la petite télégraphie qui s'établissait entre elle et le garçon.

— Elle a continué à répondre à tes signaux? demanda Fortan.

— Elle a continué. Voilà des semaines que ça dure.

— Les filles sont folles, constata Fortan.

Un train passa, un omnibus qui disparut avec fracas entre les talus brûlés.

— Est-ce que vous pourriez lui dire... commença Paul.

Il n'arrivait pas à s'exprimer.

— Que tu voudrais la voir. Mais si elle ne veut pas, dit Fortan.

— Qu'elle m'explique pourquoi elle me répond de loin alors, dit Paul.

Mais ce n'était pas cela qu'il désirait savoir. Et tout d'un coup :

— Que je ne pourrai jamais vivre sans elle.

— Voilà, dit Fortan.

Un autre train. Puis il y eut un froissement dans un buisson voisin. Un de ces buissons où des arbustes d'ornement, souvenirs de l'ancien jardin, se mêlaient à des ronces, à des vieux papiers et qui n'auraient pas pu cacher l'ombre d'un canard. Barosse, Turluquet et Angèle, à dix pas de là, derrière le buisson, étaient couchés nonchalamment.

— D'où sortent-ils ceux-là? murmura Fortan. Pas étonnant qu'ils arrivent à tout savoir.

Paul et Fortan se levèrent et regagnèrent l'avenue. Ils passèrent auprès des garnements et de la gamine. Ceux-ci demeurèrent indifférents et se contentèrent de faire des bruits variés avec leur bouche dès que Paul et Fortan se furent un peu éloignés.

Sur l'avenue débouchaient de petites rues, et sur les rues maintes venelles entre les habitations. On pouvait tourner en rond pendant une heure sans prendre le même chemin. Au-delà du pont du chemin de fer on retrouvait des potagers encaissés dans des murs et parcourus de fossés qui ne servaient à rien. Paul et Fortan se perdirent parmi ces dédales, retrouvèrent une passerelle et finalement aboutirent à la fondrière au bout de la rue des Freux.

La fondrière était à demi comblée et, sur la terre des décombres,

de hautes graminées et des plantes sauvages avaient poussé. Paul et Fortan s'arrêtèrent à quelques pas des saules.

Dans le ciel brûlant il y avait un quartier de lune au-dessus des saules. Marc Fortan consentit à dire ce qu'il savait sur Émilie. Elle prétendait que son père habitait dans le Centre, mais elle nommait tantôt une ville, tantôt une autre, et Solange elle-même ne s'en souciait guère. Pourtant Mme Fortan posait beaucoup de questions à Émilie. Est-ce que ça avancerait beaucoup Paul Dassigne de connaître son pays? Paul regardait les arbustes dont les feuilles grisâtres demeuraient immobiles.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il. Tout ce qui lui appartient...

— C'est une fille assez farouche, assurait Marc.

— J'aime travailler, insistait Paul. Je travaillerais pour elle toute ma vie.

Si la fille s'en fichait, cela n'avancerait à rien, songeait Fortan. Mais il n'osa pas en faire la remarque.

Fortan regardait Paul. C'était un jeune homme qui ne devait comprendre rien d'autre que l'accomplissement des besognes. Voilà peut-être pourquoi Paul avait confiance en lui, et cela expliquait aussi qu'il fût si naïvement désemparé.

— Je ferai mon possible pour t'aider, dit Fortan, mais je dois te prévenir qu'à la maison ni elle ni personne ne me prend au sérieux.

— Parlez tout de même, parlez-lui, dit Paul.

Ils revinrent vers la rue des Freux. Derrière une palissade ils aperçurent les deux gamins et la gamine qui bavardaient avec Solange. Paul n'y prêta pas d'attention, mais Fortan fut absolument sûr qu'ils informaient Solange de son entretien avec le fils Dassigne. Si cela revenait aux oreilles d'Émilie, la commission serait faite, et il n'aurait pas à s'en préoccuper. Fortan ne se préoccupait jamais de rien. Il faisait simplement ce qu'on lui demandait, dans les cas utiles.

Ce soir-là Fortan travailla dans la remise pour mettre au point sa machine. C'était un travail de forçat. Pourquoi l'avait-il entrepris au lieu d'offrir ses services comme comptable chez les commerçants, ce qui lui aurait fait gagner avec moins de difficultés quelques sommes supplémentaires? De même que Timard s'adonnait à l'entomologie, il voulait réaliser des travaux un peu hors de sa portée. Il projetait aussi de construire, par ses propres moyens, une villa sur un bout de terrain qui appartenait à la mère de Timard, juste à côté de la fondrière. Par ces temps de crise on ferait de l'or avec la moindre bicoque. Il avait en vue un lot de briques abandonnées par un rentier voisin qui n'en avait que faire. Et Dassigne pourrait aussi lui faire des prix assez bas.

Ni ce soir-là ni pendant les trois jours qui suivirent, Solange ne fit mine de savoir quoi que ce soit concernant la passion de Paul Dassigne pour Émilie. Solange avait le don de tenir les gens à distance lorsqu'elle le voulait. Elle prenait envers son oncle une attitude toujours assez conventionnelle, de la même façon que si elle avait dû admettre la présence d'un beau-père. Leurs relations

n'en demeuraient pas moins familières et plutôt agréables que désagréables. Mais pendant ces jours-là elle lui adressa à peine la parole, et Mme Fortan se montra elle-même assez hautaine. Marc songea soudain que la mère et la fille pouvaient avoir des vues sur le fils Dassigne. Ce serait une excellente aubaine, et n'était-ce pas là que voulait en venir la veuve Fortan? Il chassa ces pensées qui semblaient pourtant en accord avec le bon sens. Pendant les repas, il eut tout le loisir de considérer Solange.

Les mains de Solange n'avaient aucune finesse. Un peu rudes comme des mains de garçon. Marc y voyait la maladresse d'une enfance qui n'a pas encore pris sa forme et vouée à n'importe quel avenir splendide ou non. Les yeux bruns de Solange et ses lèvres sans fard avaient la même inutile énergie. Rien que de la hardiesse. Fortan pensait qu'il devrait faire son possible pour assurer quelque bonheur à Solange si c'était en son pouvoir. La mère et la fille semblaient vaguement menacées dans leur solitude. Voilà ce qui rendait parfois leurs paroles un peu hasardeuses et insolentes. Il ne savait rien d'elles, mais il avait le désir de veiller sur Solange.

— J'ai vu un livre de littérature à la devanture du libraire, dit-il à un moment. Est-ce qu'il t'intéresserait?

— Quel livre exactement?

Il s'expliqua avec difficulté. Elle répondit qu'elle n'avait pas besoin de ce livre.

Le samedi, après le dîner, Émilie et Solange ne sortirent pas comme d'habitude. Elles s'installèrent au jardin, après avoir fait la vaisselle en vitesse avec Mme Fortan. Celle-ci alla se coucher. Solange appela Marc comme il se disposait à rejoindre Timard.

— Venez donc un peu ici, mon oncle. Il me semble que vous avez quelque chose à dire à Émilie?

Fortan n'avait plus aucune idée de ce que cela pouvait être. Il n'osa pas s'esquiver et rejoignit les jeunes filles.

— Asseyez-vous, dit Solange, et débitez-nous votre petite histoire.

— Quelle histoire? demanda Fortan qui venait tout juste de se rappeler son entrevue avec le fils Dassigne.

Ce soir-là le ciel était parcouru par des nuages frais. Deux zinnias dans le massif de terre nue reprenaient vie. Il y avait eu la veille une petite averse.

— Vous savez bien quelle histoire, insista Solange. N'avez-vous rencontré personne mercredi soir? Il me semble que cela concerne Émilie.

— Cela ne me concerne certainement pas, protesta Émilie.

— Tu te trompes beaucoup, s'écria Solange. Allons, mon oncle, ce n'est pas le moment d'hésiter. Faut-il que je m'en aille?

Solange s'était levée.

— Reste ici, je t'en prie, dit Émilie.

Solange se rassit. Marc fit observer qu'il ne marchait pas dans cette comédie, et que, puisque Solange était renseignée, elle devait elle-même renseigner son amie, si elle ne l'avait déjà fait.

— Moi je n'ai pas reçu de confidences, repartit Solange. C'est

à vous que la jeunesse livre son cœur. On ne m'a chargée d'aucune commission.

— Alors, mêle-toi de ce qui te regarde, dit Fortan. Je parlerai si ça me fait plaisir.

— Je ne tiens pas à savoir quoi que ce soit, déclara Émilie.

Fortan tourna les talons. S'il se trouvait réellement dans l'obligation de rapporter les sentiments que Paul lui avait avoués, il choisirait son heure. Mais Solange se leva vivement et courut pour se mettre en travers du passage qui le long de la maisonnette, conduisait à la rue. Fortan s'avança néanmoins. Quand il se trouva tout près de Solange, il fut bien forcé de s'arrêter.

— Maintenant, empoignez-moi, dit Solange, si vous avez assez d'audace.

Il avait grande envie de la saisir par les épaules, et même de la balancer par-dessus le grillage. Il la saisit aux épaules. Solange, au lieu de se débattre, demeura immobile. Leurs visages se touchaient presque. Il lui sembla qu'elle avait des larmes au fond des yeux et que ses épaules tremblaient un peu dans ses mains.

— Quelle gamine ! dit-il en mettant ses mains dans ses poches. Allons, laisse-moi passer.

— Il n'y a rien à faire, dit Solange.

Émilie paraissait indifférente. Cependant, elle devait suivre cette petite scène avec une attention sauvage.

— Pourquoi veux-tu que je raconte cela tout de suite? plaida Marc. Ces satanés gosses t'ont sûrement rapporté plus de choses qu'il n'y en a.

— Alors, vous mettrez les choses au point, et personne ne se fera des idées.

Elle le regardait dans les yeux avec une franchise qu'il trouva étonnante. Il haussa les épaules :

— Après tout, il y en a pour cinq minutes.

Il retourna s'asseoir sur la chaise auprès d'Émilie, tandis que Solange reprenait sa place elle aussi. Il offrit des cigarettes aux jeunes filles. Solange donna du feu avec son briquet.

— Je dois parler avec beaucoup de prudence, déclara enfin Fortan. Il me semble que c'est une affaire grave, bien que Paul Dassigne soit si jeune. Il s'agit de Paul Dassigne.

Fortan essaya de rapporter tous les détails de sa rencontre avec Paul Dassigne, comment le jeune homme l'avait abordé, comment il avait déclaré tout d'un coup, avec une violente sincérité, que jamais il ne pourrait vivre sans Émilie. Il ne fit pas mention des signaux auxquels Émilie répondait de loin.

— Il faut comprendre, dit Marc. Ce n'est pas mon affaire, et je ne désire me mêler de rien, mais il faut comprendre. Paul s'est confié à moi, parce qu'il a vraiment jugé que je m'arrangerais pour ne pas le trahir. Je ne veux pas le trahir. Il ne m'a pas parlé seulement d'un amour, mais il a mis sa vie en jeu. Voilà.

Il eut la certitude qu'il s'était mal exprimé. De toutes façons...

Émilie se taisait. Solange fixait sur Marc ses yeux pleins d'animation. Fortan se leva.

— Restez, dit Solange. Il faut bien qu'Émilie vous réponde, et que vous transmettiez sa réponse.

— Elle le fera elle-même, dit Marc. Émilie, vous me pardonnerez de m'être mêlé de ce qui ne me regarde pas.

— Je ne peux rien répondre en tout cas, dit Émilie.

— Mais il faut répondre, intervint Solange. Asseyez-vous, Marc.

Fortan reprit sa place auprès d'Émilie.

— Quand même il vaut mieux qu'il sache, dit Fortan.

— Qu'il sache quoi? s'écria Solange. Qu'Émilie en aime un autre par exemple?

— Je n'aime personne d'autre, déclara Émilie.

Le soir venait, et la lumière s'adoucissait lentement. Solange regardait maintenant Émilie. Celle-ci ne paraissait nullement embarrassée, comme si depuis toujours elle avait pris certaine décision. Enfin elle déclara :

— Jamais Paul Dassigne ne pourrait vivre avec moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire? demanda Solange.

— Je veux simplement retourner dans mon pays, vous m'entendez? dit Émilie. Personne ne voudrait vivre avec moi dans mon pays, chez mon père, et je n'ai besoin de personne.

Ces paroles surprirent Solange elle-même. Fortan se demandait quelles idées bizarres peuvent hanter les jeunes filles. Il ne pensait qu'à s'en aller. Il dirait simplement à Paul qu'Émilie avait des idées bizarres.

— Cela n'a pas de sens, s'écria Solange. Alors tu penses à me quitter moi aussi, et à tout quitter?

Émilie paraissait décidée à se taire, comme il lui arrivait souvent.

— Paul Dassigne n'est pas à dédaigner, dit enfin Solange.

Cette parole provocante, dite en présence de Marc, révolta Émilie. Solange se félicitait que cela fût dit en présence de Marc, car elle le regarda. Quelle hargne la possédait maintenant? Émilie s'était levée et elle semblait prête aussi bien à gifler Solange.

— Dans mon pays, dit-elle d'un ton dur, je ne verrai jamais personne, tu entends, personne. Chez moi, je vais à la chasse du matin au soir si cela me fait plaisir. Je vis dans les bois et dans les marais. Jamais je ne veux me marier.

— Si tu tiens à jouer aux Indiens, dit Solange, on ira te voir jouer aux Indiens.

— Tu ne sais pas, continua Émilie. Là-bas je suis chez moi, et j'ai déjà tiré sur quelqu'un qui s'amusait à se promener dans nos bois. Fiche-moi la paix.

Puis elle sembla considérer que Solange n'était qu'une fille insignifiante qui ne méritait pas qu'on se fâchât avec elle. Émilie reprit son indifférence. Elle s'assit en souriant comme d'une bonne farce.

— Tu ne blagueras pas toujours, dit Solange.

Solange, comme Émilie, passait avec une insouciance absolue, de la colère à la tranquillité la plus grande. Mais elle se livrait tour à tour à l'agressivité et à la flatterie, tandis qu'Émilie ne

semblait chercher qu'à rester étrangère à ce qui l'entourait, qu'elle se montrât vive ou sereine.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites encore ici? dit soudain Solange à Fortan. Si vous n'êtes bon qu'à susciter des scènes de famille...

Fortan se réjouit de cette mauvaise foi qui le mettait enfin hors de cause. Il souhaita le bonsoir à Solange et à Émilie, puis il rentra dans la maison, où il voulait prendre un livre qu'il prêterait à Timard. Certainement Timard l'attendait, assis sur le seuil de sa maisonnette.

Au moment de ressortir par la porte de la rue, Marc fut arrêté par la voix de Mme Fortan :

— Marc, ne vous en allez pas, j'ai à vous parler.

— Vous n'êtes donc pas couchée? bougonna Marc.

— Venez à la cuisine. Elles ne nous entendront pas. Je ne veux pas que Solange sache que je vous ai parlé.

— De quoi s'agit-il?

Fortan entra dans la cuisine et il s'apprêta à entendre les pires histoires avec la même égalité d'âme que si on le priait d'aller chercher un kilo de sucre pour le petit déjeuner du lendemain. Mme Fortan ferma la fenêtre et les volets, donna l'électricité et enfin s'adossa à la porte, pour prévenir toute retraite de son beau-frère. Elle murmura :

— Solange est amoureuse de Paul Dassigne, ne le saviez-vous pas? J'ai surpris votre petite conversation. Je vous supplie de ne pas mettre Émilie en relations avec ce jeune homme.

— Ce n'est pas vrai, dit Fortan.

— Pas si haut !

— Ce n'est pas vrai. Solange ne connaît pas Paul Dassigne, et elle n'est pas prête à courir après un jeune homme fortuné, j'en mettrais ma main au feu.

— Calmez-vous, mon beau-frère. Je sais ce que je sais. Mais rendez-moi au moins le service d'écarter Émilie, si vous ne voulez pas m'aider auprès de Dassigne.

— Qui vous empêche d'aller lui parler?

Cela recommençait. « Puisqu'on est dans les scènes, allons-y », pensait Fortan.

— Vous ignorez une chose, dit la dame après avoir respiré profondément. C'est que je suis dans des embarras d'argent à peu près inextricables. Je ne tiens pas à ce que Solange coure après Paul Dassigne, mais pourquoi lui ôter quelque chance de vivre heureuse? En attendant, comme je vous le dis, je me vois maintenant plus que ruinée. Vous ne prétendrez pas qu'il s'agit d'une imagination. Oui, je sais que vous me prenez pour visionnaire.

— Pardonnez-moi, dit Marc.

— Eh bien ! j'ai attendu jusqu'aujourd'hui, pour vous mettre en demeure de forcer le secret que Dassigne veut garder sur son ancien associé. J'ai reçu une lettre qui m'annonce que j'ai définitivement perdu mes droits sur la propriété de certains dommages de guerre. Je dois donc laisser l'espoir de donner à Solange l'avenir qu'elle mérite. Elle interrompra ses études. Si vous vous étiez

attaché vraiment à plaider ma cause, si vous y aviez cru tant soit peu, j'aurais déjà trouvé une solution et une condition meilleure.

— Pourquoi diable ne faites-vous pas votre commission vous-même?

— Je ne le peux pas, que cela vous suffise. Dassigne est sûrement brouillé avec mon frère, et il ne voudra jamais me recevoir.

— Alors on n'y peut rien de toutes façons, s'obstinait Marc avec bon sens.

— Vous pouvez lui montrer qu'il a oublié toute considération, que rien ne l'empêche de vous révéler où mon frère s'est retiré, que lui-même a profité des capitaux que j'avais remis à mon frère, et que, si c'est un homme juste, il doit veiller à ce que je ne sois pas dépouillée, même si mon frère voulait le tromper, ce qui est au grand jamais impossible.

— Vous avez un drôle de frère, dit Fortan.

Il était prêt à se lancer dans une discussion avec Dassigne rien que pour démontrer à Mme Fortan qu'elle avait tort de chercher sa vie dans les histoires, et qu'on peut se démener de temps à autre sans s'attaquer pour cela au destin.

— Je n'arriverai jamais à donner à Solange... reprit-elle.

— C'est entendu, coupa Fortan. Je vais parler sérieusement avec Dassigne. Après tout, je suis dévoué à Dassigne et j'ai le droit de lui faire un beau discours.

— Vous avez tort de vous moquer, dit Mme Fortan.

— Vous verrez bien si je me moque de vous et de Solange.

Elle le regarda et elle sembla surprise par l'allure décidée de son beau-frère. Elle ne savait plus que penser.

— Quand même, soyez prudent et avisé, crut-elle bon d'ajouter.

A cet instant Mme Fortan s'approcha de la fenêtre et entrouvrit le volet. Elle avait toujours l'esprit en éveil. A peine eut-elle touché le volet qu'on entendit une galopade dans la rue.

— Ces bandits, murmura-t-elle. Ils devaient être perchés sur la grille.

Fortan remarqua que le visage de sa belle-sœur avait pâli et que ses mains tremblaient.

— Des gosses, dit-il. Que craignez-vous?

— Certainement je n'ai rien à craindre, répondit-elle sans hésiter.

Au bout de la rue les gosses poussèrent de longs cris stridents. La nuit tombait.

— Bonsoir, conclut Marc en s'esquivant.

Il alla rejoindre Timard qui l'accueillit avec des mots tranquilles. Timard venait de recevoir sur le front un gros insecte noir, qu'il appelait géotrupe, et qui semblait avoir été lancé par la nuit.

— Ce n'est pas un géotrupe des forêts, disait-il, mais quand même voilà une bonne trouvaille.

— J'ai discuté avec ma belle-sœur, dit Marc.

Il raconta la scène entre Solange et Émilie, et les embarras de Victorine. Dans la nuit commençante, le ciel demeurait bleu et quelques étoiles scintillaient par-dessus le mur de l'entrepôt, et

sur la gauche au-delà des palissades et de la fondrière. Les immeubles, l'usine à gaz et l'église dont on voyait la flèche entre deux immeubles semblaient monter doucement dans le ciel.

— Il faut tout prendre au sérieux, disait Timard. Il n'y a personne d'insignifiant. On rêve, mon vieux Marc. On appelle du bout du monde, et on pense à des choses qui sont plus loin que le bout du monde. C'est comme ça.

— Solange n'est pas insignifiante, en tout cas, dit Marc. Elle peut dire et faire n'importe quoi. Elle est toujours pleine de vie.

Ils parlèrent encore longtemps dans l'ombre. On entendait des conversations à mi-voix sur les seuils voisins. Des chansons sortaient du fond des immeubles. L'unique lampadaire de la rue des Freux se balançait, plus loin, dans une brise qui se levait.

— Un soir comme on n'en reverra pas, disait Timard, et tous les soirs c'est pareil.

ANDRÉ DHÔTEL.

(A suivre.)

L'Agenda de la Table Ronde

MARDI 1er NOVEMBRE

Fête de Toussaint.

Les ouvrages qui initient le public à la lecture biblique sont de plus en plus nombreux, peut-être parce que les paroles des prophètes conviennent bien souvent à notre temps. Plutôt que de consacrer une notice bibliographique sommaire à ces livres, A. Hamman a préféré souligner leur nouveauté et leur intérêt, en les classant par ordre d'importance.

Les lecteurs de la *Bible de Maredsous* connaissent les introductions denses, solides, fouillées, consacrées à chacun des livres sacrés. Elles étaient l'œuvre d'un exégète de qualité, dom Célestin Charlier. Ce dernier a repris ces études en les développant dans *la Lecture chrétienne de la Bible* (1), qui en est à sa cinquième édition. Ouvrage fondamental, indispensable à tout lecteur qui veut dépasser l'amateurisme biblique, afin de découvrir, dans l'écrin fait de main d'homme, le message du Dieu vivant.

La revue d'initiation biblique, *Bible et vie chrétienne*, dirigée par le P. Charlier et les Bénédictins de Maredsous vient de nous redonner dans une collection parallèle *le Quatrième Évangile* (2), du P. Bouyer. Paru au temps où l'auteur était protestant, le livre avait depuis longtemps fait défaut. Sa réédition était souvent réclamée. Elle paraît enrichie d'une nouvelle et substantielle introduction.

Le P. Bouyer nous apporte la clef de l'évangile de saint Jean, le plus difficile et le plus doctrinal de tous les quatre. Tout en suivant le texte, qu'il traduit au fur et à mesure, l'auteur s'efforce de dégager les thèmes johanniques, la vie, la lumière, la gloire, la grâce, la vérité. Commentaire savoureux, qui permet de dépasser l'érudition pour nourrir l'âme et l'esprit. Nous ne possédons pas, à l'heure actuelle, de meilleur guide pour lire le quatrième évangile.

Pour promouvoir la lecture et l'étude biblique des laïcs comme des clercs, les éditions du Cerf ont lancé deux collections, l'une plus courte et plus facile, *Témoins de Dieu;* l'autre plus doctrinale, *Lectio divina*. La première vient de s'enrichir d'une esquisse de l'Ecclésiaste, *Ainsi parlait Qohèlet*, par l'abbé Steinmann. Ce livre sacré est l'œuvre d'un écrivain désabusé. Celui-ci a expérimenté tout ce que l'homme recherche : richesse, jouissance, sagesse et vertu. Il en conclut que

(1) Éditions de Maredsous.
(2) Éditions Casterman.

tous ces absolus sont des mirages. Il se retourne vers Dieu, mais Dieu est lointain, inconnaissable. Pour le Qohèlet, la fidélité au Créateur consiste à cueillir les fleurs éphémères qu'il nous offre. Pessimisme doublé d'un hédonisme, parce que l'écrivain sacré *aime la vie, mais il la hait d'être si courte justement parce qu'il l'aime.* Vue encore courte, qui appelle de nouvelles lumières sur l'au-delà du tombeau et sur la proximité de Dieu.

L'analyse de l'abbé Steinmann est limpide, brillante, séduisante, parfois tendancieuse, somme toute vraisemblable (1).

Le nouveau volume qui paraît dans la collection *Lectio divina*, *Études sur les prophètes d'Israël* (2) est une contribution à la lecture d'Isaïe, d'Habacuc, de Nahum, de Jérémie et de Noël. L'abbé Steinmann y présente des travaux de jeunes exégètes, qui permettent de mieux découvrir la complexité des problèmes littéraires que pose la Bible, et de mieux comprendre les Prophètes d'Israël.

Parmi les personnages bibliques, Abraham joue un rôle de premier plan. Les chrétiens commencent à le découvrir. Kierkegaard lui a consacré des pages inoubliables dans *Crainte et tremblement.* Chaque fidèle le retrouve tous les jours dans le texte du canon romain de la messe. *On n'est pas plus grand qu'Abraham.* A cette figure mystérieuse et prodigieuse à la fois, le P. Lécuyer vient de consacrer un petit volume, *Abraham, notre Père* (3). Cette étude est une sorte de biographie spirituelle, une méditation sur la mission et la qualité religieuse de celui qui est le père de la foi chrétienne. Lecture attachante, analyse sans érudition, où le chrétien boit à la fontaine sacrée.

Aucun historien des origines chrétiennes n'ignore l'importance de ce qu'on a nommé *l'Incident d'Antioche.* On est allé jusqu'à parler du *conflit des deux apôtres Pierre et Paul.* Qu'en est-il exactement? Le P. Féret situe l'événement dans la croissance normale et providentielle de l'Église, où la mission de l'un et l'autre apôtre, tout en étant différente, mais complémentaire, manifeste un profond accord. Il suffit de se reporter à l'analyse *Pierre et Paul, à Antioche et à Jérusalem* (4).

Quand nous passons des livres jusqu'à présent décrits à l'œuvre posthume de Claudel, *J'aime la Bible*, nous sommes pris d'un certain malaise.

Nous avons eu l'occasion de nous expliquer à ce sujet, dans le numéro spécial que *la Table Ronde* a consacré à Claudel. L'auteur de *l'Annonce faite à Marie* est un croyant qui s'est nourri de la Bible. L'intuition du poète et la foi du chrétien ont suppléé souvent à la science exégétique. Cette dernière n'est pas tout, à elle seule et n'est même rien; mais elle indispensable. Claudel ne l'a pas suffisamment compris. Il faut s'en souvenir en lisant *J'aime la Bible* (5), comme aussi les *Lettres de P. Claudel sur la Bible* (6), qu'il a envoyées au P. Parois-

(1) Éditions du Cerf.
(2) Éditions du Cerf.
(3) Éditions du Cerf.
(4) Éditions du Cerf.
(5) Éditions Fayard.
(6) Nouvelles éditions Debresse.

sin. L'un et l'autre opuscule mesure la grandeur et les limites de Claudel, en cette matière.

La lecture biblique ne peut pas ignorer le travail archéologique. Aussi la contribution d'un Parrot est-elle indispensable pour l'étude scripturaire. Sa collection *Cahiers d'archéologie biblique* dont nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte s'enrichit d'un fascicule consacré au *Temple de Jérusalem* (1). *De toutes les constructions de la Jérusalem antique, le Temple fut certainement l'une des plus impressionnantes et l'une des plus chargées d'histoire.*

Parrot décrit successivement les quatre constructions, celle de Salomon, celle qui suit l'exil, celle d'Hérode, enfin les essais de reconstruction, depuis l'ère chrétienne, le Haram esh-Shérif. La description minutieuse de l'auteur s'enrichit de planches et de figures qui permettent de mieux apprécier l'importance de ce monument pour l'art sacré, mais surtout pour la foi des chrétiens.

Parmi l'abondante littérature mariale où la quantité nargue souvent la qualité, il faut signaler le livre du P. Buzy, *Marie de Nazareth* (2) parce que l'auteur est un exégète de grande qualité et qu'il situe la Vierge dans le contexte biblique. Son livre apporte un son nouveau, celui même de la parole de Dieu, recueilli dans le livre sacré. L'essai est original et mérite d'être signalé.

Est-ce à dire que nous en sommes absolument satisfaits? Ce serait dépasser notre pensée. L'auteur aurait pu renouveler de façon plus profonde l'étude mariale, en utilisant les thèmes bibliques, qui expliquent l'âme de la Mère du Sauveur. Il n'évite pas entièrement une certaine surenchère; son style soigné est trop ecclésiastique, trop onctueux. Pourquoi ne pas parler la langue d'aujourd'hui, comme Dieu a parlé la langue des hommes qu'il a inspirés? Pour cette raison, nous préférons toujours *la Vierge Marie* de Guitton.

Nous avons réservé pour la fin la *Théologie de l'Ancien Testament* de P. van Imschoot, parce que ce livre relève d'un autre genre d'étude. Nous sommes en face d'un travail technique, qui ne peut intéresser que ceux qui sont rompus à l'analyse exégétique. L'auteur prévoit une théologie biblique en trois volumes, consacrés à Dieu (le volume paru), à l'homme; au jugement et au salut (en préparation).

Jusqu'à présent les catholiques français ne disposaient d'aucune étude de cette envergure, alors que les théologies bibliques sont nombreuses chez les protestants allemands. C'est l'œuvre d'une vie qui nous est ainsi livrée.

Van Imschoot analyse les noms, les attributs, les sentiments de Dieu. Puis il passe aux relations de Dieu avec le monde, en étudiant la création, les anges, les démons. Ce premier volume s'achève sur les manifestations de Dieu, sous forme d'Esprit, Parole, Nom, Gloire, Face de Yahweh, Hypostase; et sur l'alliance qui dans l'histoire noue les liens entre Yahweh et son peuple.

Cette esquisse schématique veut simplement permettre de juger de la richesse de l'œuvre du savant abbé van Imschoot, à la fois critique

(1) Éditions Delachaux et Niestlé.
(2) Éditions de l'École.

et spirituelle, qui vient à son heure et témoigne de merveilleuse façon de l'importance que le mouvement biblique a pris dans l'Église catholique. Il est des signes qui ne trompent pas et consolent.

A. HAMMAN.

EXPOSITION TOULOUSE-LAUTREC (MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE).

Toulouse-Lautrec, qui était comte avant d'être peintre...; ainsi Pierre Mac Orlan, qui lui a consacré un livre sensible et extrêmement vivant, remettait Lautrec dans sa légende, et dans son désespoir. Car le véritable drame de Toulouse-Lautrec fut la solitude, non pas celle qui vient de la sauvagerie contemplative de l'artiste, mais celle qui tient à une disgrâce physique.

L'exposition que la Maison de la Pensée Française vient de consacrer à Lautrec ne montre que des affiches, des lithographies et quelques eaux-fortes, mais elle révèle ainsi le secret de cet art amer, virulent et pathétique. Le même graphisme tourmenté se retrouve à travers toutes les œuvres, qu'il s'agisse d'affiches humblement utilitaires ou de dessins qui ne sont que des témoignages. A côté d'un univers brillant et factice de fêtes, de faux luxe, de plaisirs étalés, Toulouse-Lautrec nous montre la gerçure secrète, la ride sous le fard, le sourire de la danseuse. Parfois même, il grossit le trait, avec une sorte d'ironie féroce, mais nous savons alors que c'est l'injustice de son propre corps qu'il dénonce.

Quel que soit le sujet, le graphisme conserve la même intensité, la même sûreté, subtil système d'une âme douloureuse. Cet univers désespéré ne s'illumine que de fugitives lueurs. C'est l'instant où l'artiste rêve. Mais lorsqu'il laisse errer son regard autour de lui, il est aimanté par les mêmes personnages : les filles, les viveurs, les danseuses de cabarets, ou encore cette *Châtelaine* qui s'avance dans un paysage désolé, tandis qu'un chien pelé s'attache à ses pas. C'est toute la déception de Toulouse-Lautrec, aristocrate et peintre.

RENÉE WILLY.

MERCREDI 2 NOVEMBRE

*La littérature anglaise du XVIII*e *siècle, particulièrement le roman sentimental et sa réaction consciente, le roman réaliste, semble prendre une place importante dans notre littérature qui retrouve là son goût du concret, le besoin d'éprouver ou, ce qui revient au même, de voir son illusion pour ne point éprouver. Signalons l'édition de* l'Expédition d'Humphry Clinker *de Smollett.*

Contemporain de Fielding et de Richardson, Smollett a traduit Don Quichotte *et* Gil Blas. *Autant d'influences subies. Mais il jalousait Richardson, détestait Fielding, et reprochait à Lesage d'être gai. Aussi écrivit-il avec*

Humphry Clinker *un roman picaresque, paradoxalement sans mauvais garçons, sans aventures, et sans gaieté. Il faut beaucoup d'application pour lire un tel livre, tant l'intérêt y progresse lentement. On espère en vain jusqu'au bout qu'il va se passer quelque chose. Cinq voyageurs vont sur les routes d'Angleterre et d'Écosse, et leurs lettres décrivent à des amis ce qu'ils voient. Chacun d'eux a sa nature propre, et raconte à sa manière. Vingt longues lettres, par malheur, ne peignent nécessairement ni un caractère ni un paysage : un mot, mais qui porte, aurait suffi. Ce mot ne vient jamais. Il y avait des longueurs dans* Clarisse Harlowe *et dans* Paméla *que personne ne lit plus, bien à tort, mais aussi une autre vigueur, un génie authentique, et des personnages vivants. Humphry Clinker est un enfant de l'amour, qui ne paraît guère dans le récit, mais finit par retrouver son père et épouser la bonne. C'est peu, pour le héros d'un livre. Ses compagnons et lui ne sont que des ombres auprès des créations inoubliables du roman anglais de même époque : Moll Flanders, Lovelace, ou Tom Jones. Smollett vient trop tard, imite, et déçoit On lui reproche communément d'aimer les caricatures : elles manquent par trop ici. On ne peut qu'oublier vite ces plates figures.*

(Édition Gallimard.) José Cabanis.

JEUDI 3 NOVEMBRE

Dans le Figaro littéraire *qui paraît ce jour, François Mauriac revient sur l'exemple de Proudhon que Daniel Halévy nous a appris à connaître et à aimer. Que reste-t-il de vivant, chez Proudhon, est-ce la source paysanne, ou le réformateur utopiste? Proudhon n'aurait-il pas dû penser que le législateur constate et ne choisit jamais? Mais Proudhon vivait lui aussi dans une époque sans lois. Telles sont les questions que pose Armand Lunel à propos de ce* Mariage de Proudhon *de Daniel Halévy.*

DANIEL HALÉVY : LE MARIAGE DE PROUDHON.

Curieux personnage que Proudhon, combien sympathique! et en même temps si complexe qu'on ne finira jamais de le déchiffrer. Nous voilà aujourd'hui, grâce à un livre alerte et fervent de Daniel Halévy : dans l'année de son mariage. Étrange mariage, on n'en sera pas surpris : une jeune et charmante ouvrière qu'il aborde, un soir, dans la rue, pour le bon motif; et j'imagine que c'est sa grâce un peu lourde, immortalisée plus tard par Courbet, qui a dû tout de suite le séduire. Le coup de foudre alors? Non; l'espérance seulement d'un établissement raisonnable. Tout cela, dans l'atmosphère fiévreuse et le messianisme de 48, contre lequel Proudhon est précisément en train de réagir; réaliste donc et conservateur à ce moment-là dans la mêlée politique, comme il veut l'être, comme il le sera jusqu'au bout pour son bonheur au foyer.

Comment saisir et s'expliquer Proudhon autrement que sous la forme d'un être à double face, *bifrons*, un Janus? D'un côté le paysan franc-comtois, forte tête de traditionaliste terrien; de l'autre l'utopiste du *Crédit gratuit*, le réformateur social plein de cette « crânerie provocante » notée par Sainte-Beuve, le Bakounine français, comme l'appelle M. Daniel Halévy. Mais n'oublions pas non plus qu'au-delà de cette dualité, sa droiture, sa générosité, son amour du peuple souffrant font l'unité de ce magnifique caractère.

Daniel Halévy a une prédilection — irai-je jusqu'à dire une faiblesse? — pour le premier visage de Proudhon, celui qui resta tourné vers le Jura natal et le passé. C'est pourquoi il a réussi à le dessiner avec un relief émouvant. Ce que l'on comprend le mieux, c'est toujours ce qui vous tient le plus au cœur.

(Éditions Stock.) ARMAND LUNEL.

VENDREDI 4 NOVEMBRE

L'approche des campagnes électorales précipite le règlement des querelles de la grande information, pose les questions de la sûreté et de la liberté de la presse. En un moment où l'on est pressé d'agir, Jacques Kayser a eu le mérite d'écrire, sur les moyens d'information, un livre documenté qui ne cède jamais à la navigation politique, mais qui analyse seulement les conditions de l'instrument et précise comment les nouvelles pourraient être bien données. Le titre de ce livre : Mort d'une liberté, *rompt nos ambitions, mais si nous sommes livrés aux forces, encore faut-il en comprendre les fatalités.*

JACQUES KAISER : MORT D'UNE LIBERTÉ.

Il s'agit de la liberté de la Presse, ou mieux de la liberté d'Information, tenue à juste titre comme une des plus précieuses dans une véritable démocratie. L'ouvrage parle seulement de l'Information quotidienne, presse, radio, télévision, et le tableau qu'il nous en donne avec une objectivité qui ne cache pas son opinion apparaît assez pessimiste. Cette liberté que nous avons conquise avec tant de peine est en train de mourir, est morte. Soit parce que des gouvernements se réservent le droit de parler, de mentir et de se taire; soit parce que les moyens matériels qu'exige aujourd'hui une information rapide sont aux mains des privilégiés et des puissants : ceux-ci ne se soucient pas de la vérité, les élites s'accommodent de ces mensonges ou de ces silences aussi trompeurs, et les opinions publiques laissent faire (p. 314). Ce qui frappe dans cette description, c'est la fatalité qui nous y a conduits, et qui nous y maintient. Les progrès scientifiques ont provoqué les progrès industriels, et parmi les industries,

celle de l'Information ont été favorisées. Mais cela exigeait, comme partout d'importantes concentrations de capitaux, investissements qui à leur tour entraînaient une extension correspondante. Gigantisme inévitable. La création d'un quotidien est donc devenue impossible à qui n'est pas soutenu, et très fortement, par un crédit effectif.

En retour, le quotidien par sa clientèle, devient une puissance qui rend, et au-delà, ce qui lui a été donné; ce qui lui permet d'équilibrer son budget avec bien d'autres ressources que l'argent de ses lecteurs. Ne parlons pas de la corruption caractérisée (abonnements fictifs, subsides secrets, etc.) mais seulement de la publicité...

Il n'appartient pas à un compte rendu rapide de détailler toute cette description bien renseignée, solide et méthodique. Le livre n'est pas un réquisitoire, et même son ton modéré contraste avec la gravité des questions traitées; ce qui le rend d'ailleurs plus persuasif. Et l'auteur laisse deviner ce qu'il ne dit pas, multipliant les exemples, omettant d'ailleurs ceux qui sont encore présents à la mémoire de tous les lecteurs. Livre à lire et faire lire, capable de nourrir les discussions les plus serrées et les plus méthodiques.

Y a-t-il des remèdes? L'établissement d'une démocratie plus avertie? N'y a-t-il pas là une espèce de cercle vicieux? Le secret des grandes délibérations politiques internationales? Pourrait-il être gardé? Et d'ailleurs, faut-il qu'il soit gardé? La *désintoxication* des opinions publiques? Oui, certes. Mais il semble que l'auteur fasse un peu trop confiance sinon aux gouvernements, du moins à des institutions, et à des recommandations venues d'en haut. On ne saurait prévoir une telle réussite, et il n'est pas sûr que les journalistes de profession en soient capables eux-mêmes, parce que les frais qu'ils provoquent sont une petite partie du budget d'un grand journal. *On ne peut pas rédiger un code efficace pour le journalisme dans un pays libre*, dit Henry R. Luce, journaliste américain. Ne parlons pas des pays qui ne sont pas libres.

Cependant, le livre fermé, on fait réflexion que l'auteur n'a parlé que de la presse quotidienne. Et l'on se souvient des pays où il rappelle — ce que nous savions déjà — qu'en période électorale, ce ne sont pas les partis qui disposent de la plus grande quantité de papier qui finalement l'emportent. Cette influence des journaux serait-elle donc un mythe? Certes non, mais si elle doit s'exercer que pour encourager à fumer telle marque de cigarettes, ou à absorber telle ou telle boisson, elle n'est pas très importante. Elle est tout de même plus grave, il faut le dire. Seulement, il faut admettre aussi que le lecteur a quelques moyens de délivrance. Le plus sûr, c'est la méfiance méthodique. Quand tout le monde pensera comme Stendhal, de prime abord, que tout homme puissant ment quand il parle, et à plus forte raison quand il écrit, il est possible que la presse soit prisée à sa juste valeur, et que cette opinion même puisse l'améliorer. Tous, ou presque, nous lisons notre journal quotidien, et qu'en retenons-nous, quand nous sommes de sang-froid? Cela pour ne pas parler de ceux qui en lisent plusieurs. Mais surtout, il faut savoir que la vraie presse — si l'on peut ainsi parler — est celle qui n'est pas quotidienne; un hebdomadaire, un mensuel donnent certainement plus de gages à la vérité. Mais dira-t-on, chaque quotidien peut avoir et a son hebdo-

madaire. Soit, alors il faut en venir à la presse professionnelle, celle qui est payée par ceux qui la lisent, où l'on trouve l'expression véritable des sentiments de ceux qui la rédigent, de leurs aspirations et de leurs volontés. Tout cela pour dire que la délivrance reste toujours dans la volonté de l'individu. Jacques Kayser le sait bien, et il convient de citer avec lui, Mirabeau : « *Les esclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'esclaves forcés.* » Il y a quelque humour à citer une telle phrase d'un tel homme. Mais ici, il n'est pas déplacé.

(Édition Plon.) GEORGES BÉNÉZÉ.

PRÉSENTATION D'« ORNIFLE », DE JEAN ANOUILH (COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES).

La nouvelle pièce de M. Jean Anouilh, même allégée et ramenée à quatre actes (elle en avait cinq primitivement), ne comptera pas parmi les meilleures de l'auteur. M. Jean Anouilh nous offre une nouvelle version de don Juan. Un don Juan calqué sur celui de Molière. Jusqu'à l'hypocrisie inclusivement. Et qui mourra sans repentir, au moment où il allait commettre une action particulièrement vile en s'employant à séduire sa belle-fille. Crise cardiaque. Vengeance du Ciel. Et les médecins ridicules. La référence à Molière est constante. A ce don Juan, poète qui exploite commercialement les dons qu'il a reçus et qui fabrique à la demande couplets grivois et cantiques de patronage, il a donné pour Sganarelle un impresario — marchand de ferraille vulgaire, jovial et ignare, ce qui permet certains effets de vaudeville. Lente à se mettre en action, la pièce ne nous touche guère. Ce séducteur manque de l'infernale grandeur de son modèle. Son ignominie ne parvient pas même à nous effrayer. Et l'interprétation « avantageuse » de M. Pierre Brasseur ne contribue pas à rendre la pièce moins pénible. Des nombreux interprètes, il faut mentionner M. Louis de Funès plein de verve, Mlle Jacqueline Maillan et Carmen Pitoeff, excellentes en des rôles difficiles, et la fille de l'auteur, Mlle Catherine Anouilh, toute fraîche et gracieuse.

ROGER DARDENNE.

SAMEDI 5 NOVEMBRE

On agite l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, au moment des prix littéraires de fin d'année, en regrettant qu'il n'y ait pas là un roman. Au moins peut-on dire qu'un tel ouvrage, qui exige une formation d'ethnologue, de linguiste, d'historien, de philosophe, voire de théologien, humilie le roman moderne étroitement spécialisé et incapable d'abattre les barrières entre le public littéraire et le grand nombre des lecteurs. Ajoutons que tout en prenant un sujet réservé aux spécialistes, Claude Lévi-Strauss a su faire naître un public à l'ethnographie et exprimer une sensibilité qui peut se reconnaître dans *Tristes Tropiques*.

Blâmer la duperie des récits faciles et vains, déplorer la carence de véritables voyageurs et la multitude de plaisantins ignares jouant aux pionniers, et même aux savants, tels sont les premiers soucis de C. Lévi-Strauss. « Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit. »

Toute beauté s'efface dans un paysage souillé par des milliers de regards profanes; toute trace de respect disparaît devant les anciennes merveilles de la nature, devant Rio de Janeiro, dont le Pain de sucre et le Corcovado ne sont plus que des « chicots perdus aux quatre coins d'une bouche édentée. » *Pour son malheur, le voyageur sait où il va. Le temps des découvreurs de mondes est révolu.*

C. Lévi-Strauss est un ethnographe, et seules l'intéressent les communautés humaines originales. Là encore, c'est au cœur même du Brésil qu'il faut pénétrer pour se mêler aux rares tribus peu connues ou totalement ignorées, aux tribus vierges, les Bororo, à l'accueil si aimable, les Nambikwara, dont le dénuement est extrême, les Tupi-Kawahib. L'étude ethnographique de ces tribus primitives — « sociétés » *réduites à leur plus simple expression; les indigènes sont, nous dit l'auteur,* « simplement des hommes » *— constitue le noyau de ce livre abondant, érudit, rempli d'humour, riche de mille aperçus nouveaux. D'incessantes comparaisons, faites dans l'espace comme dans le temps, sollicitent à chaque instant le lecteur. Habilement construit, l'ouvrage n'avance qu'au milieu d'une foule de digressions, de souvenirs, d'anecdotes, de tableaux insolites : je ne veux citer que le bal des* garimpeiros, *ou la fin pitoyable des chercheurs de caoutchouc. Nul désordre pourtant : l'auteur ne s'éloigne jamais longtemps de son sujet.*

S'élevant brillamment, dans la dernière partie de son livre, au-dessus de ce sujet, C. Lévi-Strauss fouille la notion même d'ethnographie et dénonce les contradictions qu'elle renferme : « Volontiers subversif parmi les siens et en rébellion contre les usages traditionnels, l'ethnographe apparaît respectueux jusqu'au conservatisme, dès que la société envisagée se trouve être différente de la sienne. » *C'est lui pourtant qui juge et observe, en se rapportant à des modèles plus connus, plus civilisés. Mais*

qu'est-ce que la civilisation? Remercions l'auteur de nous avoir évité, à ce propos, tous les lieux communs ordinaires. Le voyageur est responsable de ce qu'il nous dit : les tribus qu'il nous décrit, nous ne les connaissons que par lui, et c'est à sa bonne foi de mériter notre confiance.

La franchise et la lucidité du savant comme de l'écrivain sont admirables dans ce livre, qui est unique. C. Lévi-Strauss fait montre à son propre égard d'une scandaleuse injustice en se qualifiant de « bureaucrate de l'évasion ». *Il en est le maître, et en dépit d'un titre plein d'amertume,* Tristes Tropiques *rajeunit l'aventure.*

(Éditions Plon.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

Complément de l'ethnographie, l'étude de la littérature des peuples primitifs prend chaque jour plus d'importance puisqu'on ne tient plus compte des théologies des philosophes sociologues qui n'admettaient pas qu'une véritable littérature pût se former sans écriture. Signalons le livre de A. Maraval Berthoin, la Clef du Hoggar.

Dans une préface très simple, Mme Berthoin nous donne l'avant-goût de ces chants, ces légendes, ces fables qui annoncent l'existence poétique des musiciens du jour, des musiciens de la nuit, de celui que l'on entend venir, et de celui que l'on n'entend pas venir. Nous connaissions les *Poèmes algériens*, *Terres de Lumière*, *Miguel*, *Légende de Lalla Marina*, *le Chapelet des vingt et une Koubbas*, *la Sultane rose*, *Voix du Hoggar*, *Cœurs rouges*, *Chants du Hoggar*, *Dassine sultane du Hoggar*, ces trois derniers couronnés par l'Académie française.

Lors de son troisième séjour dans ce pays, principalement à Tamanrasset, Mme Maraval Berthoin a pu pénétrer plus avant dans l'âme de ce peuple qui *barricade la porte de sa demeure, comme celle du coffre de sa pensée, et de tous ses autres coffres par une serrure à trois clefs. J'ai réalisé*, écrit-elle, *que chez les Touareg à côté de leur admiration ancestrale pour le combat — ce combat qui fut leur première raison de vivre parce qu'il maintenait leurs prestiges de grands chefs — demeurait toujours aussi vivant que par le passé, leur goût pour le merveilleux des légendes, la leçon des fables et la douceur naïve des Chants. J'ai écouté les petits enfants qui apprennent eux, tant de choses en jouant avec les cailloux du chemin, et les lézards, et les tortues, et les chats, et les chiens, et les branches d'arbre, et l'eau des seghias.*

Ce livre témoigne d'une sensibilité profonde, accompagnée du charme d'une mélodie intérieure. La parole se transmet, simplement :

Ma fille tu te maries...

Et j'ai mis sur toi une belle robe plus longue que tes jambes, une robe qui traîne jusque sur tes pieds, une robe qui soulève derrière elle le sable comme un nuage d'encens, et tu ressembles à la jeune hirondelle aux longues ailes bleues. Et tu es fière d'entendre le tobol dire avec sa voix d'Amenokat :

Tam... Tam... Tam...

Elle est Elle, et pas une autre,

Elle porte le nom de l'olive, le nom de la fécondité, le nom qui donne son goût d'huile au bonheur...

MARYSE LAFONT.

DIMANCHE 6 NOVEMBRE

PRÉSENTATION A PARIS DE DEUX ŒUVRES DU CINÉMA ESPAGNOL : « LA MORT D'UN CYCLISTE » ET « COMICOS ».

Après une renaissance du cinéma italien dans les années qui suivirent la guerre, assistons-nous aujourd'hui à la « naissance » du cinéma espagnol? Dans quelle mesure *Comicos* et *la Mort d'un cycliste* du jeune réalisateur Juan Antonio Bardem justifient-ils cet espoir?

Il semble que les éloges dithyrambiques adressés, un peu partout, à ce second film ne soient pas tout à fait exempts de considérations politiques, propres à fausser le sens de l'œuvre. Parce qu'elle est débarrassée de toute couleur locale, parce qu'elle fait effort vers l'analyse de mœurs, on veut y voir la critique enfin permise par la censure franquiste de la société qui tient le haut du pavé au-delà des Pyrénées, une révolte contre la bourgeoisie bien-pensante et hypocrite. Comme si l'égoïsme, d'une part, était un défaut proprement bourgeois ! Comme si, d'autre part, la bourgeoisie espagnole seule en faisait montre ! Les *Caractères* de La Bruyère ne prouvaient rien contre Louis XIV. Et pourquoi chercher si loin dans les pensées d'un metteur en scène qui n'a sans doute choisi ce cadre à l'action que pour en montrer mieux, par contraste, les conséquences?

Une voiture écrase un cycliste sur une route déserte. A l'intérieur, un couple illégitime. L'homme porterait secours à la victime, peut-être. Mais la crainte d'être découvert et puni, la lâcheté de la femme, le poussent à fuir. Le lendemain, un écho du journal annonce la mort du cycliste, faute de soins. La peur empoigne lentement Maria-José, mariée par ambition à un homme riche et Juan, le médiocre, poussé dans une chaire d'Université par un beau-frère influent. Peur entretenue par les sous-entendus, puis les menaces de Raffa, un journaliste pique-assiette, sorte de raté qui cherche à se venger de la réussite des autres en faisant « chanter » les deux amants. Un hasard redonne à Juan la conscience de ses responsabilités. Il veut se dénoncer. Maria-José, plus forte, choisit l'argent du mari plutôt que la régénération par l'aveu. Il n'y a pas d'autre solution, pour elle, que de supprimer Juan. Au terme d'un ultime rendez-vous, elle précipite sa voiture sur lui. Puis, roulant à vive allure pour rejoindre son mari, elle dérape en voulant éviter un cycliste et se tue. Le cycliste, pris de frayeur, s'enfuit.

Que de cyclistes ! Que de voitures meurtrières !

Le film tranche sur la médiocrité habituelle, soit. Cela n'efface pas ses défauts. Le sujet n'est pas neuf : Antonioni proposait, en 1951, un thème du même ordre brodé d'une main plus légère, avec *Chronique d'un amour*. Ici, le symbolisme presque puéril gâte certaines idées par beaucoup d'insistance. On se sent tiré à tout moment par la manche : « Voyez, par ceci, j'ai voulu dire que... » Nous voici revenus vingt ans en arrière, au temps du *Cabinet du docteur Caligari* et de l'expressionnisme allemand. Musique impersonnelle et glacée, images se succédant à un rythme martelé sans fondu, symétrie voyante de certaines perspectives, contrastes appuyés, tout cela serait la marque d'un style? Mais le style, comme l'élégance, doit passer inaperçu. Faute de quoi, il se réduit à des procédés. Le dialogue pèche par une égale lourdeur. « Égoïste », dit Raffa à Maria-José et à Juan. « Égoïste », crie l'étudiante au professeur dans un épisode d'ailleurs tout à fait invrai-

semblable. « Égoïste », reproche le mari à sa femme. Mais nous le voyons bien, qu'ils sont égoïstes ! L'art suprême est fait de suggestions, non d'affirmations répétées. Nous avons eu, dans la même veine, *Manèges* d'Yves Allégret. L'analyse en profondeur faisait son chemin par des moyens invisibles. Les caractères se dessinaient d'eux-mêmes, peu à peu, dans leurs sordides calculs et surgissaient en pleine lumière, sans que paraisse un seul instant, le tireur de ficelles. En vérité, nous sommes loin, avec *la Mort d'un cycliste*, du chef-d'œuvre claironné. Tout au plus y trouvons-nous une promesse si Bardem, toutefois, consent à abandonner son système pour revenir à une forme plus discrète, celle dont il usa dans *Comicos*, ce film antérieur d'un an à *la Mort d'un cycliste* et qui, malgré ses mérites, passa presque inaperçu au Festival de Cannes, en 1953.

Le Cinéma d'Essai répare cette injustice. Car *Comicos*, retraçant l'aventure personnelle d'une comédienne en quête du grand rôle pour quoi elle se sent faite, est en réalité un documentaire sur le monde théâtral en Espagne et même sur le théâtre éternel. *All about Eve*, de William Wyler, traitait une seule face du problème : le drame de la comédienne vieillie qui ne veut pas abandonner la place. Ici, l'envers du décor nous est montré tout entier, avec ses misères, ses dangers et ses illusions, ses déceptions et ses joies, par un homme qui est né dans ce milieu envoûtant, qui y a vécu et qui l'aime. Chacun des personnages dont il saisit le destin brûle sa vie, vibre d'espérance dans ce cercle magique où, pour peu qu'il soit mordu par le démon, il oublie sa pauvreté et sa médiocrité. Ici, plus de montage bizarre, plus de leçon de morale à l'usage des classes élémentaires, mais un style clair qui scrute, cerne, dépouille et s'approche de l'être humain avec des délicatesses infinies. Témoignage sobre — une seule pointe de grandiloquence dans la scène qui oppose Carmen, s'accrochant à son rôle, et Anna Luisa qui cherche à l'obtenir sur un sujet sans âge et sans patrie, voilà le véritable signe par lequel on peut croire que le cinéma, en Espagne, est parti dans la bonne voie.

GINETTE GUITARD-AUVISTE.

PRÉSENTATION DE « MARIE TUDOR », DE VICTOR HUGO (THÉATRE NATIONAL POPULAIRE).

Les occasions de sourire et de rire ne manquent certes pas en écoutant ce texte qui contient quelques « perles » énormes qui ne dépareraient ni *les Crochets du père Martin*, ni *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Pourtant avec toutes ses invraisemblances, ses « ficelles » énormes, son emphase, son crépitement d'antithèses, *Marie Tudor* n'ennuie jamais. On n'y croit pas et l'on s'y intéresse. Il faut bien qu'il y ait là une sorte de miracle. Le genre est périmé. Soit. Mais la griffe léonine a fortement marqué la pièce. Un public nombreux frémira bien des soirs encore à ses péripéties. D'autant qu'il aura ainsi l'occasion d'acclamer Maria Casarès qui tient là, sans doute, son meilleur rôle. Elle a fait vivre la reine avec une variété, une puissance, une intensité qui sont d'une grande artiste. Quelle autorité ! Quelle noblesse d'attitudes ! Et quelle admirable voix qui peut passer sans dommage des inflexions séductrices ironiques ou passionnées, à l'apostrophe véhémente. Maria Casarès n'a pas la taille ni le physique qu'on requiert conventionnellement des tragédiennes. Elle affirme pourtant là qu'elle est une tragédienne authentique. Et nous n'en avons guère. Louons aussi dans ce spectacle les beaux costumes de Gischia, la musique de Maurice Jarre et l'impressionnant cortège funèbre imaginé par le metteur en scène.

R. D.

LUNDI 7 NOVEMBRE

FRANCIS JAMMES : JEUNES FILLES.

On sait la place privilégiée dans l'œuvre de Francis Jammes des trois jeunes filles, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont et Pomme d'Anis. Elles garderont toujours sur leurs corolles la rosée du premier matin. Or après la mort du poète une quatrième histoire de jeune fille fut retrouvée dans ses papiers. Dès 1903 il en parlait d'ailleurs dans une lettre à son grand ami Arthur Fontaine : Je travaille à l'histoire d'une folle, ça a l'air de marcher... *En réalité cette ébauche allait devenir « Pomme d'Anis », toujours d'après la correspondance de Jammes. Mais s'il avait changé d'idée parce qu'en lui l'œuvre ne « fleurissait pas nettement », ne venait pas bien, l'ébauche subsisterait, et la voici aujourd'hui, bien digne de se joindre à ses trois aînées avec l'avantage de nous offrir tous les éléments d'une véritable autobiographie. Le poète Jean Labbé, qui fut pour Jammes à la fin de sa vie plus qu'un disciple un intime confident à qui seraient légués les inédits les plus précieux, le dit bien :* Nous sommes en pays de connaissance; les êtres et les choses sont ici fidèlement reproduits. Il n'est pas un des personnages dont se compose l'entourage du poète — *et le poète lui-même* — sur lequel nous ne pussions aujourd'hui mettre un nom. Voici sa vénérable mère... sa nièce... voici aussi, la plus émouvante dans sa vérité retrouvée, celle qui sera l'inspiratrice de « Tristesses », la fiancée disparue à qui Jonquille a prêté les traits de son visage et sa taille, avec sa grâce un peu dégingandée, son teint d'ivoire et d'abricot, le charme de ses yeux bleus couleur de lavande...

L'intérêt particulier de cette quatrième jeune fille, « Jonquille », est donc *autobiographique, le temps de la maison du cèdre et de l'immortelle élégie de Charles Guérin. Mais s'il ne s'agit que d'une ébauche on lui trouve cependant toute la séduction, le charme si prenant des trois autres, bref d'une œuvre accomplie.*

Dans la jolie édition que vient d'en donner le Club du meilleur livre *on a plaisir à retrouver aussi quelques textes de Francis Jammes, des lettres à Arthur Fontaine, et surtout ce fauve portrait de Mamore où toute la sensualité du poète se donne libre cours en une page qui littéralement brûle les doigts.*

La présentation de Jean Labbé, pour qui, comme pour Robert Mallet, l'œuvre de Jammes est désormais sans secret, nous renseigne sur la genèse de « Jonquille » mais évoque aussi avec autant de vérité que d'émotion cette atmosphère jammiste où les fidèles du poète se confinent si volontiers avec lui.

(Club du meilleur Livre.) JEAN LEBRAU.

MAURICE PALÉOLOGUE : JOURNAL DE L'AFFAIRE DREYFUS (1894-99) (L'AFFAIRE DREYFUS ET LE QUAI D'ORSAY).

Fonctionnaire du Quai d'Orsay, Maurice Paléologue fut chargé, dans les dernières années du XIXe siècle, des relations entre le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Guerre (Service des

Renseignements, espionnage, contre-espionnage). A ce titre, il a connu l'affaire Dreyfus dans ses détails et ses coulisses. Il en a tenu un Journal, qu'il a donné en 1942 à la maison Plon, avec *l'autorisation de le publier dans les quatre années qui suivront sa mort*. C'est cet ouvrage qui paraît maintenant.

Nous revoyons au passage, mais pris dans leur nouveauté et leur fraîcheur, par un homme jeune encore mais plein d'expérience, de réserve, capable des meilleurs conseils, les différents épisodes de cette *crise morale qui ressemble sous tant de rapports à une crise religieuse*. De fait, n'était le déni de justice dont a souffert un innocent, et qui révolte toujours la conscience, on pourrait dire que la personne même de Dreyfus n'était qu'un prétexte : la crise que traversait le pays à cette époque et d'où est sorti le XXe siècle a fait éclater un conflit, latent depuis le jour où le suffrage universel était entré réellement en application. L'affaire Dreyfus n'est donc qu'un épisode. Mais il est essentiel, parce qu'en lui se posaient, sans pouvoir être résolus pacifiquement, tous les problèmes. Les notes quotidiennes de M. Paléologue sont passionnantes. Ceux qui connaissent l'histoire retrouveront leurs souvenirs. Ceux qui ne la connaissent pas s'étonneront moins de l'ardeur des passions à cette époque. Et qu'ils songent que les injures valaient encore mieux que la guillotine. Ces temps ne sont pas lointains puisqu'il suffit d'avoir soixante-dix ou soixante-quinze ans pour retrouver tout vifs des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Mais il s'est passé tant de choses depuis, que le souvenir de 1900 s'est plus vite reculé que celui d'une époque heureuse. On ne devrait donc pas ressentir à son propos une émotion différente de celle que provoque l'histoire des Quatre Sergents de La Rochelle, ou la révolte et le massacre des Camisards. Il n'en est cependant pas ainsi. On comprendra mieux pourquoi en lisant le livre.

Sauf erreur, il apporte du nouveau, et nous devons ajouter d'autres noms à ceux des acteurs du drame que nous connaissions déjà. Voici des lignes décisives :

Mardi 3 janvier 1899. — Je crois pouvoir formuler maintenant l'hypothèse constructive par laquelle je m'explique la genèse et les dessous de l'affaire Dreyfus. L'acte de trahison, qui a motivé, en 1894, la condamnation de Dreyfus, se rattache à une série de faits semblables qui ont commencé à se produire en 1886 et qui se sont poursuivis jusqu'en 1896. Ces faits sont imputables à trois personnes, qui opéraient, tantôt de concert, tantôt isolément, et, dans ce dernier cas, à l'insu les unes des autres. Les états-majors allemand, autrichien et italien, au profit de qui travaillaient ces trois personnes, semblent n'avoir entretenu de rapports directs qu'avec deux d'entre elles ; ils ont peut-être même ignoré le nom de la troisième, qui était pourtant la plus apte à leur fournir des renseignements précieux. La première est Maurice Weil (le mari de la maîtresse du général Saussier, généralissime) ; la seconde est le commandant Esterhazy ; la troisième, sur laquelle nul soupçon ne pèse encore, est un officier d'un très haut grade, qui, après avoir occupé durant plusieurs années des fonctions importantes au ministère de la Guerre, exerce aujourd'hui (en 1899) un commandement de troupes (p. 156).

J'avais tort de parler de noms nouveaux, puisque Maurice Paléologue ne nous donne pas celui du Troisième homme. Les vivants et les morts se doivent mutuellement le repos et la paix. Mais je crois

bien que cette fois, c'est la mort qui aura commencé. Qui est-ce? Il n'est pas douteux qu'on le sache un jour ou l'autre. Ce ne doit pas être un mystère comparable à celui du Masque de Fer ou du Dauphin du Temple; et cette curiosité n'est pas malsaine. Le livre donne de précieuses indications sur le commandant Lauth, amant de la femme Henry. Mais ce n'est pas lui le troisième traître. Il le *couvrait* seulement (p. 166)...

Le Figaro littéraire avait publié de larges extraits de l'ouvrage. Il a reçu de nombreuses lettres dont la sagesse de l'éditeur saura faire le tri. La parole est aux historiens.

(Éditions Plon.) GEORGES BÉNÉZÉ.

PRÉSENTATION DE « ANASTASIA », DE MARCELLE MAURETTE (THÉATRE ANTOINE).

On a peine à croire, quand on l'écoute, que la pièce de Mme Marcelle Maurette ait connu à Londres et à New-York des centaines de représentations. Elle nous a paru longue, longue et dépourvue de cette efficience qui impose une action dramatique et rend négligeables les fautes qu'on y peut relever.

Comment s'attacher à cette histoire d'une grande-duchesse qui aurait échappé au massacre d'Ekaterinbourg, en 1915, aurait mené une existence mystérieuse et que trois hommes d'affaires suspects ramèneraient à Berlin en 1930 au premier plan de l'actualité. Mais l'Anastasia qu'ils présentent est-elle la vraie? N'est-ce qu'une escroquerie? Au cinéma où le mélo a trouvé refuge, peut-être cela ferait-il un film populaire acceptable. Et l'on oublierait le dialogue.

Pour interpréter le rôle de la grande-duchesse vraie ou fausse, on a engagé Mlle Greco comptant bien aiguiser la curiosité. Le soir de la générale, les admirateurs de la chanteuse étaient déchaînés. Ils se renvoyaient du « merveilleux », au « sensationnel » et au « génial ». La vérité oblige à baisser de plusieurs tons cet enthousiasme. Mlle Greco a fait honnêtement ce que lui a indiqué le metteur en scène, le très adroit Jean Le Poulain. Elle a — c'est naturel — beaucoup à apprendre et en particulier à améliorer sa diction et à surveiller sa voix. Dix jeunes comédiennes à Paris font infiniment mieux sans qu'on crie pour autant au génie.

R. D.

MARDI 8 NOVEMBRE

REPRISE D'« HALLELUJAH ».

Il y a quelque vingt-cinq ans, pour les garçons de mon âge — qui en avaient entre quinze et vingt et « découvraient » le cinéma — la présentation d'*Hallelujah* fut une véritable révélation. Le parlant faisait ses premiers pas. Il balbutiait encore. De méchants films, comme le trop fameux *Chanteur de jazz* d'Al Jolson, étaient loin de laisser entrevoir ses possibilités. Nous venions aussi de « découvrir » la musique noire, les negro-spirituals. L'ouvrage de Vidor nous apparaissait un peu comme un negro-spiritual en images. Son auteur bénéficiait enfin du prestige que lui valaient, à tort

ou à raison, des films comme *la Grande Parade* ou *la Foule* (je dis : à tort ou à raison, car rien n'est plus trompeur que le souvenir, en matière de cinéma, et il est bien dangereux de s'en remettre à lui pour porter un jugement rétrospectif sur des films que l'on a vus vingt ou trente ans plus tôt)...

On vient de reprendre *Hallelujah*. Que faut-il en penser, avec le recul du temps et dans l'éclairage de l'évolution ultérieure du cinéma?

Disons tout de suite que si le film a perdu la force de « choc » qu'il devait à sa nouveauté, certaines séquences en demeurent émouvantes et d'une réelle beauté. D'une beauté, pourtant, qui n'a rien de spécifiquement cinématographique : de ce point de vue, *Hallelujah* apparaît comme une œuvre assez primaire, ou plutôt primitive, comme certains tableaux de peintres du dimanche. Le langage en est pauvre et sommaire ; la technique maladroite et gauche ; le découpage le plus souvent embarrassé, sinon inexistant — en raison, on le sent, des contraintes nouvelles imposées en 1929 par l'enregistrement sonore. Les plans fixes se suivent sans aucune aisance. La caméra, devenue tributaire du micro, est figée. Les comédiens cherchent avec un effort qui se sent un compromis entre le style cinématographique et le style théâtral. Les scènes d'intérieur, en particulier, rappellent étrangement celles des *premiers* films muets. Bref, il est inconsidéré de voir en *Hallelujah* le grand « classique » du septième art qu'il était demeuré dans notre souvenir : il est, du point de vue de l'écriture cinématographique, beaucoup moins attachant que les grandes œuvres du muet (qu'on le compare, par exemple, aux films antérieurs de Stroheim) beaucoup moins original que les premiers parlants de Pabst. Et lorsque Louis Chauvet ou certains cinéphiles de salon s'extasient sur lui, y voient autre chose que le « primitif » que nous disions, il est bien évident que c'est à la faveur d'une méconnaissance totale des exigences et des possibilités du langage cinématographique.

Il reste, je le répète, que certaines scènes d'*Hallelujah*, détachées d'un contexte extrêmement pauvre, ont gardé leur puissance évocatrice ou émotionnelle. Je songe par exemple à celle de la veillée funèbre du jeune Noir où, sur un fond sonore de lamentations et de cris, Zeke engage avec son vieux père un dialogue qui tourne peu à peu à l'incantation, pour aboutir à une manière de chœur mi-parlé mi-chanté, très prenant ; ou aux deux sermons du même Zeke, dont la naïveté même prend la force et la saveur des plus beaux spirituals que nous ait révélés le disque. Mais il est bien évident que tout cela n'a avec le cinéma proprement dit que des rapports lointains, et purement contingents.

Il n'est pas jusqu'à la célèbre poursuite dans les marais... Audacieuse à l'époque, car elle apparaissait, dans l'un des tout premiers films parlants, comme un recours inattendu aux vertus du *silence*, elle nous semble aujourd'hui quasi banale. Que conclure de tout cela? Que les œuvres du cinéma vieillissent vite, beaucoup plus vite que le souvenir que nous gardons d'elles? Nous le savions. Il se peut que le septième art soit un langage de l'éphémère, un langage éphémère. Il se peut que, d'ici dix ou vingt ans, les films qui, aujourd'hui, nous transportent, nous apparaîtront aussi naïfs, aussi vieillots, aussi dépassés qu'*Hallelujah* en 1955, vestiges d'une langue morte qui aura rarement été plus loin que le stade du balbutiement. C'est forcé. On « tourne » chaque année, dans le monde, des centaines de films qui appellent la faveur de millions de spectateurs. Chercher, entre ces millions d'individus, un commun dénominateur, c'est, *ipso facto*, se contraindre à recourir à la facilité, qui seule assure un succès immédiat et rentable. Et si la facilité « paie », elle est inconciliable avec la durée. Il se peut que le cinéma, je le dis sans paradoxe, ait été condamné, en tant qu'art, dès sa naissance même. Le fait qu'il ait plus d'un demi-siècle d'existence n'y change rien : aucune de ses œuvres, elle, ne se « survit » plus d'un ou deux lustres — et *Hallelujah*, en 1955, « date » plus que n'importe quel classique de la littérature, de la

peinture ou de la musique d'il y a plusieurs siècles. Si l'art est ce par quoi l'homme inscrit dans la durée son passage éphémère en ce monde, alors le cinéma n'est pas un art.

CLAUDE ELSEN.

JEUDI 10 NOVEMBRE

Si, à Paris, l'Amour des quatre colonels, les Sorcières de Salem, *les œuvres dramatiques de Graham Greene, de Christopher Fry ou de Noël Coward remportent depuis un an les succès le plus constant, les auteurs français n'ont pas non plus à se plaindre de leur public à Londres et à New York. Non qu'Anglais et Américains boudent les auteurs de leur cru. Et Tennesse Williams* (*avec* A cat on a hot tin roof), *Arthur Miller* (*avec* A view from the Bridge) *à New York, de même que Terence Rattigan* (*avec* Separate tables), *J.-B. Priestley* (*avec* Mr Kettle and Mrs. Moon) *à Londres le savent bien. Mais ces grands noms mis à part, il semble que ce soit les spectacles d'origine étrangère qui suscitent le plus d'intérêt, comme nous le prouve cette chronique d'Annie Brierre qui rend compte des pièces françaises jouées en Angleterre et aux U. S. A. et aussi des pièces anglo-saxonnes que nous avons pu voir au Festival de Paris. Il faut croire que le théâtre, comme son concurrent le cinéma, est devenu international.*

LE THÉATRE ANGLO-AMÉRICAIN CHEZ LUI ET AU FESTIVAL DE PARIS.

Les directeurs de théâtre ne sont pas seuls responsables des échanges entre le théâtre anglo-saxon et le théâtre parisien, mais aussi les dramaturges qui y consacrent leur talent : Christopher Fry traduit Anouilh et Giraudoux ; et son adaptation de la *Guerre de Troie (Tigers at the gate)*, après avoir enthousiasmé Londres, fait les beaux soirs de Broadway. Thierry Maulnier traduit Christopher Fry, André Roussin traduit Emlyn Williams, Jean-Marc Sauvageon traduit P. Pestinov et Somerset Maugham, pour ne parler que des spectacles actuels et des plus importants.

Dans ces adaptations, toujours très libres, les Anglo-Saxons mettent souvent l'accent sur le côté comique de l'œuvre française, cela jusqu'à frôler le burlesque. C'est ce qui m'était apparu autrefois dans *le Bourgeois gentilhomme* et plus récemment à Londres dans *Ring round the Moon*, version anglaise de *l'Invitation au château* par Christopher Fry, et surtout dans *Dansing hypo*, adaptation burlesque des *Œufs de l'autruche* par R. Morley. Si ces spectacles ont remporté un succès prodigieux, il n'en est pas toujours ainsi. *Nina* ne fit cet été qu'une brève apparition au *Garrick* où elle fut suivie par *Clérambard* dont l'*Observer* nous dit que *les spectacles japonais sont plus accessibles aux Anglais que ce mélange de religion et de sexe. En attendant Godot* fut, pour le même critique, accueilli comme une pièce *sans intrigue, ni commencement, ni milieu, ni fin.* Ce qui n'empêche pas ce spectacle de poursuivre une belle carrière au *Criterion*, un des théâtres les plus importants du West End. Cette œuvre de l'Irlandais Samuel Beckett avait été créée à Paris, rendant ainsi la politesse faite à *Anastasia* de Marcelle

Maurette qui triompha longtemps à New York et à Londres avant d'arriver au théâtre Antoine.

Pagnol, Husson, d'Hery... sont actuellement joués à Londres ou New York, mais ce côté international de la scène des trois grandes capitales ne se limite pas aux œuvres dont la langue d'origine est française ou anglaise. Tandis que les Noctambules nous donnent une reprise remarquable de *Pas d'amour* de l'Italien Ugo Betti, *l'Ile des chèvres* du même auteur est jouée à New York, et deux autres de ses pièces à Londres.

C'est peut-être cette atténuation du caractère national du théâtre à l'intérieur du pays qui a donné au Festival de Paris un intérêt particulier car il incite les pays invités à nous présenter leurs œuvres les plus caractéristiques et qui ont souvent une valeur universelle nous permettant ainsi de goûter le génie dramatique de chaque nation, mieux que si nous allions le chercher chez elles.

L'Irlande (théâtre Sarah-Bernhardt).

La jeune république d'Irlande, farouchement nationale, nous a présenté un spectacle essentiellement irlandais par l'inspiration, l'action, le lieu, les personnages. Je ne parlerai pas du lever de rideau de D. Hyde qui représenté en gaélique, fut accessible à peu de spectateurs et m'en tiendrai à *la Charrue et les étoiles*, la dernière pièce de la trilogie qu'inspira à Sean O Casey la guerre d'indépendance irlandaise et dont fait partie *Judy et le paon* représenté l'an dernier au Vieux Colombier. Ici, l'héroïne Nora Clitheroe, jeune mariée, passionnément amoureuse, s'acharne à protéger son bonheur et à empêcher son mari, officier, de rejoindre son poste. Celui-ci, déchiré entre l'amour et le devoir, choisit le dernier, par vanité, peut-être, plus que par patriotisme. Parents et amis, révolutionnaires et théoriciens qui les entourent ne sont pas plus prompts à se battre ; mais tous sont d'un pittoresque inégalable. Que l'on soit chez les Clitheroe, au cabaret ou dans la rue, beuveries, querelles, rixes, pillages se succèdent. La femme de ménage, la marchande des quatre saisons, viragos au grand cœur et au langage des plus crus, mènent le train, donnant au spectacle un rythme endiablé, où drame et burlesque s'allient, comme savait les allier Shakespeare. Sean O Casey qui appartient au peuple et le connaît bien, idéalise si peu ses compatriotes que les premières représentations à Dublin de *la Charrue et les étoiles* furent l'occasion de protestations violentes du public et la police dut intervenir. Bien que farouchement Irlandais, O Casey ne plaide pas une cause. Au-delà de la guerre et de l'Irlande, c'est la souffrance et la folie des hommes qui constituent la véritable substance de ce chef-d'œuvre d'une résonance universelle. Quant aux acteurs, il faudrait les citer tous : Maire N. Dhomhnaill, la pitoyable et merveilleuse Nora, Michel Ohonghus, Eileen Crowe... Et l'on s'émerveille, une fois de plus, qu'un pays si petit, ait depuis toujours apporté une si grande contribution au théâtre et aux lettres.

L'Angleterre (Théâtre Hébertot).

Le programme anglais présenté par le Workshof Theatre de Londres fut une révélation pour tout le monde, y compris les Anglais qui avaient avoué leurs regrets que leur théâtre ne soit pas représenté par une de leurs grandes compagnies. Installée depuis deux ans seulement dans un quartier populeux de Londres, cette jeune troupe n'avait pas encore gagné en son pays la faveur du grand monde du West End. En un soir, elle a conquis Paris. Traditionalistes par excellence, les Anglais n'ont pas choisi de nous présenter leurs derniers chefs-d'œuvre ; l'un, *Volpone*, est connu du monde entier, l'autre est si ancien qu'on ne s'accorde pas sur le nom de l'auteur. *Arden of Faversham*, écrit vers 1590, fut inspiré d'un crime dont le sujet ne saurait être mieux exposé qu'il ne l'est dans le prologue de la pièce : *La lamentable et vraie tra-*

gédie de M. Arden de Faversham, dans le comté de Kent, qui fut fort méchamment assassiné par le moyen de sa femme déloyale et débauchée, laquelle pour l'amour qu'elle portait à un certain Mosbie, soudoya deux bandits fieffés, Blackwig et Shakebag, pour le tuer. Où se trouvent exposés la grande malignité et dissimulation d'une méchante femme, l'insatiable désir d'une sale concupiscence et la fin infamante de tous les meurtriers. Certains attribuent l'œuvre à Marlowe et à Shakespeare ; d'autres à Fletcher et à Shakespeare. On retrouve en effet de temps à autre la musique de la poésie shakespearienne, sa passion, son côté burlesque. Et quelle vie, quelle ardeur, quel rythme endiablé ! Costumes, mise en scène, tout concourt à séduire le spectateur, à le plonger dans le climat intense et peu vertueux du XVIe siècle, tandis que la parfaite diction des acteurs enchante ses oreilles. Mais par-dessus tout, il faut louer Barbara Brown, l'épouse infidèle et criminelle qui vous empoigne aussi bien par le jeu de ses sortilèges maléfiques que par celui de sa passion frénétique.

Si dans la pièce de Ben Jonson, le jeu des acteurs fut de qualité égale, le plaisir que m'a donné la représentation fut très inférieur. Un *Volpone* où apparaissent téléphone, bicyclettes, sonneries électriques, revolver, où Vénitiens et Levantins sont en veston et ressemblent à des employés de banque, tue l'illusion. Il faut pour la garder, fermer les yeux, écouter les voix parfaites des acteurs, et se priver de leurs gestes. Et c'est grand dommage ! Car Maxwell Shaw y incarne le coquin diabolique qu'est Mosca avec autant d'astuce qu'il mettait de complaisance et de bonne grâce à incarner dans *Arden of Faversham* le mari abusé par les astuces de sa coupable et enchanteresse épouse.

États-Unis (théâtre Sarah-Bernhardt).

Les Américains ont nous offert avec leur *Salut à la France* deux pièces maîtresses de leur répertoire dramatique contemporain.

Nous connaissions, grâce à Marguerite Jamois, la *Médée* de Robinson Jeffers qui suit d'assez près la tragédie d'Euripide. Mais nous ne connaissions pas le texte anglais de Jeffers. Or, Jeffers est surtout et avant tout un poète et son adaptation est d'une puissance dramatique écrasante (quoique certain critique américain lui reproche d'abandonner trop souvent les hautes cimes du Parnasse pour le langage de tous les jours).

Quant à la représentation, on peut louer la sobriété, les décors massifs et discrets. Cependant il devait appartenir à Judith Anderson, la grande tragédienne américaine, de retenir toute notre admiration. Pourtant, ce soir-là, si Judith Anderson jouait à merveille la frénésie, elle ne s'y abandonnait pas et ne nous la communiquait pas. J'en accusais secrètement le rythme de la représentation qui me semblait un peu lent. Peut-être, au contraire, faut-il conclure que la conception américaine du drame classique est différente de la nôtre car le critique du *New York Herald* transporté d'enthousiasme a pu écrire : *Le rôle de Médée fut joué par la meilleure actrice américaine, comme il doit être joué... en crescendo constant. Depuis l'instant où, avant son entrée en scène, l'on entend sa voix furieuse qui se lamente jusqu'à celui où son crime commis, elle fuit le regard des humains, nous restons sous son puissant sortilège.* Le même critique conclut : *Elle écrase tout, les autres acteurs disparaissent à ses côtés.* Quant à moi, j'avoue, j'avais trouvé remarquable Mildred Natwyck dans son rôle de nourrice et bons aussi les autres acteurs.

The skin of our Teeth qui fut jouée à New York pour la première fois en 1942 valut à son auteur le prix Pulitzer, elle lui valut aussi, avec la faveur de certains critiques, les reproches les plus acerbes d'autres critiques qui l'accusaient surtout d'avoir copié *Finne-gan's Wake*, de Joyce.

C'est en tout cas une pièce étrange : les personnages représentent l'humanité à travers les âges, du dinosaure à la dernière guerre, enfants d'Adam et Ève qui n'ont survécu au déluge, à la peste et autres fléaux que d'extrême

justesse, *par la peau des dents.* Ces personnages sont représentés par une famille d'Américains moyens George Antrobus, éternel chercheur et inventeur, Mrs. Antrobus, l'éternelle ménagère économe et mesquine, leur bonne, la vamp éternelle. Il y a aussi les enfants Antrobus dont le fils, une espèce de Caïn, est un tout jeune homme, âgé seulement de 4 000 ans, tandis que les Antrobus célèbrent leur 5 000e anniversaire de mariage.

La lecture de la pièce m'avait laissée un peu déconcertée, mais l'œuvre est tellement scénique que le vertige provoqué par l'audace philosophique de l'œuvre disparaît devant le côté farce (qui aide Thorton Wilder à ne pas prendre sa propre philosophie au sérieux) et les trucs de scène (erreurs voulues dans le jeu des décors, acteurs qu'on dit malades) — tous ces tours sont là pour détendre le public.

Si Helen Hayes, Mary Martin, George Abbot sont au-dessus de tout éloge, toute la troupe est d'une homogénéité qui fait de cette soirée une des plus grandes réussites théâtrales de la saison 1955.

Entre ces deux importants spectacles, *Oklahoma*, opérette typiquement américaine, genre dans lequel les Américains excellent, nous avait apporté un plaisir le plus léger, mais charmant.

ANNIE BRIERRE.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Mouloud Mammeri : le Sommeil du juste. — Georges Ketman : Un personnage sans couronne.

MOULOUD MAMMERI : LE SOMMEIL DU JUSTE.

Bien enracinés dans leur terre kabyle, les personnages de Mouloud Mammeri sont plus proches de nous que ceux de *la Colline oubliée* (1) qui fit connaître à nos lettres le nom d'un jeune écrivain usant d'une langue dont ses montagnes avaient sauvegardé la pureté.

Le Sommeil du Juste (2) dont le décor s'est élargi au-delà du village kabyle d'Ighzer pour déborder sur celui de la dernière guerre, c'est le conflit de traditions dont souffre l'âme musulmane; c'est également le constat d'un échec que le monde moderne impose aux êtres comme aux civilisations. Mouloud Mammeri l'exprime sans violence, mais avec une ironie qui parfois affleure sous une prose nuancée, mais ferme, conduisant vers leur but des personnages confiants ou découragés.

Le roman se situe sur deux plans, le plan algérien limité aux querelles familiales ou tribales encloses dans la vie d'un village de Kabylie, le plan européen dont les couleurs parfois sombres dégradent les pensées de ceux pour qui la coutume des ancêtres a « l'intransigeance sereine de la vérité ».

Le « Père », pilier central de l'édifice romanesque de Mouloud Mammeri supporte les destins de ses enfants en cette période des années 40 où l'Afrique du Nord est à l'écoute d'un monde qui se

(1) Éditions Plon.

(2) Dans son numéro de septembre 1955, la Revue *la Table Ronde* a publié des pages du roman de Mouloud Mammeri, *le Sommeil du juste.*

défait. Mohand, l'aîné, ancien ouvrier des usines Renault, se meurt de la tuberculose, Arezki, l'intellectuel, qui à ses heures fait fonction d'écrivain public de son village nie Dieu, blasphème et sera chassé par le Père, tandis que Sliman, le plus jeune, rêve que le tour des pauvres est venu d'être heureux. Après cette guerre, croit-il, *tout sera remis en question. Ce sera comme aux dominos : on fera une distribution nouvelle.*

Avec la guerre et les soucis de l'époque, les pensées de chacun divergent, mais un esprit de vengeance continue de les lier, entretenu depuis plusieurs siècles et qui éclatera à son heure dans ce vase clos familial. La jalousie des enfants d'Azouaou envers leur cousin Hand plus fortuné qui amena l'un d'eux à tuer le fils unique de Hand et celui-ci à se venger s'est prolongée dans leurs descendances. Sur le cousin Toudert, héritier de la fortune de Hand, homme qui symbolise l'arrivisme et le lucre, se concentre la haine du Père et des siens.

Drame complexe que le romancier algérien noue avec habileté. Toudert en est le catalyseur avant d'en devenir la victime dans le climat où se dissocient les pensées de chacun. L'aspirant Arezki fait la guerre qui excite son mauvais esprit. Un jour, il brûle ses livres, ses classiques, comme pour mieux rompre avec son passé. Son séjour en France, son entrée dans le Parti l'ont marqué du signe de la déception. Elle éclate dans la confession qu'il envoie à son ancien professeur et qui est lourde de l'absurde qu'il a dû confronter. Il arrive chez les siens comme sur une planète inconnue. *C'est de nouveau la vieille ère...* constate-t-il. Et ce bonheur auquel croyait Sliman n'est qu'un leurre.

C'est *l'ère des miasmes* et de l'hypocrisie. Toudert qui se sait plus haï que craint, lui qui s'est fait nommer *amin* du village dénonce à l'administrateur ses parents comme antifrançais. Triomphe de courte durée. Si ceux-ci sont arrêtés à l'issue d'une fête, Toudert trouvera la mort que Mohand s'érigeant en justicier lui donne. Il ne reste plus à Arezki revenu sur la scène d'un présent incertain, grevé d'espoirs déçus, qu'à vérifier « combien est fragile entre nous la ligne qui sépare la faute du justicier », en songeant avec amertume qu' « il est bon après tout que le sommeil du juste suive le sommeil de la justice ».

Le talent de Mouloud Mammeri s'est étoffé. Sa vision a bénéficié de celle de la guerre où il engage son héros sur les djebels d'Italie, le mettant en contact d'un monde qui triche. Car c'est bien d'une confrontation qu'il s'agit dans ce roman sans complaisance, au son grave et qui compte aujourd'hui parmi *les Heures d'Afrique*.

(Éditions Plon.) PIERRE GRENAUD.

GEORGES KETMAN : UN PERSONNAGE SANS COURONNE.

Maurice Nadeau, dans le numéro d'octobre des *Lettres nouvelles*, a tenté de tracer une sorte de géographie des héros romanesques de Frédéric Prokosch et Paul Bowles. « *Prokosch et Bowles,* écrit

M. Nadeau, *décrivent un mal qui nous concerne et qui, pour n'être pas nouveau, grandit et s'étend de manière alarmante.* » Ce mal, c'est le sentiment d'étrangeté, d'indifférence, de l'individu au milieu d' « *un silence d'éternité ou, au contraire, d'un bruit infernal* ». A la limite, comme dans *l'Étranger* de Camus, l'inutile et douloureuse expérience d'un individu dans un monde qui ne contient pour lui aucune réponse, aucune joie, aucune raison de vivre et de croire.

« *Ce qui apparaissait comme un cas*, conclut M. Nadeau, et relevait *de la description des comportements ou de l'analyse psychologique devient* (avec Prokosch et Bowles) *un type, et appartient désormais à la sociologie.* » Georges Ketman, avec son premier roman : *Un personnage sans couronne*, nous apporte une preuve de plus que ce type n'est pas spécifiquement américain, mais de toutes les latitudes. Il faut dire que probablement les origines de Georges Ketman, né de père afghan et de mère allemande, vivant au Caire et voyageant un peu partout dans le monde, prédisposait ce jeune auteur de vingt-quatre ans à concevoir un personnage romanesque dont la frénésie d'aventure n'a d'égale que l'incertitude et l'apathie, mais qui n'en est pas pour autant moins conscient de l'in-signification de toutes les aventures auxquelles il participe.

Individu intelligent, cultivé, lucide, sensible, mais apathique, fataliste et tourmenté. Dietrich Decroy est tout cela : lorsque, le 29 juin 1940, nous le trouvons embarqué sur le dernier paquebot quittant Singapour à destination de New York en compagnie de son épouse qui lui annonce brusquement, au milieu du voyage, qu'elle le quitte. Il ne réagit déjà plus à une situation qu'il a pourtant créée en abandonnant son comptoir de caoutchouc de Singapour et en se livrant à la précarité d'une vie qu'il a choisie sans trop savoir pourquoi. Son désarroi dépasse de beaucoup cette rupture sans querelle, cet épisode anodin d'une existence vouée à une recherche sans but. Néanmoins il prend la décision de ne pas poursuivre son périple et de descendre au Caire.

Manque de ressort évident et de faculté d'adaptation. Dietrich végète, mais il ne tarde pas à entrer dans une société de princes, d'aventuriers et de trafiquants égyptiens qui l'embobinent dans des affaires scabreuses. Autour de lui, rien ne lui apporte le choc révélateur qu'il attend. *C'est trop simple*, songe Dietrich. *J'aurais espéré des situations moins prévisibles. Comment ces gens n'ont-ils pas la curiosité de sentiments plus divers? Ou bien la gamme des sentiments humains se définit-elle vraiment avec cette misérable simplicité ?*

Craint la transplantation qui lui fait perdre ses caractères habituels jusqu'au risque d'effondrement. Cette crainte de la transplantation peut se traduire, chez certains hommes, par des réactions imprévisibles et durcies vis-à-vis de tout ce qui est nouveau. Une attitude cynique, dénuée de toute prudence. Dès son arrivée à Rome, où l'envoie un trafiquant d'armes égyptien, Dietrich entre en relation avec les autorités militaires allemandes et se comporte, dans ce milieu, d'une manière qui eût cent fois suffi à rendre suspect tout autre que lui. Ce mépris des précautions les plus élémentaires frôle parfois l'inconscience, ce signe d'effondrement de l'homme normal dans un milieu plein de danger.

Nous le retrouvons, un an plus tard, engagé dans l'armée de l'Air des Forces Libres. Il retrouvera un ancien compagnon de jeunesse, Andréas, qui fut autrefois, sans doute, amoureux d'un certain garçon nommé Jésus. Dietrich s'aperçoit alors avec effroi que lui-même, dans ce temps lointain, fut amoureux dudit Jésus...

Et c'est là sans doute que *Georges Ketman ajoute une part très significative et très importante au type décrit par Nadeau dans son étude.* Dietrich découvre dans la compagnie d'Andréas l'angoisse d'une sexualité qui s'ignorait. Nous l'avions vu, jusqu'ici, renoncer à trouver, dans l'érotisme, une signification à son existence personnelle. Confinant à la pathologie, sa conduite avec ses maîtresses ne lui révélait que le vide, malgré et peut-être à travers le plaisir. Violé par Andréas, au hasard d'une nuit de cantonnement, le désordre de tous les sens ne lui apporte non plus nul réconfort.

On devine que, par la suite, s'il se livre régulièrement à l'homosexualité, ce n'est qu'à peine dans l'espoir de trouver un équilibre. Même la pure corruption n'exerce plus sur lui, comme autrefois, le moindre attrait.

Une vie dissoute? Non. Une vie qui finalement se poursuit dans un *désespoir ironique*, résignée à ne plus chercher la signification que la vie ne lui apportera pas. Révoltée? Non. Minérale, plutôt.

En 1946, nous revoyons Dietrich à Paris, menant une existence privée de tout centre d'intérêt, dans une société d'esthètes richissimes et décadentes, à l'abri de tout souci matériel puisqu'il vient d'hériter une fortune d'Alexandra.

On en vient alors à penser que cette décomposition ne se serait pas produite si Dietrich avait eu à gagner sa vie. Mais cette pensée vient trop tard pour être une condamnation de l'homme ou d'une société. Ce qui est en cause, depuis le début du livre, ce n'est pas un équilibre économique, mais bien la vie du héros. Et, aujourd'hui, fût-il pauvre et obligé de gagner sa vie, il n'en resterait pas moins l'un des plus beaux types d'*absent* que la littérature nous ait jamais donnés.

(Éditions Plon.) JEAN-JACQUES KIM.

LUNDI 14 NOVEMBRE

EXPOSITION MALHERBE-VERHAEREN-JEAN FRELANT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (1).

Les expositions de la Bibliothèque nationale offrent toujours un vif attrait. Un goût très sûr préside à leur agencement et le profane comme l'érudit trouvent également de quoi s'y plaire et même — qu'on se rappelle les manuscrits à peintures — de quoi s'émerveiller. Ainsi le quatrième centenaire de la naissance de Malherbe est évoqué avec ampleur, car autour

(1) *Bibliothèque Nationale* (Galeries Mansart et Mazarine) : *Les Manuscrits à peintures en France du XIIIe au XVIe siècle.* Tous les jours, dimanches compris de 10 à 17 h. — Entrée : 150 frs. (Sam. et Dim. : 100 frs.) Catal. illustré.

de Malherbe et de son grand protecteur le Grand Prieur Henri d'Angoulême, sont groupés les écrivains de son temps : Guez de Balzac, Racan, d'Aubigné et Peiresc, avec lequel il entretint une correspondance assidue. Une abondante iconographie accompagne les pièces d'un haut intérêt, telles que le testament de Malherbe, son contrat de mariage, le brouillon d'une traduction de Sénèque dont les multiples ratures sont révélatrices du labeur de l'écrivain. De magnifiques tapisseries enrichissent les murs de la galerie Mazarine.

Non loin, Émile Verhaeren revivait, grâce à de nombreux manuscrits, à des photographies, à des tableaux, qui reconstituaient l'existence de l'auteur des *Villes tentaculaires*, depuis les « heures claires » de son enfance dans la campagne anversoire jusqu'à sa mort tragique, en 1916.

Près de ces deux écrivains, un artiste insuffisamment connu tapissait de ses œuvres la galerie Mansart. Si Jean Frelant, en effet, a mérité de son vivant — il est mort en 1954 — l'estime chaleureuse de quelques-uns de ses pairs, un Dunoyer de Segonzac par exemple, s'il était apprécié d'amateurs avertis, le grand public ne le connaît sans doute pas autant qu'il se devrait. Il est vrai qu'il vécut assez isolé à Vannes, se tenant éloigné des groupes et des chapelles, insoucieux de la mode, appliquant son talent viril et sensible à reproduire le visage de sa Bretagne. L'exposition de la Nationale mettra, espérons-le, à son juste rang, ce graveur qui fut un maître et dont l'art a trouvé des résonances chez plus d'un de ses cadets.

Pour continuer cette série, la grande maison de la rue de Richelieu annonce qu'elle présentera bientôt Paul Valéry, considéré non seulement dans son activité d'écrivain, mais aussi comme graveur — il en fut un excellent — et comme peintre. Et elle nous laisse espérer que, rouvrant un peu plus tard son trésor, elle nous laissera admirer de nouveaux manuscrits médiévaux dont les enluminures font autant de chefs-d'œuvre.

R. D.

MARDI 15 NOVEMBRE

Livres nouveaux. — Marcel Mithois : Un Morceau de roi. — André Perrin : l'Indifférent.

MARCEL MITHOIS : UN MORCEAU DE ROI.

De l'auteur de *Passez Muscade*, on attendait peut-être un second livre qui eût plus de poids. En fait il nous propose un conte et, croirait-on, ne cherche qu'à nous amuser. Pourquoi pas, puisqu'il y réussit?

Les livres de M. Mithois ont deux faces : il y a un curieux politique derrière cet écrivain. Ainsi *Passez Muscade* pouvait sembler la plaisante histoire d'une escroquerie, bien menée, mais les gens avertis devinaient la satire qui s'y cachait.

De même pour *Un morceau de Roi* : ce n'est pas l'histoire de n'importe quel souverain. Sous ce despote oriental, trop gros, trop cruel, qui ne reconnaîtra certain roi détrôné, à qui des sociétés étrangères offrent aujourd'hui des contrats pour faire la publicité de leurs marques? Mais M. Mithois qui pouvait *faire public*, n'a pas voulu, avec beaucoup de tact, se servir de la popularité de son héros. Au reste celui-ci serait sans référence dans le monde, le livre garderait son intérêt.

On revient donc toujours au même point : cet auteur, avec une technique en net progrès, reste le même homme : double. Ce n'est certes pas un paradoxe à développer complaisamment. Toutefois ceci est important : à tous les degrés d'intelligence ou de culture, à tous les stades d'information, on peut aimer cet écrivain, pour des motifs variés. Il ne faut jamais hésiter à interpréter ses textes les plus anodins par l'extrême férocité. Chez lui tout est frivole, mais d'apparence seulement. Il faut creuser un peu avant pour découvrir ce qu'on attendait le moins. M. Mithois est un moraliste.

(Éditions Julliard.) GUY BECHTEL.

ANDRÉ PERRIN : L'INDIFFÉRENT.

Comment les Belin, restaurateurs du faubourg Saint-Antoine, braves gens sans histoire, peuvent-ils avoir un fils aussi étrange que Michel?

Cet adolescent de seize ans est d'une essence rare. Enfermé en lui-même, il vit prisonnier des objets de collections les plus hétéroclites.

Telle est sa raison de vivre, ses seules amours. La venue de Germaine, jeune bonne du café ne le dérange guère, le préoccupe encore moins jusqu'au jour où cet indifférent *nous révèlera qu'il est non pas absent, mais hostile au monde et à la chair, en tirant une balle...*

Le comportement du héros d'André Perrin est parfois anachronique, égaré et lointain. Mais André Perrin a su traiter ce personnage avec assez d'art pour nous faire croire à son existence comme aux péripéties de sa sensibilité, puisque Michel n'est jamais le même : qu'on le surprenne dans son aparté, ou à la table familiale, avec Lucette ou avec son ami Mario, à qui il achètera, un jour, l'objet du malheur. Toutes ces situations *s'animant sans que ce personnage trop pur soit jamais souillé par le mélange de l'accidentel et de l'extérieur. Est-ce là une suite à* Mario, *le premier ouvrage d'André Perrin?*

Le même ton s'impose, de même que, dans ces pages mystérieuses et bizarres, la maîtrise d'un jeune et vigoureux romancier.

(Éditions Julliard.) HENRI DEVAUX.

EXPOSITION GISÈLE FERRANDIER A LA GALERIE DE BERRI.

Fraîche et claire, la peinture de Mme Gisèle Ferrandier est de celles qui transmettent une image d'un monde heureux. Elle est sans outrances colorées. L'artiste sait le prix de la nuance et de la demi-teinte et combien, à se détacher entre de fines modulations, une note plus vive prend d'éclat. Le tableau est architecture avec simplicité, mais avec solidité aussi. Il arrive que devant des œuvres, d'une indéniable valeur pourtant, on se demande : « Aimerais-je revoir fréquemment ce tableau, le retrouver sous mes yeux, l'incorporer à ma vie? » Je crois qu'avec les toiles de Mme Gisèle Ferrandier la réponse serait affirmative.

R. D.

MERCREDI 16 NOVEMBRE

PRÉSENTATION DU « GRAND COUTEAU », DE ROBERT ALDRICH ET CLIFFORD ODETS.

Lorsque MM. Marcel Pagnol ou Sacha Guitry enregistrent leurs pièces sur pellicule, le produit qui en résulte peut séduire les amateurs de (ce genre de) théâtre ; il ne saurait intéresser les amateurs de cinéma. En revanche, ceux-ci ne sauraient demeurer indifférents devant des ouvrages tels que, par exemple, *Histoire de détective* de William Wyler ou *la Mort d'un commis-voyageur* de Lanzlo Benedek (ou, pour remonter plus loin, *la Forêt pétrifiée, la Force des ténèbres* ou *Winterset*). Sans doute s'agit-il également là d'adaptations cinématographiques (très fidèles) d'œuvres écrites pour la scène — mais, si j'ose dire, *transcrites en langage de cinéma*, ce qui change tout (1). C'est dans cette catégorie particulière des ouvrages de cinéma qu'il faut ranger *le Grand couteau*, adaptation cinématographique, par Robert Aldrich, d'une pièce de Clifford Odets. Ici, le langage dramatique et le langage cinématographique se fondent étroitement, sans qu'aucun des deux renonce à ses pouvoirs ou à ses privilèges.

Il est curieux de noter que, par son sujet, voire par ses personnages, *le Grand couteau* n'est pas sans faire penser plus d'une fois à deux autres films récents — qui ont d'ailleurs, eux aussi, suscité pas mal de débats : *Une étoile est née*, de George Cukor, et *la Comtesse aux pieds nus*, de Josef Mankiewicz. Le producteur de cinéma mis en scène par Aldrich-Odets est un peu un frère de celui de Mankiewicz. L'épilogue du *Grand couteau* et celui d'*Une étoile est née* présentent d'étranges ressemblances. Il s'agit, en l'occurrence, de trois pamphlets contre les mœurs et l'état d'esprit hollywoodiens. Dans ces trois films, la « grande vedette » de cinéma américaine, homme ou femme, incarnée tour à tour par James Mason, Judy Garland, Ava Gardner ou Jack Palance, nous apparaît, ôté son masque de « monstre sacré », comme un être dépossédé de lui-même et de son âme, comme un pauvre fantoche dont un autre « monstre », cette fois « sacro-saint », tire les ficelles : le producteur. Le Producteur (avec majuscule), modèle hollywoodien, est un seigneur dont le fief représente aux U. S. A. *la deuxième industrie du monde.*

Le Producteur qui nous est présenté dans *le Grand couteau* n'hésite pas, pour exercer son pouvoir et satisfaire sa volonté de puissance, à recourir au chantage, voire au crime, sous leur forme la plus sordide, acculant finalement au suicide celui qui a osé secouer son joug. *Le fait n'est pas inventé*, si les circonstances qui l'entourent ici sont imaginaires. Quant au personnage incarné par Jack Palance, ce n'est pas tout à fait par hasard, s'il fait venir certains noms, bien réels eux aussi, sous la plume : John Gilbert, John Barrymore, Judy Garland...

Mais il est à craindre que la signification, les implications et les résonances de tout cela échappent à une bonne partie des spectateurs français du film d'Aldrich-Odets.

CLAUDE ELSEN.

(1) Laissons de côté des films tels que le *Henri V* ou le *Hamlet* de Laurence Olivier, le *Macbeth* ou l'*Othello* d'Orson Welles, dont le commentaire mériterait de se voir consacrer un chapitre à part dans l'histoire des rapports du théâtre et du cinéma.

SAMEDI 19 NOVEMBRE

COLLECTION COURTAULD (MUSÉE DE L'ORANGERIE).

L'Orangerie nous offre une collection d'une rare qualité, qui fut réunie par un amateur anglais. Nous y retrouvons plusieurs toiles impressionnistes.

Renoir est *en majesté* dans cette exposition : l'émouvante jeune fille de *la Première sortie*, penchée au bord de sa loge comme au bord de la vie, et le pinceau a saisi l'instant exact de cet élan suspendu. Dans *la Loge* nous retrouvons encore un portrait de femme, mais sur ce visage il n'y a plus d'attente, à peine l'ombre d'une nostalgie. Dans *le Printemps à Chatou*, Renoir a peint un grand pré blond, bordé d'arbres. Mais tout le bourdonnement de la campagne est dans l'herbe qui frémit. La *Femme faisant sa toilette* et le *Portrait d'Ambroise Vollard* sont d'une facture différente, d'une sensualité plus chaude, qui exclut le rêve, par leurs tonalités rouges.

Manet aussi est représenté par plusieurs tableaux, et d'abord *la Servante de Bocks*, où l'on retrouve, ce qui m'émeut toujours chez cet artiste, le geste immobilisé à la minute exacte, le scintillement de la bière jaune dans les verres qui répond au bleu cru de la blouse du paysan. Et, en contrepoint, cette irréelle danseuse à la Degas, qui virevolte, légère. Dans *les Paveurs, rue de Berne*, on devine la lumière d'un matin de printemps sur la ville, des verdures éclatent aux balcons. Et voici l'admirable *Bar aux Folies-Bergère*, et cette servante solitaire postée au milieu d'un luxe factice qui brasse les oranges, les fleurs et les capsules dorées des bouteilles de champagne.

Gauguin est présent, avec *les Meules*, paysage de Bretagne marqué déjà de cet exotisme que nous retrouvons dans son *Nevermore*, abandon d'un corps brun sur le jaune somptueux d'un coussin, tandis que les pieds nus accrochent un reflet pourpre. Gauguin, et sa magie des horizons brûlés, privés de relief parce que la lumière y tombe d'aplomb...

Plusieurs Cézanne : *la Ferme en Normandie*, le *Portrait de l'artiste par lui-même*, une des versions des *Joueurs de cartes*, où déjà les proportions chavirent, où toute chose subit une subtile transposition, le *Lac d'Annecy*, symphonie de bleus et de verts qui tremblent, et ce *Paysage rocheux*, dont les roches brûlées, sous un ciel décoloré, évoquent le désert, malgré la verdure qui les enserre.

Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Degas sont là. Ce dernier avec ses *Danseuses à la barre*, emprisonnées dans une atmosphère sous-marine, sa *Femme fixant son chapeau* où le mouvement de la vie est enfermé en quelques traits, ses *Danseuses en scène* qui nous entraînent dans un univers de rêve, où la responsabilité et l'effort se concentrent dans la fine pointe des chaussons dressés, sa *Femme à la fenêtre* où toute l'attente est suggérée, par des teintes sourdes et espacées.

Claude Monet a peint *le Pont de bois à Argenteuil*, et cette symphonie de gris et de bruns contraste étrangement avec la luxuriance d'un vase de fleurs, rose violacé.

Un seul tableau de Sisley, mais c'est *la Neige à Louveciennes*, sensualité nuancée qui argente le ciel et les contours. Le *don Quichotte*, de Daumier, est très espagnol, dans sa marche aux enfers par les gammes de bruns sourds, tandis que la lumière semble sortir de terre. On retrouve l'ironie corrosive de ses dessins, près des esquisses puissantes de Rodin et d'Ingres et de la gracilité d'un Constantin Guys.

RENÉE WILLY.

MARDI 22 NOVEMBRE

Livre nouveau. — José-André Lacour : Confession interdite.

JOSÉ-ANDRÉ LACOUR : CONFESSION INTERDITE.

L'ingénuité de quelques passages de ce récit s'oppose au sujet scabreux, de telle manière qu'à travers l'héroïne, nous pressentons une pureté différente de celle qui est pratiquée dans la société bourgeoise actuelle. Cette jeune femme perce d'abord à jour la faiblesse de son mari. Il ne partage pas la solitude d'exilée qui a fondu sur elle dès la présomption de grossesse. Ses beaux-parents n'ont pas la générosité de se charger de l'enfant qui va naître — et compromettre l'équilibre budgétaire du jeune ménage en deux pièces, qui a déjà deux enfants. Ils se contentent d'indiquer des adresses de chirurgiens spéciaux à Neuilly. Denise passe du docteur louche au docteur somptueux qui demande trois cent mille. Puis vient le médecin catholique qui la jette à la porte en haletant : « J'ai huit enfants et la Légion d'honneur. » Ce à quoi elle répond : « Vous avez la Légion d'honneur, mais c'est votre femme qui a les huit enfants. » Le calvaire se poursuit, entrecoupé de scènes avec les enfants vivants, qui ne se doutent de rien et qu'elle doit faire rire en absorbant ses drogues infâmes.

Les propriétaires revendiquent une loi sur les loyers; on attend le cours de la Bourse; la politique joue aux petits chevaux; abandonnera-t-on l'enseignement des langues mortes? Mais un million de jeunes femmes tous les ans, en France, se dégradent ou meurent dans la honte et l'angoisse. Hait-on à ce point l'amour?

Le talent de conteur de Lacour s'estompe, ici, derrière celui du moraliste. C'est avec courage qu'il pénètre dans cet enclos interdit en vertu d'on ne sait quels anciens tabous.

(Éditions Julliard.) GÉRARD MOURGUE.

PRÉSENTATION DE « EST-IL BON, EST-IL MÉCHANT? » DE DIDEROT (COMÉDIE-FRANÇAISE, SALLE RICHELIEU).

Assurément, une des missions de la Comédie-Française est de rechercher et exhumer les œuvres que le temps a pu injustement enfouir dans l'oubli. Encore faut-il pourtant qu'il ne s'agisse pas de pures curiosités littéraires que l'amateur retrouvera, s'il en a le goût, dans les bibliothèques. Valait-il la peine de remettre à la scène *Est-il bon? Est-il méchant?* On n'en est pas très sûr après la représentation à laquelle nous avons assisté, et qui ne permet pas de ranger Diderot — grand écrivain, nul ne le conteste — parmi les maîtres du théâtre. On goûte certes la langue pleine de saveur, on salue au passage d'excellentes répliques, des traits spirituels, mais il faut convenir que l'œuvre est extrêmement embrouillée et qu'on a beaucoup de peine à retrouver le fil des intrigues qu'entortille le héros, M. Hardouin. Les deux premiers actes sont lents, les deux autres plus animés, encore qu'allongés au dénouement par une sorte de cérémonie dont l'étirement ne se justifie pas, sinon par le souci de faire tableau à la Greuze.

La pièce est de 1781. Et l'on pense quelquefois à Beaumarchais et au proche *Mariage*. Mais comme on est loin de la vivacité, de la pétulance, du mouvement, du style scénique que fait éclater Beaumarchais ! Ajoutons pourtant qu'une erreur de distribution empêche la pièce de pousser librement. Diderot, on le sait, s'est peint dans son personnage principal, M. Hardouin. Or, ce Diderot cordial, généreux, enthousiaste, combatif, sensuel, discutant à pleine voix, obligeant ses amis, fût-ce par des procédés d'une délicatesse contestable, sensible jusqu'à devenir « larmoyant », c'est le goût du siècle, ce Diderot-Hardouin qui, par la vitalité, l'aplomb cynique, le goût de l'intrigue est un crayon de Figaro, Henri Rollan, avec sa voix moelleuse, son expression un peu mélancolique ne nous en a pas donné l'image. Ce comédien intelligent et lettré, qui fut souvent mieux qu'excellent, n'a pas eu l'abatage et surtout la chaleur qui eussent rendu la pièce moins languissante. De l'abatage, Lise Delamare en a à revendre. Elle claironne, elle déborde. Le public de la générale, tiré à grands cris de son apathie, lui a fait un vif succès. En vérité, elle passe un peu la mesure, même en admettant que Mme de Vertillac est un peu « toquée ».

R. D.

SAMEDI 26 NOVEMBRE

Livre nouveau. — Richard Matheson : Je suis une légende.

RICHARD MATHESON : JE SUIS UNE LÉGENDE.

Le thème de cette anticipation rappelle *Suicide*, une nouvelle de Campbell, dans *le Ciel est mort*, dont j'ai parlé ici-même, en juillet dernier. Mais il est surtout une des plus curieuses explications rationnelles d'une superstition aussi vieille que l'humanité.

Nous sommes en 1976. Une épidémie fait des ravages dans l'espèce humaine. Le microbe en cause n'a pu encore être combattu victorieusement. Or les individus atteints par le mal deviennent en peu de temps des vampires qui, lorsqu'ils ne peuvent se procurer le sang dont ils ont besoin pour se nourrir, tombent dans une léthargie voisine de la mort. La cause de ce curieux phénomène, nous l'apprenons un peu plus loin. Elle est un chapitre de la microbiologie à ajouter au procès des microbes. Disons tout de suite que le vampirisme, ici, n'est pas, comme l'envie de mordre des individus atteints de la rage, un phénomène passager conduisant à la désintégration de l'âme, c'est un état psychosomatique permanent et cet état est dû à la transformation interne que l'invasion des microbes a opérée dans l'organisme.

Les mœurs de ces vampires sont d'ailleurs en tout points celles que la légende leur prête. Plongés le jour dans un sommeil cataleptique, ils sortent la nuit et partent en quête de proies à vider de leur sang. On ne peut pas dire qu'ils sont organisés, mais ils s'entendent assez bien pour cerner ceux qu'ils convoitent.

Dans le roman de Matheson, il ne reste plus, en 1976, qu'un représentant de notre humanité raisonnable, c'est Robert Neville, un fils de l'Oncle Sam. La vie pour lui n'est pas facile, on s'en doute, car il lui faut se défendre et il est seul contre tous. Que fait-il? Il

boit du whisky pour se donner du courage et comme il doit constamment faire appel à ses forces, il boit énormément. Quand il ne boit pas, il profite de ce qu'il fait jour pour renforcer ses moyens de protection et aller au ravitaillement dans les maisons où dorment les vampires. Puis il se dépêche de rentrer chez lui avant la tombée de la nuit, afin de n'être pas mis en pièces par ses ennemis. Comme il est seul et qu'il désespère, il lui arrive de souhaiter de passer dans leur camp. Malheureusement, ayant découvert qu'il est immunisé contre le mal, il ne peut espérer sortir de sa solitude. Aussi pense-t-il au suicide jusqu'au jour où, ayant aperçu un chien qui rôdait autour de sa maison, il se prend d'affection pour lui. Beaucoup plus tard, il aperçoit un jour dans une rue, une femme, une vraie femme, croit-il, puisqu'elle ne fuit pas la lumière, et il lui court sus. Puis, l'ayant capturée, il la ramène chez lui. Mais cette femme, il ne tarde pas à découvrir qu'elle est un piège tendu par une nouvelle race d'hommes qui ont réussi à s'immuniser contre le microbe du vampirisme. Par pitié ou par amour pour Neville, elle ne le livre pas à ses compagnons; mais ce n'est qu'un sursis et il sera de courte durée...

Je suis une légende est une fable qui possède toutes les qualités du genre : l'ambiance infernale, le sentiment de la fatalité et la croyance en la magie de certains gestes pour se protéger du mal; mais il me semble que cette fable se termine sur une conclusion quelque peu absurde, car on ne voit pas pourquoi la race des hommes qui se sont immunisés selon les principes de la science n'adopte pas Robert Neville, le seul homme qui se soit immunisé spontanément. Mais il est vrai que les auteurs ont leurs raisons que la raison ne connaît pas...

La traduction de Claude Elsen adhère si bien à l'action qu'on pourrait croire qu'il est l'auteur de cet intéressant ouvrage.

(Éditions Denoël.) YVES TOURAINE.

SAMEDI 26 NOVEMBRE

PRÉSENTATION DE « CE DIABLE D'ANGE » DE PIERRE DESTAILLE ET CHARLES MICHAL (COMÉDIE WAGRAM).

La situation de « mort en sursis » peut-elle fournir une comédie gaie? C'est à quoi se sont employés Pierre Destaille et Charles Michel. Un accident de voiture a précipité trois voyageurs — le mari, la femme et l'amant, trio classique — dans le vestibule de l'au-delà. Paradis? Enfer? Purgatoire? Chacun plaide, essayant d'éviter le pire. L'Ange chargé, si l'on ose dire, de la réception, se laisse fléchir. On consent à renvoyer le trio sur terre. Saura-t-il profiter du sursis?

Cette comédie n'a d'autre prétention que d'amuser. Il faut reconnaître qu'on rit fréquemment. Les auteurs savent exploiter le thème qu'ils ont choisi. En l'interprétant lui-même Pierre Destaille a mis dans son jeu un atout maître. C'est un comédien extrêmement drôle, qui n'use que de moyens très simples et qui peut, quand il veut, ajouter à une fantaisie une émotion discrète. M. Maxime Fabert, directeur de la Comédie Wagram, qui semble une fois de plus avoir eu la main heureuse, est d'un comique fort personnel dans son double rôle d'ange et de médecin. Mlles Denise Provence et Girel et M. Michel Raux sont tout à fait bien.

R. D.

PRÉSENTATION DE « L'ÉTOURDI », DE MOLIÈRE (THÉATRE NATIONAL POPULAIRE).

Ce n'est certes pas, on l'a souvent dit, la meilleure pièce de Molière. La situation se répète sans se modifier beaucoup et les bévues réitérées de ce jeune sot de Lélie nous laissent assez froids. Pourtant, il y a, répandu sur toute la pièce, un air de jeunesse et d'allégresse qui la rend extrêmement sympathique. Les vers en sont brillants, habiles, ils sonnent en fanfare et l'on comprend qu'ils aient plu à Banville et à Hugo. Mascarille est un de ces rôles qui séduisent un comédien. Rien d'étonnant qu'il ait tenté M. Daniel Sorano, d'autant que son « patron » Jean Vilar lui donnait carte blanche et le chargeait de la mise en scène. Sorano a réglé adroitement les mouvements de ses camarades et il a tenté une innovation, hardie en somme, puisqu'il a planté un décor, un vrai décor, sur la scène de Chaillot. La voilà bien, l'audace des jeunes !

Il joue Mascarille avec beaucoup de verve et de relief, faisant sonner les tirades d'une voix robuste. Peut-être même en « remet »-il un peu. Mais après tout, ces mines, ces grimaces, ces clins d'yeux, cette gesticulation, n'était-ce point le jeu de Molière grand admirateur de Scaramouche?

M. Yves Gasc a été plein de gentillesse dans le bénêt Lelie.

R. D.

MERCREDI 30 NOVEMBRE

PRÉSENTATION DE « JEANNE D'ARC », DE CHARLES PÉGUY (COMÉDIE-FRANÇAISE, SALLE LUXEMBOURG).

Évidemment, Péguy n'avait pas pensé à la représentation de son vaste poème lyrique. Les coupures que les adaptateurs y ont pratiquées n'ont pas effacé l'impression de longueur. Mais il ne faut pas juger une pareille œuvre comme une pièce de théâtre habituelle. Si poignante qu'elle soit, l'histoire de Jeanne ne nous retient pas ici par l'expression dramatique, mais par les très grandes beautés du texte. En fait, c'est un monologue et les personnages qui gravitent autour de Jeanne ne sont que des comparses — comparses que Péguy du reste, a su marquer, si brève que soit leur intervention, de traits exacts et savoureux.

Présenté comme il l'est à la Comédie-Française, le poème de Péguy devient une sorte d'oratorio. C'est après tout un parti admissible. L'ouvrage de Péguy y tend naturellement et la musique si joliment et si justement expressive de Roland Manuel le justifierait. Je n'en dirai pas autant des décors de Coutaud. Son rideau de scène, surtout, m'a paru affreux. L'interprétation nombreuse, est pleine de zèle et Nelly Vignon, jeune espoir de la troupe, s'y montre vive et fine. En somme, la tentative fait honneur à la Comédie. Mais elle est périlleuse. Le public suivra-t-il?

On attendait avec beaucoup de curiosité Claude Winter dans le rôle écrasant de Jeanne. Elle l'a tenu avec vaillance, avec une ferveur dont la sincérité ne pouvait pas ne pas émouvoir. Elle a un visage charmant, une voix solide, étoffée. Peut-être une comédienne plus expérimentée aurait-elle apporté plus de diversité dans ses gestes et ses attitudes. Et sans doute nous eût-elle moins touchés. On peut faire un très grand crédit à Claude Winter. Sa personnalité, en s'affirmant, lui méritera une belle place.

R. D.

JEUX ET ENJEUX

La législature a fini dans des jeux de scène, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne furent pas beaux. Je suis assurément trop vieux pour m'en exagérer la laideur et pour reprendre contre la Chambre des phrases qui me semblaient déjà éculées quand j'allais sur mes quinze ans.

J'ai déjà déploré la rivalité qui s'affirme entre M. Faure et M. Mendès-France, je la déplore d'autant plus que je la crois artificielle. C'est une fausse passion. Elle a inspiré à certains amis de M. Mendès-France une littérature qu'on voudrait meilleure. Je le dis bien librement, je crois que M. Mendès-France peut rendre de grands services à ce pays. Plusieurs de ses amis sont les miens. Camus a dû souffrir quelquefois en lisant *l'Express*, cela ne me fait aucun plaisir.

Derrière ces jeux de princes, il y a les jeux, vrais, et les enjeux de la politique. La Chambre qui vient de mourir reste celle qui a rejeté la C. E. D. Je suis persuadé que la question européenne reste la première qu'appelle l'ordre du jour. Je reconnais d'ailleurs que le public, sur ce point, ne m'a pas suivi. Pendant toute la guerre, j'ai travaillé à une Histoire d'Europe, persuadé que les écoles, mêmes primaires, seraient contraintes de substituer aux histoires nationales, aux mythologies sanglantes du XIXe siècle, des histoires à objets plus larges. Les instituteurs de France, et même d'Allemagne, le souhaitaient déjà, après la guerre de 1914... Combien de fois en ai-je discuté avec les dirigeants des syndicats, avec les « intellectuels », mes camarades. La deuxième guerre mondiale aurait dû, semble-t-il, renforcer ce courant. Il n'en fut rien. Sans doute un certain nationalisme est-il à la fois la rançon et la compensation de la faiblesse, et les peuples d'Europe éprouvent davantage le besoin d'affirmer leur nationalisme à mesure que, dans l'Univers, l'importance relative de leurs nations décroît. J'aurais pu et dû le prévoir ; il suffisait d'en référer — non pas à l'Allemagne et à la France de 1920 — mais aux peuples balkaniques, à la Pologne, bref à ceux qui sentaient plutôt leur faiblesse que leur force.

Persuadé que les intellectuels sont, ou, en tout cas, devraient être, des arbitres plus que des champions, et que leur rôle principal est de veiller à la régularité des matches, je regrette que la question européenne ait été, elle aussi, l'objet malheureux de débats truqués. Chacun, il me semble, dans les cas graves, devrait

être tenu de soutenir les solutions qu'il propose, en même temps qu'il critique celles qu'on lui propose.

Il est, je crois, certain que les nations d'Europe ne sont plus à l'échelle des techniques modernes. M. Dautry m'avait expliqué qu'aucune d'elles (sauf, bien entendu, la Russie), ne pouvait, livrée à elle-même, poursuivre des observations astronomiques : ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Italie, ni peut-être l'Angleterre, ne pourront construire des lentilles suffisamment fortes pour rester en mesure de continuer leurs dialogues avec les Américains.

M. Louis Armand, président de la S. N. C. F., qui est, je pense, un des esprits les plus clairs, et un des serviteurs les plus efficaces de notre pays, a expliqué que le nationalisme ferroviaire entraînerait la ruine des réseaux européens.

Il semble donc évident que l'Europe occidentale a le choix entre trois possibilités :

se fédérer,

s'agréger aux républiques soviétiques,

constituer avec les États-Unis une civilisation atlantique, analogue au *Mare Nostrum* des Romains.

Je déplore que tant de députés français aient dit : « Pas du tout ! La France n'a qu'à constituer un vaste espace : l'Union française. » En effet, celle-ci n'a été possible que grâce à la solidarité de la République européenne, à l'harmonie du « Concert européen », Au XIXe siècle, la France a constitué un admirable empire africain, mais on a vu aussi, lors de l'insurrection des Boxers, une armée européenne commandée par le général allemand qu'avait choisi Guillaume II.

Il semble d'ailleurs trop vain et trop cruel d'insister sur des positions impériales, défendues lors du débat de la C. E. D. par les adversaires de la Communauté européenne.

Au vrai, beaucoup ont déjà opté : les uns pour l'Amérique, les autres pour la Russie. Je déplore qu'ils n'osent pas le dire.

Ceux qui désirent la résorption de la France et de l'Occident à l'intérieur d'une U. R. S. S. élargie, ne l'avouent pas ; ils se bornent à rejeter toute autre solution. Leur espérance, c'est que cette résorption soit lente, qu'elle ne soit pas trop sanglante, et qu'elle n'ait lieu qu'après leur mort. Ils croient au déluge. Ils estiment que construire des digues est fatigant et coûteux ; ils se flattent, comme Louis XV, que le déluge survienne après eux. En quoi, je les trouve imprudents : la lenteur n'est pas le caractère du monde moderne.

Ceux qui croient, ou qui préfèrent un empire atlantique à direction américaine, ne sont ni plus francs, ni plus lucides. Eux aussi semblent très loin d'admettre les conséquences de leur propre pensée. La propagande romaine dont Simone Weil dénonçait avec tant de passion l'injustice et la véhémence, ne peut plus cacher aux historiens la baisse culturelle dont le monde méditerranéen paya la paix — sans doute nécessaire — de l'Empire romain. De la Perse à la Bretagne, l'art dégénère, les sociétés deviennent plus brutales et les dieux se dessèchent avant de se « métamorphoser ».

Il est effrayant qu'un esprit tel que celui de Valéry n'ait même pas consenti à faire passer par profits et pertes la destruction de la civilisation celte. Pourtant, de ce que les Romains aient brûlé Bourges, il ne suit pas que Bourges fut laide. Simone Weil n'avait pas tort de rappeler cette vérité première. Il est bien fâcheux qu'hégéliens et marxistes aient peu à peu persuadé les hommes que l'anéantissement d'un peuple fait la preuve de sa nullité. Nous voyons pourtant que l'art des Incas n'était pas inférieur à celui que propageait Cortès. Quelle que soit notre métaphysique ou progrès, il reste trop certain que l'esprit subit des reculs. Rimbaud et Baudelaire n'ont pas toujours tort contre Jules Verne.

De ce que l'asiatisation ou l'américanisation de l'Europe comporte de sérieux inconvénients, il ne résulte pas qu'une « Fédération » européenne soit possible, ni même qu'elle soit désirable. Les Fédéralistes d'ailleurs ne semblent pas, ici, beaucoup plus honnêtes que leurs adversaires. Eux aussi veulent cacher que dans leur système comme dans les autres, il faut bien payer le prix de ce qu'on se procure. Si les cités grecques s'étaient unies pour résister à la Macédoine, chacune d'elles, sans nul doute, y eût perdu quelque chose, chacune aurait, — dans une mesure plus ou moins grande, renié ses dieux. Peut-être, cependant, une Amphictyonie aurait-elle mieux que les diadoques préservé la culture athénienne. A mon sens, le plus grand tort des « Européens » fut de vouloir faire l'Europe sans le dire, de vouloir préparer secrètement un appareil technocratique dans lequel leurs peuples respectifs se fussent trouvés pris un beau matin, comme Gulliver dans ses rets.

En quoi, à mon estime, ils n'avaient pas raison. Leur Europe n'est pas une réalité géographique, ni économique, ni raciale. Elle ne peut signifier qu'un certain concours d'idées et de désirs. Je doute qu'elle puisse être constituée si elle n'est pas prêchée. Prédication difficile, d'ailleurs, vu que les Français ont, assurément, pour en vouloir aux Allemands, des raisons sérieuses.

Qu'il faille souvent pardonner les offenses et même oublier le passé, c'est un des préceptes les plus nobles, et sans doute un des plus nécessaires. Mais ces pardons mêmes seraient sans valeur s'ils étaient effectués sans être d'abord médités ; la magnanimité est une chose, la futilité en est une tout autre.

Ici encore, pour les citoyens comme pour leurs maîtres — et ceux qui aspirent à le devenir — le premier devoir serait de bien penser, d'y tâcher au moins. Les députés de cette législature ne nous ont guère aidés à le faire.

Mais il serait injuste de croire que parmi eux il ne s'en trouve pas pour y penser eux-mêmes. Et, tout pesé, je me réjouirais que les électeurs les interrogent à ce sujet un peu plus qu'ils ne font. Je suis assez démocrate, ne me croyant pas fondé à être par trop méprisant : je ne crois pas, je ne veux pas croire, que la politique soit l'art de détourner les hommes de s'occuper de ce qui les regarde et de flatter les intérêts individuels pour mieux endormir les préoccupations civiques.

EMMANUEL BERL.

Un peuple sans passé

Si l'on comparait la France avec presque tous les pays d'Europe touchant la connaissance et la révérence qu'elle a de son passé, on pourrait dire ceci sans grand risque d'erreur : nous formons la nation pour qui son moyen âge n'existe plus. Les touristes les plus frivoles le vérifieraient dans nos villes et nos bourgades après avoir visité l'Allemagne ou l'Angleterre, l'Italie ou l'Espagne. La France a toujours été piquée d'une tarentule de modernisme. Bien avant qu'on lui enseignât le culte des lumières et l'idolatrie du progrès. Sous Louis XIV, « gothique » et « gaulois » signifiaient grossier ou archaïque, avec des nuances dédaigneuses ou indulgentes, selon la prévention du sujet parlant. Il ne faut donc pas accuser la démocratie seule et l'enseignement républicain d'avoir fait de ce peuple un peuple ingrat envers ses aïeux.

Au-delà du XVIe siècle, ce sont les ténèbres extérieures, ou la *terra incognita* des vieux géographes. Sous Louis XIII, les collégiens, les provinciaux lisaient encore assidûment des romans courtois et des contes chevaleresques, mais les principes classiques les firent ensuite rejeter dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans le domaine de la littérature enfantine ou populaire. Certes le premier romantisme, sous l'Empire, ralluma le flambeau; les naïfs philologues de cette époque-là, les passionnés de Walter Scott, les tenants de la nouvelle école historique, les Barante, les Guizot, les Augustin-Thierry habituèrent les lettrés à regarder plus loin que le XVIe siècle. Mais ils ne créaient ainsi qu'une disposition sympathique, un snobisme, si l'on veut, qu'il ne faut pas confondre avec la connaissance directe des textes. Une littérature peut être à la mode sans que la plupart des gens en professent autre chose que l'admiration platonique. Par exemple, lorsque Juliette Adam ou Pierre Louÿs recrutent des lecteurs à *Païenne* ou à *Aphrodite*, cela peut à la longue provoquer des opérettes comme *Phi-Phi*, mais n'accroît point du tout le nombre des hellénistes... Il en va ainsi de notre moyen âge qui, pour l'immense majorité des Français figure un univers inaccessible, pareil à un secteur de lettres étrangères.

Nos premières circonstances atténuantes tiennent à l'enseignement : on peut poser en principe que les élèves du cycle secondaire (qu'on appelle second degré aujourd'hui) arrivent au baccalauréat au moins aussi incapables de lire Chrétien de Troyes que Virgile.

Encore celui-ci est-il obligatoire, et non celui-là, pour une bonne partie d'entre eux.

Ensuite, on pourrait diagnostiquer une sorte de complexe national, plus ancien qu'on ne pense. Les Français sont un peuple oublieux par nature; ils éprouvent peu d'attrait pour les limbes ténébreux d'où le Progrès les a fait sortir et où leurs ancêtres croupissaient dans l'ignorance et la servitude. Par tradition littéraire, ils sont disposés à ignorer les œuvres du passé lointain offusquées par l'éclat de la période classique. Chez nous, les monuments médiévaux ont été bien moins conservés qu'en Angleterre ou en Allemagne : à cause des guerres dévastatrices, des révolutions iconoclastes, et aussi à cause d'un modernisme systématique, — on pourrait dire : de ce futurisme ou progressisme qui a toujours formé un de nos vices congénitaux. Bien avant la « bande noire » qu'on laissa détruire Cluny, nous avions des entrepreneurs ou architectes qui eussent habillé Notre-Dame en style jésuite. On a « haussmannisé » bien avant Haussmann des cités qui, à l'étranger seraient encore intactes C'est tout récemment que, par souci du tourisme, les édiles et leurs électeurs hésitèrent à raser les remparts d'Avignon. Sans des fonctionnaires courageux, dont Mérimée fut le type, Dieu sait ce qui resterait sur notre sol en fait de vestiges de l'obscurantisme!...

De plus, il n'est pas certain que parmi les admirateurs du moyen âge, il y ait autant de sincérité et de compétence qu'on s'imagine. Les contemporains de M. Paul Claudel n'affectent de vénérer saint Thomas que pour faire enrager Descartes, et de regretter le temps de Louis IX que pour renchérir sur Péguy. Il n'y a pas beaucoup de médiévistes dans le camp de ces... médiévomanes, pour forger un barbarisme affreux.

Cette rupture avec le vieux passé littéraire de la France est enfin produite par la frivolité ou la vanité modernes. Bien que l'on raconte partout que la Renaissance a opéré une révolution dans les esprits, il est sûr qu'elle ne brisait pas la continuité des traditions nationales. Pour cette raison qu'une simple différence de degré sépare les découvertes du XVIe siècle et les curiosités du XVe. Le moyen âge avait été une Renaissance lente et gauche, mais continue. La même passion, la même nostalgie de l'antiquité y régnaient que dans les époques dites humanistes. C'est faute de mieux qu'Ovide y passait pour le plus grand des poètes. Et si le langage, la rhétorique n'y avaient pas encore subi toute la discipline classique, c'est parce que le temps des professeurs, des érudits, n'était pas encore venu : leurs élèves les attendaient avec impatience.

La Renaissance accomplie, ne croyons pas qu'on ait renié aussitôt tous les écrivains antérieurs. Il est probable, il est certain que Ronsard lisait encore le *Lancelot*, que Rabelais connaissait par cœur les vieux fabliaux, les soties ou les farces dont ses aînés s'étaient ébaudis. Et même au siècle suivant, ne soyons pas dupes des diatribes de Malherbe ou de Boileau. Nous savons bien que La Fontaine, grand amateur de littérature démodée, n'était pas un isolé et un extravagant, ni Perrault, ni Furetière. L'auteur des *Fables* est mort juste dix ans avant la naissance de Tressan, le nouveau traducteur des *Amadis* et du *Roman de la Rose!* Et s'il fallait compter entre l'un et

l'autre une génération, soit trente années d'intervalle, celui-ci serait aisément comblé par des savants obscurs, des bibliophiles, des amateurs de province : ils passaient pour retardataires et qui nous paraissent maintenant des précurseurs. Une date sera plus éloquente que toutes les hypothèses : c'est bien sous Louis XIV que florissait Du Cange, un des plus grands médiévistes et des meilleurs linguistes que notre nation ait jamais produits. Ce juriste picard, ce haut commis de finances a publié son fameux *Glossaire* en 1678, donc au moment de *Phèdre* et de la *Princesse de Clèves*.

Si les deux siècles suivants ont vu un peu réhabiliter le moyen âge, c'est bien pour les mêmes raisons qui ont ruiné l'édifice théorique du classicisme. On découvrait avec plaisir, avec émotion, que les diverses époques de l'histoire présentent chacune une couleur, une saveur, un pittoresque particuliers. On perdait peu à peu la conviction scolaire des humanistes, à savoir que notre espèce reste unique, permanente, semblable dans l'espace et dans le temps. L'intérêt que l'on se mit à porter soudain aux mœurs abolies, aux sentiments fanés marque l'éveil du romantisme et en constitue l'essentiel : du sens historique. Stendhal, dans ce sens-là, employait le mot de *romanticisme*. Au XVIIIe siècle, le goût du « troubadour » bénéficia des mêmes dispositions que la vogue des chinoiseries. Le rétrospectif et l'exotique apportaient ensemble une conscience du relatif en matière de beau. Il n'était plus question de crier : « Otez-moi ces magots ! » ou « Cachez-moi ces bambochades » !

Mais toutes les péripéties qu'a subies ensuite l'amour prétendu des modernes pour le moyen âge sont explicables, non par des progrès de l'érudition, mais par des caprices de la mode. Ne méprisons pas l'action des savants de 1820, des Raynouard, des Fauriel, des Géraud, des Michaud, ni même du bon Marchangy, l'auteur de la *Gaule poétique*, mais tenons-la pour moins puissante que celle de Chateaubriand, de Nodier, du jeune Hugo lui-même : la préface des *Odes et ballades* est extravagante. mais elle a la valeur d'un manifeste. Visiblement le poète y parle, avec éloquence, d'un moyen âge controuvé par sa fantaisie : de ces « rhapsodes chrétiens qui savaient manier l'épée et la guitare » et dont il prétendait, lui, reproduire la technique et ranimer le génie ! Le romantisme pseudo-gothique qui s'ensuivit et fournit tant d'inspirations aux peintres, avec burgraves sentencieux, châtelaines mélancoliques, pourpoints à crevés et reliures à la cathédrale, ne devrait même pas compter dans l'histoire du médiévisme moderne. La notion même de moyen âge, qui pratiquement fut lancée à cette époque-là, était extrêmement vague. Elle mêlait des images carolingiennes aux figurines du XVe siècle. Les bouffons pastiches qu'on publiait alors — dont le plus fameux est formé par les apocryphes de « Clotilde de Surville » — ne sont pas plus sérieux à l'égard de la science que les *Contes drolatiques* de Balzac.

Cette vogue purement littéraire a toutefois accrédité des sentiments fort répandus au XIXe siècle, et qui n'ont pas disparu : l'enthousiasme pour un moyen âge *énorme* et *délicat*, riche en antithèses, où l'on part sans cesse pour la Croisade, où l'on ne cesse de brûler des sorcières et de bâtir à tâtons des cathédrales anonymes, où

Claude Frollo coudoie Abélard et Jeanne d'Arc Gaston Phébus, où les uns ne voient qu'une suite de faits-divers sanglants et de gaudrioles enfantines, les autres une procession bien sage de corporations et de congrégations, d'artisans et de théologiens. En d'autres termes, ce moyen âge légendaire suscite le mépris de la gauche et la tendresse de la droite. Servage, misère, bellicisme, féodalité ? Oui, mais société stable, hiérarchie spirituelle, euphorie intellectuelle !

Toutes ces pommes de discorde, on se les rejette encore aujourd'hui sans guère sentir l'envie d'apprendre quelles réalités recèlent l'histoire et la littérature, surtout quand elles sont, hélas ! hors de la portée du lecteur moyen. Même depuis que la philologie romane existe, soit une centaine d'années environ, depuis qu'une brillante école de romanistes forme des professeurs et des étudiants, il serait difficile de croire que la science ait fait tache d'huile. En fait, elle constitue une discipline de spécialistes, comme la paléontologie ou l'astrophysique. Les gens de lettres lui sont en général absolument étrangers. D'autre part, avouons-le, les savants, parmi lesquels on compte tant d'esprits distingués, n'ont guère de génie ou d'ambition littéraires. Puisqu'ils ont disparu on peut bien dire à présent que Maurice Wilmotte et que Ferdinand Lot n'avaient rien du bon écrivain ni du séduisant vulgarisateur. Le résultat est fort clair. Toute la littérature médiévale ne nous est connue que sous des déguisements bizarres, l'imagerie romantique, le symbolisme wagnérien, le claudélisme (qui est le plus fantaisiste de tous).

On peut même nier qu'il existe un public virtuel pour tant de chefs-d'œuvre qui ont sombré dans l'oubli corps et biens. Le seul exemple opposé à cette assertion serait donné par des adaptations très libres : les condensés de la *Table Ronde* que procura Jacques Boulanger ou bien le célèbre *Tristan* arrangé par Joseph Bédier. C'est dire l'importance exceptionnelle des deux anthologies de M. André Mary (1) qui est à la fois un des grands poètes de notre temps et l'auteur de *rifacimenti* admirables où l'on peut renouer connaissance avec ceux qu'on devrait appeler nos plus vieux classiques. La poésie médiévale en a suscité d'autres florilèges, dont celui de Mme Régine Pernoud (2) et celui de M. Pauphilet (3) sans parler de nombreux morceaux choisis à usage scolaire, dont ceux de MM. Ferran et Decahors (4) sont les plus remarquables. Reste à savoir si l'organe va créer la fonction et si le snobisme, le nationalisme ou le progressisme (car tout est possible) aideront à renflouer la vieille nef engloutie.

André Thérive.

(1) Garnier, éditeur.
(2) Éditions du Chêne.
(3) Collection de la Pléïade.
(4) Éditions de l'École.

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1956. 66822.